

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL - FACULTE DES LETTRES

RECHERCHES ET TRAVAUX DE
L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE

N° 5

VOYAGES EN ABYME

Lecture ethnologique des *Ragionamenti
del mio viaggio intorno al mondo* de
Francesco Carletti, marchand florentin
(1573? - 1636)

Nadja Maillard

Institut d'ethnologie
Saint-Nicolas 4
CH - 2006 Neuchâtel

1985

RECHERCHES ET TRAVAUX DE L'INSTITUT D'ETHNOLOGIE

Collection dirigée par
Pierre Centlivres et Jean Louis Christinat

- N° 1. Pierre ROSSEL. Du pain sur la planche :
ethnographie d'une boulangerie lausannoise. 1982.
- N° 2. Marc-Olivier GONSETH. Routes et autres voies :
approche ethnologique du voyage marginal. 1982.
- N° 3. Didier DELALEU, Jean-Pierre JACOB, Fabrizio SABELLI.
Eléments d'enquête anthropologique : l'enquête-
sondage en milieu rural. 1983.
- N° 4. Jean-Luc ALBER, Thierry BETTOSINI. Le crépuscule
des vieux : ethnologie d'un home médicalisé. 1984.

SOMMAIRE

	Page
A. INTRODUCTION	1
B. PROBLEMATIQUE	5
1. Choix et délimitation du sujet	5
2. Questions, hypothèses et limites	9
3. Méthode	11
4. Travail bibliographique	13
C. LES RAGIONAMENTI	15
I. L'AUTEUR	15
1. Notice biographique	15
II. LE LIVRE	17
1. Rédaction	17
2. Manuscrits	21
3. Editions	23
III. LE VOYAGE	26
1. Parcours	26
2. Voyage-mode d'emploi	32
D. UNE NOUVELLE IMAGE DU MONDE	37
I. STRUCTURE DE L'OUVRAGE	37
II. LECTURE ETHNOLOGIQUE	41
1. Les Indes occidentales	44
- Du Cap Vert à Panama	44
- Pérou	51
- Mexique	60
- Philippines	75
2. Les Indes orientales	86
- Japon	86
- Chine	99
- Malaisie	113
- Inde	118
E. UN VOYAGEUR SINGULIER	127
I. PORTRAIT D'UN CURIEUX	127
1. Classifications	128
2. La délectation du sensible	130

	3. Nature et artifice	132
	4. L'aller et retour de la rencontre interculturelle	134
	5. Priorité à l'expérience	142
	6. Le même et le différent	145
F.	CONCLUSIONS	150
G.	BIBLIOGRAPHIE	152
H	ANNEXES	158
	- Carte du parcours	158
	- Carte de circulation des marchandises	160

A. INTRODUCTION

Si le baromètre est au plus bas et que le sabot des chevaux fait résonner le pavé comme l'acier, si les amis ont téléphoné qu'ils sont au lit avec la grippe et que le froid et la neige assaillent la maison de laquelle on répond par une mitraille de châtaignes qui éclatent dans la cendre du potager, je sais où ma main va chercher dans la bibliothèque le livre qui me tiendra compagnie après souper.

... En ces circonstances, je sais infailliblement où j'aboutis: à Marco Polo, aux "Lettres" de Filippo Sassetti, aux "Ragionamenti" de Carletti, au "Robinson Crusoe", à la "Vie et aventures du fameux capitaine Singleton", au "Gordon Pym", à "Moby Dick", ou à "L'île au trésor" ...

Emilio Cecchi⁽¹⁾

Le passage du temps permet de rendre justice aux écrivains ignorés ou dédaignés par leurs contemporains. Nous avons ainsi l'impression de faire partie d'une espèce de tribunal de l'histoire des écrits, équitable et clairvoyant. En écrivant "Il n'y a ... que l'approbation de la postérité qui puisse établir le vrai mérite des ouvrages", Boileau nous confirme dans ce sentiment de supériorité fondé sur la croyance que l'esprit de discernement n'appartient qu'au futur. Mais, lorsque fouillant davantage dans le passé on redécouvre d'autres ouvrages et lorsqu'on mesure l'obscurité dans laquelle demeurent leurs auteurs, on soupçonne la postérité de ne pas toujours faire son métier. Les siècles précédents recèlent un cortège d'oubliés qui nous oblige à douter de l'infailibilité de l'avenir et nous invite à nous demander si l'éloignement dans le temps rend forcément meilleur juge que la proximité.

Ainsi qui fut Carletti, cité par Emilio Cecchi en compa-

(1) Cité in: Scheda bibliografica Einaudi, 1958

gnie d'auteurs aussi illustres que Defoe, Melville ou Stevenson ? Certaines anthologies le présentent comme l'auteur d'un "des plus beaux ouvrages de voyage de notre littérature" (Pancrazi 1950 : 150) et ses *Ragionamenti*... comme l'un "des livres les plus intéressants de tout le XVII^e siècle italien" (Jannaco 1966 : 565). Généralement, les considérations se limitent à ce genre de jugement superficiel et sans aucune valeur informative. Mais revenons à la citation de Cecchi; elle est intéressante à plusieurs titres: d'une part elle situe Carletti dans une lignée d'auteurs mondialement connus (à l'exception, peut-être, de Filippo Sassetti), alors qu'il est lui, aujourd'hui encore, tout à fait méconnu, lui dont l'ouvrage ne fit l'objet que de quelques rééditions sans grand retentissement; d'autre part elle assimile les *Ragionamenti*... à toute une série de récits d'aventures héroïco-légendaires, voire franchement imaginaires (si l'on exclut le *Million* de Marco Polo et les *Lettres*): compagnie certes flatteuse mais parfaitement trompeuse puisqu'ils sont le produit d'une expérience vécue et d'un voyage réel.

Il est certain que les relations de voyages véridiques ont fourni un matériau immense aux ouvrages d'imagination. Bien des genres littéraires baroques ont recouru à la dimension spatiale du voyage pour développer leur trame narrative. Les romans, en particulier, s'en sont servi pour élargir la scène de leur action, pour placer les personnages en situation imprévue et exciter la fantaisie du lecteur par la présence de paysages nouveaux et exotiques. Le caractère conventionnel de ce schéma narratif ne devient évident que si l'on a le "courage" et la patience d'examiner les textes contemporains de la littérature de voyage, parmi lesquels les *Ragionamenti*... de Francesco Carletti occupent une place tout à fait particulière.

Marchand florentin, il embarque avec son père, en 1594, pour les îles du Cap Vert où il compte acheter des esclaves

destinés aux nouvelles colonies américaines. Sous l'impulsion d'affaires commerciales plus fructueuses, le voyage se prolonge touchant Panama, le Pérou, le Mexique, puis les Philippines, le Japon, Macao et Goa; de là Carletti se met sur le chemin du retour, mais à Sainte-Hélène, le navire sur lequel il se trouve est capturé par deux vaisseaux hollandais. Il parvient à accompagner ses marchandises en Hollande où il entame un procès qui va durer plus de trois ans. En vain. En 1606, il rentre à Florence entièrement ruiné. C'est là qu'il fait le récit de son périple autour du monde au Grand Duc Ferdinand I de Toscane, récit qui est à l'origine des *Ragionamenti*...

Geoffroy Atkinson affirme qu'il y a en général "deux sortes de personnes qui ont écrit des relations de voyages au XVIIe siècle. On trouve tout d'abord le soldat, le fonctionnaire, le marin, ou l'homme d'affaires, qui écrivent l'histoire de leur voyage d'une façon nette et claire, sans aucune prétention littéraire. Ce type d'auteur donne peu d'opinions personnelles mais beaucoup de détails militaires, géographiques, ou commerciaux. Il ne voit rien ou presque rien de remarquable à l'étranger. Même en écrivant sa relation après son retour, il ne trouve que peu d'attrait aux pays lointains. L'autre sorte de voyageur est à la fois plus intéressante par le style et plus importante en ce qui concerne les idées (...) Dans sa relation il raconte la bonté naturelle et la simplicité des peuples primitifs. Il y a plus. Il écrit toujours d'une façon plus attrayante que ne le fait le fonctionnaire, perdu dans les détails extérieurs de son voyage" (1971 : 3-4). A cause de sa profession, nous serions tentés de placer Carletti dans le premier groupe, après lecture, cependant, nous nous rendons compte que la distinction opérée par Atkinson est peut-être utile comme outil méthodologique, mais beaucoup trop catégorique. La richesse multiforme des *Ragionamenti*...prouve qu'il existait des voyageurs-écrivains qui réunissaient les deux attitudes. Carletti ne se con-

tente pas d'énumérer les événements et de les disposer dans les perspectives suggérées par la *ragion di mercatura*. Le présent travail montrera que son métier, loin d'être un obstacle, constitue au contraire un instrument privilégié de connaissance du monde et que le marchand florentin est parvenu à élever le voyage commercial au niveau de l'aventure culturelle.

B. PROBLEMATIQUE

1. Choix et délimitation du sujet

C'est à la suite d'une préparation d'examen sur l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry que je commençai à rassembler du matériel concernant la littérature de voyage en général et italienne en particulier. L'Italie des XVI^e et XVII^e siècles m'intéressait plus spécialement, les Italiens ayant été -est-il besoin de le rappeler ?- étroitement associés aux grandes découvertes et à presque tous les voyages qui leur firent suite. A ce sujet, J.H. Rowe affirme même que "les rares auteurs qui prêtèrent quelque attention aux indigènes et à leurs coutumes au début des grands voyages de découverte étaient ou des Italiens érudits ou des personnes qui avaient été exposées à l'influence de la Renaissance italienne" (1965 : 12) ⁽¹⁾.

Les grandes découvertes: derrière ce titre de chapitre tout droit sorti des manuels d'histoire, il y a plus que l'apparition sur les cartes du XVI^e siècle de configurations nouvelles. En accostant aux Antilles, Christophe Colomb a non seulement permis la remise en cause de la vieille image géographique du monde, il a en outre fait surgir à l'horizon atlantique des terres à explorer, des climats à connaître où s'épanouissent une flore et une faune étranges, des richesses à exploiter. A sa suite, l'aventure commerciale à la recherche de nouveaux profits taille la brèche dans le monde clos des sécurités médiévales et interrompt le récit que la chrétienté faisait de son histoire, donnant tant à l'imagination qu'à la raison l'occasion de méditer d'autres représentations du monde, habité par d'autres êtres humains ⁽²⁾, comme l'a fort

-
- (1) Toutes les traductions des citations en langues étrangères sont de l'auteur.
 - (2) La bibliographie concernant la découverte des nouveaux horizons et "l'unification du monde" est immense, je ne citerai ici que deux articles qui m'ont aidée dans mes recherches: Sutto (1975) et Gusdorf (1968).

bien exprimé Leclerc: "Ce qui suffit pour constituer le discours ethnologique, c'est la possibilité, à partir des grandes découvertes du XVI^e siècle, de tenir un discours sur l'ensemble des sociétés lointaines, mais devenues enfin accessibles. C'est la clôture de l'espace mondial, c'est la possibilité d'unifier toutes ces relations sur ces espaces en un discours unique qui deviendra pour longtemps la littérature des voyages" (1979 : 30). Tant s'en faut, cependant, que tous les navigateurs aient saisi l'enjeu de leurs voyages: la finalité conquérante de leurs périples, les problèmes techniques, les risques constants ne leur permettaient guère une prise de conscience de leur fonction novatrice. Ainsi les récits des voyageurs italiens les plus célèbres -Colomb, Pigafetta- fournissent assez peu d'informations ethnographiques. Rapports techniques sur la navigation, les vents, la sécurité des côtes, la richesse des terres, ils parlent des habitants d'abord en fonction des impératifs de la conquête signalant l'accueil amical ou hostile. Si un "regard ethnologique" se glisse dans ces relations à usage officiel, c'est de manière marginale, pour noter un trait étonnant ou scandaleux (que l'on se réfère, par exemple, au leitmotiv de la nudité dans ces textes). Fouillant encore dans mon corpus, je m'aperçus qu'il fallait attendre plusieurs décennies pour que, les territoires étant partiellement reconnus, pénétrés, sinon totalement conquis, les conditions requises matériellement pour une approche plus "ethnologique" soient réunies. C'est alors que je lus pour la première fois les *Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo* de Francesco Carletti, qui, s'ils ont perdu le côté aventurier des premières relations, ont gagné en valeur documentaire et en richesse d'observation de type ethnologique; la finalité commerciale de ce tour du monde marque à la fois ses limites et son intérêt, comme l'a relevé le *Dizionario biografico italiano*: "L'originalité du voyage autour du monde de Carletti effectué non à des fins de découverte ou de conquête et, en conséquence, non pas selon un plan

pré-établi, mais au hasard des meilleures occasions de profit commercial, marque les caractéristiques de l'oeuvre par rapport à celles d'autres voyageurs contemporains" (1977, vol.20: 142)

Il n'est pas lieu de s'interroger ici sur les raisons complexes qui font que l'on célèbre ou que l'on méconnaît certains auteurs. Toujours est-il que Carletti fait partie du cortège des oubliés de la littérature de voyages. Voilà comment, en choisissant d'en faire mon sujet de mémoire, je le sortais en quelque sorte de l'ombre pour le faire tomber dans l'abyme. Cela m'amène tout naturellement à quelques explications concernant le titre.

La mise en abyme

Pour expliciter ce concept, je vais devoir opérer quelques digressions dans la littérature et la peinture. "J'aime assez -écrit Gide en 1893- qu'en une oeuvre d'art on retrouve ... transposé à l'échelle des personnages, le sujet même de cette oeuvre"⁽¹⁾. Il songeait ainsi d'après Van Eyck ou Velasquez à un artifice pictural par lequel un artiste réalise la réflexion sur la petite surface d'un objet représenté -un miroir par exemple- de la scène entière qu'il peint sur sa toile.

Prenons, en guise d'illustration, le tableau peut-être le plus fameux du genre, Les époux Arnolfini de Jan van Eyck (1434). Le miroir convexe placé au centre de la toile reflète la totalité de la pièce, alors que le tableau proprement dit n'en montre qu'une partie. C'est seulement grâce à lui que le spectateur se rend pleinement compte de l'espace de la chambre et du sens des événements qui s'y déroulent. Il résume comme en un microcosme la totalité de ce qui est représenté. Van Eyck connaissait bien les propriétés du miroir convexe, son

(1) C'est dans les *Faux monnayeurs* que Gide appliquera pleinement cette technique comparable au procédé du blason qui consiste, dans le premier, à en mettre un second en "abyme".

aptitude à miniaturiser l'espace, et dans ce tableau il a sans doute cherché à exploiter ses caractéristiques et ses ressources. C'était, en somme, un moyen pratique pour réduire les dimensions, à condition toutefois de rectifier les déformations. Le même rapport structurel s'établit, à mon avis, entre le parcours réel du voyage et le livre qui en rend compte; ce dernier, comme le miroir, donne à voir ou à lire ce qui est géographiquement et culturellement extérieur, il fait entrer l'inconnu et l'étrange(r) dans le cadre du connu et du familier. Sa fonction est, pour reprendre et paraphraser Michel Foucault⁽¹⁾, de ramener à l'intérieur (c'est-à-dire *ici*) ce qui lui est intimement étranger (c'est-à-dire *là-bas*). Comme le miroir encore, le livre va dire le voyage et un peu plus que le voyage, puisque Carletti a travaillé avec des sources ou tout au moins avec des informations de deuxième main, concernant, par exemple, des endroits qu'il n'a pas visités lui-même. Mais cette surface réfléchissante est par définition déformante puisque subjective, le fait n'a pas échappé à Gemma Sgrilli qui a consacré un ouvrage à Carletti: "Les relations de voyages, plus qu'aucun autre genre narratif, doivent être étudiées et jugées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, étant donné que seul le critère personnel peut servir de guide dans le choix de la matière ainsi que dans la manière de la traiter" (1905 : 276, traduit par moi). J'irai plus loin: les *Ragionamenti*... sont doublement partiels: au départ et à l'arrivée, si je peux m'exprimer ainsi, subjectifs par le regard qui les a organisés et subjectifs par celui pour lequel ils se déploient. Voilà donc un autre aspect de la mise en abyme: elle introduit forcément une réflexion de la part de l'analyste qui l'accomplit, et je rejoins ici les remarques que fait Michel de Certeau dans son étude sur Léry: "Mon analyse va et vient entre ces deux variantes du même rapport structurel: les textes qu'elle étudie et celui qu'elle produit" (1975 : 216). Imposer une lecture ethno-

(1) Voir plus particulièrement le premier chapitre de son ouvrage *Les mots et les choses* (1966)

logique à un ouvrage qui avait une toute autre destination ne va pas, en effet, sans poser quelques problèmes méthodologiques.

2. Questions, hypothèses et limites

Les récits de voyages sont à la mode, ils se vendent bien ! Une grande maison d'édition française n'y consacre-t-elle pas une collection spécifique ? Longtemps considérées comme des oeuvres à part, on a peu à peu commencé à les intégrer dans une réflexion plus globale portant sur la naissance de l'ethnologie, associant ainsi les voyageurs à la série des "ethnologues avant la lettre". A ce point, le cours du professeur Centlivres intitulé *L'ethnologie avant les ethnologues* (1981-1982) m'a fourni un cadre théorique et m'a permis de formuler quelques questions :

- les *Ragionamenti*... constituent-ils une pièce écrite jalonnant une "archéologie" de l'ethnologie ? Sont-ils un discours participant à la construction du discours ethnologique ?
- peuvent-ils nous éclairer sur l'enracinement historique de concepts qui vont dominer dans les sciences sociales en Occident, tels que celui d'ethnocentrisme (ou d'eurocentrisme), celui d'altérité/identité, etc... ?
- quelle place occupent-ils dans la constitution d'un savoir sur l'Autre ?

Parallèlement j'ai ébauché quelques hypothèses :

- les *Ragionamenti*.. doivent fournir le témoignage original d'un monde livré depuis plus d'un siècle aux entreprises coloniales en tout genre,
- ils doivent également me renseigner sur la façon dont un individu, au XVIIe siècle, conçoit et restitue sa découverte de peuples, d'expériences foncièrement différents,
- en tant que marchand, Carletti doit porter sur

les gens et les choses un regard probablement délesté des a priori religieux (comme l'était celui des missionnaires) et des finalités conquérantes (que l'on rencontre chez les militaires); il faut cependant garder conscience que les perspectives d'expansion commerciale, qui constituent aussi une forme de conquête, sont présentes tout au long du récit.

A côté des questions et des hypothèses, j'ai établi un programme plus ponctuel, tel que:

- relater les circonstances du voyage, en essayant de voir ce qui a pu constituer les conditions de possibilité d'une expérience originale, Carletti ayant (le premier ?) effectué un tour du monde en utilisant les moyens de transport à disposition et non sur un navire spécialement affrété à cet effet,
- chercher les sources possibles en comparant ses données à celles d'autres auteurs, antérieurs ou contemporains,
- essayer de dégager l'ordre qui règle l'ordonnance du récit,
- organiser et expliciter ses informations.

Il me reste encore à fixer les limites de ce travail. J'ai délibérément laissé de côté les aspects purement administratifs et commerciaux des *Ragionamenti*... qui concernent notamment:

- les limites imposées par le gouvernement espagnol aux trafics commerciaux,
- les conditions du commerce trans-océanique à un moment charnière de son développement,
- les relations conflictuelles entre Portugais et Espagnols, officiellement unis sous une même couronne mais en réalité rivaux,
- l'apparition, contre ces deux plus grandes puissances maritimes de l'époque, de la menaçante concurrence hollandaise.

Il m'arrivera cependant de signaler, de manière succincte, à travers des citations de l'auteur lui-même ou des textes officiels de l'époque, les difficultés qu'il rencontra et qui lui firent modifier ses plans.

Je ne traiterai pas non plus le texte du point de vue de l'histoire. En effet, s'il constitue un témoignage direct d'une situation historique mondiale largement en transformation, il me semble qu'à lui seul cet aspect pourrait faire l'objet d'un travail approfondi.

Pour terminer, je n'ai accordé qu'une attention relative aux deux derniers *Ragionamenti* qui relatent les rapports de Carletti avec la justice commerciale hollandaise, même s'ils sont intéressants du point de vue des usages maritimes alors en vigueur.

3. Méthode

Faire une analyse de contenu, ou une lecture commentée d'un ouvrage tel que les *Ragionamenti*... pose toute une série de problèmes méthodologiques: par rapport au matériau brut qu'est le texte, l'analyste se trouve dans une situation comparable à celle de l'ethnologue face à son terrain. De plus, dans une relation de voyage l'éloignement spatial est doublé d'un éloignement temporel et son étude implique nécessairement une décentration qui suit ces deux axes. Par exemple, la plupart des descriptions faites par Carletti ne m'ont rien appris de vraiment nouveau du point de vue strictement informatif; mais considérer qu'un individu, au XVIIe siècle, prête attention à certaines choses plutôt qu'à d'autres, voir comment il procède pour faire entrer la matière exotique dans le savoir européen présente déjà un intérêt scientifique. En effet, en affinant l'analyse, j'étais forcément amenée à m'interroger sur les critères qui déterminent le choix des informations, sur les principes qui régissent leur organisation, lesquels rendent partiellement compte -a contrasto- des configurations épistémiques de l'époque.

Une des difficultés principales était de pénétrer dans les *Ragionamenti*..., de dépasser leur caractère désordonné "à la Borgès" [si l'on se réfère à la "taxinomie chinoise", citée par ce dernier et rapportée par Michel Foucault (1966: 7)]. En effet, comment trier cette masse d'informations pour en dégager celles qui intéressaient ma démarche ?

Au début, pensant travailler selon un axe thématique, je constituais, au fur et à mesure de la lecture, un fichier qui comprend environ 110 rubriques (130 fiches). Puis, après réflexion, réalisant l'arbitraire d'un tel découpage, qui pré-suppose, entre autres, la possibilité de traiter la nature et la société, par exemple, comme deux mondes totalement indépendants, j'optais pour une mise en ordre des données selon un axe géo-politico-historique, c'est-à-dire une division par grandes aires géographiques. Je reprenais ainsi la bipartition de Carletti lui-même, soit: les Indes occidentales et les Indes orientales, en l'affinant par pays: Cap Vert, Colombie, Panama, Pérou, Mexique, Philippines pour la première partie, Japon, Chine, Malaisie et Indes pour la deuxième. A ce moment je constituais une grille de lecture à double entrée, d'une part les thèmes du fichier regroupés en catégories plus englobantes (telles que: données botaniques et zoologiques, anthropologie physique, vie sociale, religion, mythologie, données linguistiques, etc...), d'autre part les pays cités ci-dessus. Cette grille permet non seulement un accès immédiat aux informations, mais également de visualiser l'importance accordée par l'auteur à chacune des rubriques, de voir s'il a privilégié certains aspects.

En ce qui concerne la rédaction de mon travail, j'ai fait le plus souvent possible appel au texte de Carletti, par l'intermédiaire de citations mieux aptes à rendre l'esprit et le caractère spontané des observations. Consciente d'avoir parfois alourdi mes développements par des extraits souvent longs, d'une traduction malaisée, je reste néanmoins persuadée que rien ne peut remplacer un "retour aux sources", c'est-à-dire

une lecture directe de l'oeuvre analysée.

4. Travail bibliographique

Avant toute chose, il convient de signaler que je n'ai pas travaillé sur les manuscrits, difficilement accessibles. Ainsi, lorsque je me rendis à Florence qui en possède deux exemplaires, je ne pus les consulter, faute d'autorisations spéciales (la Biblioteca Nazionale mit cependant un micro-film à ma disposition). Il est bien clair qu'un travail plus poussé, portant notamment sur l'étude des variantes linguistiques, nécessiterait une comparaison des quatre manuscrits, mais telle n'était pas mon intention, tout au moins pas à ce stade de ma recherche.

J'ai lu toutes les éditions italiennes des *Ragionamenti*... (excepté la première qui date de 1701) qui, outre des bibliographies succinctes, m'ont fourni l'occasion d'une réflexion sur les raisons qui motivèrent ces diverses rééditions⁽¹⁾. Quant aux éditions étrangères⁽²⁾, elles ne m'apportèrent aucun élément vraiment nouveau, sauf l'hollandaise pour ses illustrations (notamment des gravures tirées des ouvrages de Spilbergen (1943) et de Linschoten (1956)) et l'espagnole qui consacre son étude préliminaire à l'importance des *Ragionamenti*... du point de vue de l'histoire de la langue.

En ce qui concerne les "lectures secondaires", c'est dans les histoires de la littérature italienne que j'ai trouvé les premières informations sur Carletti; bien évidemment, les *Ragionamenti*... -forme et contenu- sont avant tout ramenés à un objet littéraire et les références bibliographiques les plus souvent citées sont relativement vieilles; ces dernières me servirent, cependant, pour ce qui avait trait à la vie de l'auteur ainsi qu'à l'éclaircissement de quelques données

(1) Editions successives: 1878, 1926, 1941, 1958. Références complètes en fin de travail.

(2) Hollandaise, 1965; anglaise, 1965; allemande, 1966; espagnole, 1976. Références complètes en fin de travail.

spécifiques (géographiques, maritimes, etc...).

L'ouvrage le plus souvent cité dans mon travail est celui que Gemma Sgrilli a consacré au voyageur florentin. Ses recherches, fondées sur le dépouillement de documents divers des archives de Florence et de Middelburg, concernent donc avant tout la biographie de l'auteur et l'interminable procès mené en Hollande; mais ses chapitres consacrés à la présentation du voyage, du contexte historique et à l'examen du contenu des *Ragionamenti*... fournissent également une masse de renseignements utiles.

Il est certain que je n'ai pas pu consulter tout ce qui a été écrit sur Carletti: certains articles ne sont accessibles qu'en Italie et trop anciens pour être obtenus par prêt international. De toute manière, à partir d'un certain moment je décidai que j'avais accumulé suffisamment de données "objectives" sur l'auteur et son livre et qu'il était désormais plus important de me concentrer sur l'explicitation du "matériel" ethnographique et sur tout ce qui entraînait directement dans ma problématique. Pour ce faire, j'ai utilisé:

- des monographies d'ethnologie contemporaine sur les différents pays visités par Carletti (j'indique lesquelles précisément en cours de travail),
- des ouvrages plus spécialisés sur la botanique, l'économie, la navigation, etc...
- des livres datant de la même époque à peu près que les *Ragionamenti*..., comme, par exemple, la *Très brève relation*... de Bartolomé de Las Casas (1799 / original 1552) ou les *Sucesos de las Islas Filipinas* de Antonio de Morga (1971 / original 1609), etc...

Pour ce qui est de la littérature de voyages aux XVIe et XVIIe siècles et son importance dans l'évolution des idées, les ouvrages ne manquent pas (Atkinson 1935, 1971; Chinard 1911, 1934; Adams 1980, 1983), mais ils concernent avant tout la France ou l'Angleterre. Mon intention n'étant pas de faire un travail comparatif, ils me donnèrent une vision panoramique du genre littéraire et de ses influences.

C. LES RAGIONAMENTI

I. L'AUTEUR

1. Notice biographique

En dehors de ce qui se trouve dans les *Ragionamenti*..., il existe peu de données biographiques sur Francesco Carletti. En 1754, Domenico Maria Manni a esquissé une biographie sommaire: ses informations sont peu abondantes mais exactes selon Gemma Sgrilli qui les a vérifiées (1905 : 8-13; 14-19; 157-232). En 11 pages, Manni retrace l'histoire de la famille Carletti et la vie du voyageur. Ces quelques données constituent en fait la source principale et unique où tous ceux qui se sont intéressés au personnage ont puisé par la suite.

Les Carletti, originaires de Terranova (Arezzo), descendent d'une vieille famille de marchands florentins appartenant à *L'Arte di Por Santa Maria*, corporation marchande fondée en 1218.

Le père de Francesco, Antonio, né en 1541, perpétue la tradition familiale en pratiquant le commerce, notamment en Espagne et au Portugal⁽¹⁾. Marié à Lucrezia di Giovanni Mancinghi, il a quatre enfants: Francesco, Puccio, Gregorio et Alessandra. La fin de sa vie coïncide avec une partie du voyage de son fils, puisque, comme nous le verrons, il meurt à Macao le 20 juillet 1598.

J'ai fait remarquer, plus haut, la rareté des informations concernant la vie du voyageur: ainsi, même sa naissance est entourée d'incertitude. Il naît probablement dans un village des abords de la capitale toscane, en 1574 selon Manni, alors que Carletti lui-même dit être âgé de 18 ans en 1591 (voir citation ci-dessous). Après vérifications, Gemma Sgrilli pense que 1573 est la date la plus probable. Il est légitime de supposer

(1) Il est intéressant de noter que les seules mentions de ce séjour hibernique se trouvent dans la correspondance d'un autre voyageur, connu pour son périple aux Indes: Filippo Sassetti. Voir Sassetti (1855 : 223 et 226).

qu'il ne reçoit pas une éducation érudite, littéraire ou scientifique, mais qu'il est très tôt appelé à seconder son père. C'est précisément afin de parfaire son apprentissage du commerce qu'en 1591, il part pour Séville auprès de Niccolò Parenti, ainsi commencent d'ailleurs les *Ragionamenti*...

Pour commencer, je dis à votre Altesse Sérénissime qu'en l'an 1591 de notre Rédemption, le 20 mai, étant âgé de 18 ans, je quittai Florence pour me rendre en Espagne en compagnie et au service de Niccolò Parenti, marchand florentin avec lequel j'embarquai à Livourne sur le navire de Pietro Paolo Vassallo, gènois, qui arriva à Alicante après vingt jours de navigation prospère; de là, nous nous rendîmes par terre à Séville, ville d'Andalousie, où ledit Parenti devait résider, et moi, sur ordre de mon père, rester à son service pour apprendre de lui la profession de marchand. (Ragionamenti..., premier discorso, premier ragionamento, p.67) (1)

C'est à partir de là qu'il entame la partie de son existence qui nous intéresse le plus et qui est également la plus connue puisqu'il en fait lui-même le récit.

A ce point, où biographie et voyage se "chevauchent", je vais faire un bond de douze ans dans le temps (correspondant à la durée du tour du monde) pour donner brièvement quelques indications sur la fin de la vie de Carletti. Il s'agit d'une reconstitution assez difficile étant donné le peu d'éléments à disposition.

En 1606, de retour à Florence, Carletti reste attaché à la cour granducale des Médicis. Le 7 février 1609, Ferdinand I meurt; son successeur, Cosme II, nomme Francesco maître de maison; il occupe cette charge jusqu'en 1616. A partir de là, les indications sont de plus en plus rares. On sait toutefois qu'il est chargé de diverses missions diplomatiques: en 1619, il est à Strasbourg, puis à nouveau en Hollande; en 1626, il fait partie de la suite accompagnant Claudia de Médicis qui se rend à Innsbruck pour épouser l'archiduc Léopold de Habsbourg. A la suite de cela, mises à part quelques notices dans des actes notariés (traitant de problèmes de succession, de location de terres, etc), il n'est plus fait mention officiellement de Carletti.

1) Dans la suite du travail, j'aurai recours à des abréviations de type: R.I, 1, 67, dans l'édition de 1976.

Le 9 janvier 1636, il rédige son testament dans lequel il institue comme héritier unique son fils naturel, Carlo; il nomme également les curateurs qui devront s'occuper de ce dernier jusqu'à sa majorité⁽¹⁾. Il meurt le 12 janvier de la même année et est enseveli, comme il l'avait ordonné, dans le caveau familial de San Piero Maggiore à Florence.

II. LE LIVRE

1. Rédaction

Encore ne suffisait-il pas d'avoir vu, il fallait pouvoir raconter ! Entre ces deux moments, beaucoup de relations de voyages semblent avoir suivi un itinéraire-type, à tel point que nous pourrions y voir une sorte de *topos*. On connaît les tribulations de l'*Histoire d'un voyage*...de Jean de Léry: deux manuscrits perdus dont il ne retrouve le premier qu'en 1576, une première parution en 1578, soit vingt ans après le séjour au Brésil. Il en va de même, à peu de choses près, pour les *Ragionamenti*... avec néanmoins un élément de plus, déterminant: la perte des notes de voyage, confisquées au cours de la prise du navire par les Hollandais. La suite est presque classique: un autographe, actuellement disparu, plusieurs manuscrits, une première édition, enfin, un siècle environ après le retour. Mais revenons à la rédaction. On peut penser que le texte à l'origine des *Ragionamenti*... fut, dans un premier temps, présenté sous la forme orale d'un récit fait à la cour granducale. Ce n'est que plus tard, suite aux sollicitations de Ferdinand I, que Carletti résolut de le mettre par écrit⁽²⁾.

-
- (1) C'est la seule mention de ce fils, qui mourut probablement jeune, puisqu'il n'atteignit pas l'âge requis pour jouir de la succession.
- (2) Ferdinand I envisageait d'établir des lignes commerciales directes entre Livourne et les Indes orientales d'une part, et entre Livourne et le Brésil d'autre part. Dans ce sens, il prévoyait de développer le port italien non seulement du point de vue commercial mais également industriel, notamment par la création d'une raffinerie de sucre. Pour en savoir plus, voir Sgrilli (1905 : 176-210) et Uzielli (1901).

Au début de sa relation, l'auteur précise:

Prince Sérénissime, ayant perdu tous mes biens ainsi que tous les écrits et les mémoires que j'avais faits des voyages qui m'ont conduit autour du monde (1), je ne pourrai narrer à votre Altesse tous les détails de ce que j'ai vu, observé et noté dans les écrits cités ci-dessus; desquels il ne me reste rien d'autre qu'un peu de mémoire travaillée par les infortunes qui me sont arrivées, à laquelle j'essayerai de référer au mieux (afin) de me souvenir des choses que j'ai faites et vues au cours de ces voyages jusqu'à ce que je sois rentré à Florence en présence de votre Altesse Sérénissime, ce 12 juillet 1606. (R.I, 1, 67. Souligné par moi)

Il est évident que le texte a été rédigé de mémoire, on peut s'en rendre compte non seulement en raison de quelques erreurs, mais surtout parce que la quantité et la minutie des choses racontées augmentent à mesure que progresse le voyage⁽²⁾. Il ne faut cependant pas exagérer, comme le fait Carlieri dans sa préface de l'édition de 1701, en disant qu'il est "merveilleux" que Carletti "après un temps si long ait pu se souvenir de chaque détail" (Carletti 1701 : 12). Il est clair qu'une partie de la rédaction, spécialement les données scientifiques largo sensu, auraient été impossibles en ayant pour seul recours la mémoire. Tout laisse à supposer qu'il se soit livré à un travail de compilation en vue de compléter ses informations; il convient donc de distinguer deux niveaux dans l'ouvrage: celui de l'expérience vécue, et celui, habilement mêlé au premier, de l'apport éventuel d'autres sources, encore que cette distinction puisse sembler arbitraire puisqu'elle n'apparaît pas clairement dans le récit.

Le texte ayant été retouché à plusieurs reprises, il est possible de faire ressortir deux moments distincts dans le travail de compilation et par conséquent probablement deux

-
- (1) Ceci constitue une sorte de thème récurrent; à plusieurs reprises, en effet, il regrettera la perte de son matériel, voir (R.I, 5, 111), (R.II, 1, 141; 166; 173)
- (2) Carletti en est lui-même conscient puisqu'au début de la deuxième partie il affirme que "(étant donné que) ma mémoire sera plus fraîche, je me rappellerai mieux tout ce que je fis, vis ... et observai au cours des voyages

rédictions. Il y a dans le récit deux dates -1608 (R.II, 3, 229) et 1615 (R.II, 1, 147)- qui sont postérieures au retour de l'auteur d'une part, à la mort de Ferdinand I d'autre part, ce qui peut paraître anachronique puisqu'il lui était destiné ! Ces dates démontrent en tout cas un souci certain, de la part de Carletti, de retravailler son texte en y ajoutant des données nouvelles, en le mettant à jour. Après une longue démonstration, amplement documentée, Gemma Sgrilli donne 1615 comme date probable de la rédaction finale.

Pour ce qui est des informations de deuxième main, elles ont, à mon avis, une triple provenance, correspondant à trois genres de sources différents:

- a) les ouvrages de voyageurs cités dans les *Ragionamenti...*,
 - b) un livre de géographie chinois, dont Carletti fit l'acquisition à Macao,
 - c) les sources antérieures ou contemporaines, probables, parce que assez largement diffusées en Italie.
- a) Si les *Ragionamenti...* sont nés de la circumnavigation complète de la terre, nous n'avons pas affaire à une aventure héroïco-léendaire ou encore idéalisée comme celle de Magellan, d'ailleurs cité par l'auteur sans la moindre remise en cause. Carletti appartient plutôt à la lignée des voyageurs, tels les Anglais Francis Drake ou Thomas Candish (encore que la finalité et les conditions de leurs voyages respectifs soient passablement différentes), mais qui ont en commun d'avoir parcouru le globe à la même époque pour démontrer que le régime de monopole commercial instauré par les Espagnols et les Portugais était "violable" par des personnes entreprenantes⁽¹⁾, et à plus forte raison si elles étaient soutenues par des monarques puissants ! En

faits dans les Indes orientales jusqu'à ce que je rentre en Europe" (R.II, 1, 141). Il y a, à mon avis, d'autres explications à cette gradation narrative (voir p. 40-41)

- (1) En plus des Anglais, il mentionne les Hollandais Joris van Spilbergen et Olivier van Noort, dont les voyages avaient également pour but d'ouvrir de nouvelles voies au trafic de la Hollande.

plus de ces voyageurs, il cite Niccolò de Conti (R.II, 2, 213) et Amerigo Vespucci (R.II, 2, 214) à propos de certaines pratiques sexuelles en Birmanie et au Brésil, ainsi que Christophe Colomb pour sa découverte des Antilles (R.I, 5, 115) et Marco Polo pour le nom qu'il donna à Pékin (R.II, 2, 191).

- b) Carletti n'a pas visité la Chine, il l'a entrevue depuis Macao où il séjourna vingt et un mois; si bien qu'il rédigea son *ragionamento* (R.II, 2) principalement à l'aide d'informations fournies par des Jésuites et un livre de géographie chinois (unique "pièce à conviction" ramenée par l'auteur, ses autres "choses curieuses" lui ayant été dérobées) qui se trouve actuellement à la Bibliothèque Nationale de Florence⁽¹⁾. Pour de plus amples renseignements, je renvoie à l'article de Frescura et Mori (1894). Pour l'instant il suffit de savoir que cet atlas porte le titre de *Kuang-yu-thu* (tables géographiques); il est formé de deux volumes et a été composé par un géographe chinois Ciu-ssu-pen, qui vécut dans la première moitié du XIV^e siècle; les matériaux ont été réunis entre 1311 et 1312, élaborés et ordonnés plus tard. L'exemplaire de la Bibliothèque Nationale est une édition postérieure datant de 1595.
- c) Il n'est pas lieu de faire ici l'inventaire de la littérature géographique disponible en Italie ou en Hollande à l'époque où Carletti rédigeait ses *Ragionamenti*..., je me contenterai donc de signaler, au fur et à mesure, les ouvrages auxquels il a pu se référer. Il convient cependant de préciser que s'il y a certaines correspondances avec des relations précédentes, il n'y a jamais copie pure et simple; l'auteur a surtout comparé des données par souci d'exactitude (notamment les données géographiques: situa-

(1) Enregistré dans le catalogue manuscrit sous le titre de "Atlas sinicus sive regni sinarum descriptio geographica in ipso sinarum regno impressa, charta et characteribus sinicis" et dans le fichier imprimé sous celui de "Geografia della China in testo chinese".

tion en degrés, nombre de milles, qu'il ne pouvait mémoriser). Il serait peut-être plus exact de parler d'un travail de révision absorbant qui augmente la valeur de l'oeuvre et le mérite de l'auteur et n'altère en rien le caractère original et l'importance documentaire d'un texte basé essentiellement sur le récit d'une expérience personnelle.

2. Manuscripts

Il n'existe aucun autographe des *Ragionamenti*..., en revanche quatre manuscrits ont été répertoriés:

- 1) le manuscrit dit *Ginori Venturi* sur lequel on a travaillé pour la publication de 1701. Les pages ne sont pas numérotées et il est écrit en colonnes.
- 2) le *Moreniano* 47 de la bibliothèque de la province de Florence (Riccardiana): 345 pages numérotées. Les cinq premières feuilles, non paginées, contiennent les "Notices de Francesco Carletti" réunies par D.M.M., c'est-à-dire Domenico Maria Manni.
- 3) le *Codex 1331* de la bibliothèque Angelica de Rome: 214 feuilles numérotées. La première page présente deux notices intéressantes, dues à des mains différentes, qui disent:

a)

*Questo Libro è citato da Francesco
Redi nello ms. Dithyrambo pag. 29.
ed. I. Giusto Fontanini
Roma 25 Ottobre 1721.*

C'est-à-dire: Ce livre est cité par Francesco Redi dans les notes au Dithyrambe page 29 ed. I - Giusto Fontanini - Rome - 25 octobre 1721.

b)

*Questi viaggi dell'arlexi furono stampati
in Firenze da Giuf. Manni nell'anno
1701. in 8.^{vo} ma stranamente mutati*

*De ancora castrati, come in parriedare nel
Ragionam. 2.º. l'ouo parla il Carletti del
traffico degli Schiavi, che si fa dai Cristia-
ni.*

C'est-à-dire: Ces voyages de Carletti ont été imprimés à Florence par le prof. Manni en l'an 1701. In octavo. Mais étrangement changés et "castrés" en particulier dans le deuxième Ragionamento où Carletti parle du trafic des esclaves pratiqué par les Chrétiens.

Un cas de censure révélateur de la mauvaise conscience qu'une société peut, rétrospectivement, avoir d'elle-même !

4) Le Magliabechiano de la Bibliothèque Nationale de Florence: 463 pages numérotées, il est écrit en colonnes.

Tous les manuscrits commencent sur ces paroles:

"Ragionamenti" faits en présence du Sérénissime Ferdinand I, Grand-Duc de Toscane, par Francesco Carletti, lesquels contiennent le long et merveilleux voyage qu'il fit en parcourant le monde entier, par les Indes occidentales, appelées le Nouveau Monde, et par les Indes orientales, et son retour par celles-ci jusqu'à ce qu'il soit arrivé à Florence le 12 juillet 1606 d'où il était parti en l'an 1591, le 20 mai, ("Ragionamenti") rassemblés et agencés par lui-même en deux discours où il narre le passage et les navigations diverses faites d'un lieu à l'autre avec tous les négoces et les trafics qui s'opèrent dans ces pays-là, et quelques unes de leurs particularités, de leurs coutumes et de leur manières étrangères à nous, leurs graduations, leur site et la distance d'une terre à l'autre, ainsi que les événements fortuits qui lui sont arrivés dans une si longue pèrègrination.

Comme les manuscrits ne sont pas datés, il est difficile d'établir quelle relation existe entre ceux-ci et l'autographe, pour fixer un éventuel ordre de succession, mais il est vraisemblable que l'exemplaire de l'Angelica de Rome ait été copié directement de l'original. C'est ce manuscrit que l'édition la plus récente des Ragionamenti... reproduit intégralement et avec laquelle j'ai travaillé (Carletti 1976).

3. Editions

Dans le deuxième chapitre de *L'observation de l'homme*, Gérard Leclerc expose une théorie intéressante sur l'une des conséquences principales des grandes découvertes: la possibilité de constituer un discours sur les sociétés lointaines devenues accessibles, ou, plus simplement, la naissance de l'ethnologie qualifiée de véritable "révolution intellectuelle". Il appuie cette théorie sur deux concepts-clefs, l'ethnologie technè et théoria, qui rendent compte de l'interdépendance des rapports entre savoir et pouvoir, et qu'il définit ainsi: "l'ethnologie-technè est fondamentalement ethnocentrique dans son projet pratique, en tant qu'elle vise à soumettre l'espace culturel au pouvoir auquel s'identifie le plus souvent l'observateur, même si elle est anti-ethnocentrique en tant que savoir. L'ethnologie-théoria est fondamentalement anti-ethnocentrique dans son projet spéculatif en tant qu'elle vise à constituer la société de l'observateur comme un espace historico-culturel parmi d'autres, même si elle suppose un projet pratique ethnocentrique" (1979 : 33). Ces deux concepts me paraissent très opérants dans le cas des *Ragionamenti*... parce qu'ils reposent, entre autres, la question de l'intentionnalité, de la finalité et de la destinée de cet ouvrage.

Les *Ragionamenti*... -mélange d'ethnologie technè et théoria- sont longtemps restés enfouis dans des piles de manuscrits poussiéreux; cette fausse confidentialité résulte de la faible utilité qui leur a été attribuée par le pouvoir même qui les avait commandités; il a fallu attendre un siècle pour que les données du texte, dont la vocation première était plutôt de type "technique" (commerce, matières premières des différents pays, etc... en vue d'une ouverture possible de nouveaux marchés pour l'Italie) soient publiées comme données de "théoria", dans une édition d'ailleurs revue et censurée (celle de 1701).

Partant de l'hypothèse qu'une étroite dépendance lie la redécouverte d'un auteur oublié aux questions que pose le pré-

sent et que, lorsqu'on propose un texte à lire ou à relire, c'est que l'on perçoit confusément dans la conjoncture intellectuelle les indices d'un intérêt possible, j'ai analysé les préfaces des diverses éditions des *Ragionamenti*... échelonnées sur un siècle environ. Je n'exposerai pas dans le détail les résultats de cette étude mais je présenterai brièvement quelques idées-forces montrant une certaine évolution des regards sur un même objet par le biais des préfaciers.

Les regards contemporains ont découvert chez Carletti des orientations multiples qui s'additionnent sans s'exclure l'une l'autre; on a lu les *Ragionamenti*... "au futur", en fonction de ce qui apparaissait rétrospectivement comme leur unique intérêt:

- intérêt nationalo-colonial dans l'édition de 1878: Carletti devenant en quelque sorte le témoin de la présence oubliée de l'Italie dans les découvertes et les mouvements expansionnistes des XVI^e et XVII^e siècles⁽¹⁾ et les *Ragionamenti*... entrant dans ce contexte de "l'exaltation du nationalisme historico-rétrospectif" pour reprendre l'expression de Pierre Chaunu.
- intérêt littéraire -ou l'art de la description- avec Barzini, le préfacier de l'édition de 1926. Le voyage de Carletti est circulaire non seulement parce qu'il est tour du monde mais parce qu'il circonscrit et qu'il ramène de là-bas des objets littéraires restitués à plat dans l'espace discursif du livre, produisant ainsi un retour sur soi et permettant le passage de l'étrange au familier. Si l'on en croit la préface, les curiosités collectées et l'expérience rapportée par

(1) Les érudits participent ainsi à leur mesure au mouvement de la colonisation en lui constituant une histoire et en rassemblant les éléments d'expériences expansionnistes antérieures. Les ouvrages ne manquent pas, à cette époque, où l'attention se porte sur les récits des premiers navigateurs pour refaire, en quelque sorte, l'histoire de la colonisation au profit de l'Italie, [voir Amat di San Filippo (1871)], laquelle cherche alors à consolider et à étendre sa présence en Afrique.

le voyageur vont s'organiser afin de constituer une sorte de musée écrit.

- intérêt pour le côté pictural -ou l'art de la représentation- chez Radius en 1941: le monde que Carletti déploie sous nos yeux est reconstitué en une suite de tableaux. Ainsi, des "*Ragionamenti*-monument littéraire" on passe aux "*Ragionamenti*-pinacothèque", ou mieux, du musée écrit au musée peint. Voir en eux une nouvelle *imago mundi* prend ici tout son sens !
- intérêt pour la rigueur pragmatique, enfin, dans l'édition de 1958. Le préfacier, Silvestro, estime que ce qui détermine et dirige le récit c'est la profession de marchand de Carletti et surtout "son esprit pratique qui ne s'intéresse qu'à ce qui est utile" (Carletti 1958 : 10)

Quel que soit l'aspect privilégié, c'est souvent la modernité de Carletti qui a frappé le lecteur, et le thème du précurseur qui a hanté les lectures; il suffit, pour s'en convaincre, de noter la récurrence frappante de termes tels que *moderne*, *premier*, *nouveau*, *original* dans les introductions et les préfaces. Or une telle perspective court de grands risques d'anachronisme ou d'aveuglement: "Un précurseur ce serait un penseur de plusieurs temps, du sien et de celui ou de ceux qu'on lui assigne comme ses continuateurs, comme les exécutants de son entreprise inachevée. Le précurseur est donc un penseur que l'historien croit pouvoir extraire de son encadrement culturel pour l'insérer dans un autre, ce qui revient à considérer des concepts, des discours et des gestes spéculatifs ou expérimentaux comme pouvant être déplacés et replacés dans un espace intellectuel où la réversibilité des relations a été obtenue par l'oubli de l'aspect historique de l'objet dont il est traité" (Canguilhem 1970 : 21). La modernité de Carletti n'est-elle pas avant tout une modernisation abusive ? Il a écrit au XVII^e siècle, et si certains des problèmes qui sont nés de sa confrontation avec des sociétés autres peuvent

sembler les nôtres, il n'est pas possible de les arracher à la texture du discours qui les a énoncés ni d'oublier la date à laquelle ils furent posés; il faut, en somme, lire dans son récit moins les anticipations d'un esprit singulier que la cohérence d'une époque.

Toutes ces approches, divergentes mais jamais exclusives, ont privilégié un aspect de l'auteur et de son ouvrage, ont trié, chacune selon son interrogation, un essentiel d'un accessoire, démarches fécondes dans un premier temps puisqu'elles ont justement donné le motif d'une re-lecture et ont permis qu'ils soient tirés de l'oubli (c'est peut-être dans cet aspect qu'il y a une certaine modernité: Carletti échappe à son temps par la réédition). Bon gré mal gré, nous les avons reçues ainsi en héritage dans leurs partialités et leurs approximations et je ne peux ignorer ce que l'intérêt que je leur porte doit à ces premières rencontres.

III. LE VOYAGE

1. Parcours

Les *Ragionamenti*... débutent par le départ de Florence en 1591, mais le voyage proprement dit commence en 1593, quand le père de Francesco le rejoint à Séville et décide de partir pour les îles du Cap Vert afin d'y acheter des esclaves noirs et de les revendre en Amérique du Sud. L'exécution de ce projet fut assez compliquée étant donné que de telles entreprises n'étaient autorisées qu'aux Espagnols. Il fallut alors recourir à des subterfuges tel que faire passer Francesco pour un agent de Doña Menzia de Medina⁽¹⁾, pour le compte de laquelle il était censé commercer, et le père pour simple marin du navire qu'il avait lui-même affrété ! C'est sur ce navire qu'ils embarquent à San Lucar de Barrameda, le 8 janvier 1594, une fois obtenue l'autorisation de la *Casa de Contratación de las Indias*. Après dix-neuf jours de navigation, ils arrivent aux

(1) Epouse d'un marchand pisain, Cesare Baroncini, établi à Séville et en relation avec la cour granducale de Florence pour le commerce des grains.

îles du Cap Vert et accostent dans l'île de Saint-Jacques. Là, munis de huitante licences royales, ils font l'acquisition de leur marchandise humaine, et le 19 avril ils repartent en direction de la Colombie. A Cartagène, Francesco est emprisonné sous l'accusation de transporter plus d'esclaves que de licences, alors qu'en réalité il en possédait douze de trop:

Au Cap Vert on n'embarqua pas plus de 75 esclaves, et les 7 autres que j'avais en trop provenaient de Noirs qui moururent en chemin; on n'en débarqua donc que 68 qui étaient restés vivants, mais nombreux étaient ceux qui étaient maltraités, malades et presque à demi-morts, si bien qu'on entreprit de les restaurer, non pas tant par charité, que, il faut bien le dire, pour ne pas perdre leur valeur et leur prix... (R.I, 3, 82)

Démonstration faite (!), il entreprend leur revente qui se solde par un gros déficit dû aux décès (voir citation ci-dessus). Le père et le fils investissent alors leur capital dans des marchandises venues d'Espagne avec lesquelles ils s'embarquent le 12 août pour Nombre de Dios:

Ville située sur la même côte vers l'ouest, à 10⁰, à 230 milles de Cartagène, port où, à l'époque, les navires venus d'Espagne avaient coutume de se rendre pour débarquer leurs marchandises qui, transportées jusqu'à Panama ... naviguent sur d'autres bateaux en direction du Pérou, comme nous voulions le faire avec les nôtres. (R.I, 3, 86)

De là, ils entament la traversée de l'isthme de Panama en remontant le Rio de Chagres jusqu'à Cruces d'une part, à dos de mulets jusqu'à Panama d'autre part (voir carte p.48). Arrivés en septembre, ils repartent en novembre faisant voile en direction de Lima, pour ce voyage

... qui ne représente pas plus de 1200 milles, on ne mit pas moins de deux mois et demi, la navigation étant tellement pénible (1). (R.I, 4, 93)

Débarqués en janvier 1595 à Callao, ils entrent à Lima qui

(1) Y compris les deux escales qu'ils firent sur la côte péruvienne: l'une, de huit jours à Païta, l'autre, de quelques heures à Santa. La navigation était très éprouvante notamment parce que les passagers étaient contraints de rester à découvert à l'arrière du bateau, spécialement construit pour remonter les vents contraires.

fascine Francesco par la richesse de ses marchands; il y fait quelques observations sur ses habitants, sur le commerce qui s'y pratique mais surtout sur la misère dans laquelle vivent les Indiens. En mars de la même année, une fois les marchandises vendues et reconverties en lingots d'argent, les deux voyageurs décident de se rendre au Mexique, non sans avoir préalablement obtenu des licences du vice-roi du Pérou, nécessaires pour passer d'une province à l'autre. Après avoir fait halte à Guaura, sur la côte péruvienne, et à Sonsonate, ils débarquent en juin 1595 à Acapulco et, après quelques jours de marche, arrivent à Mexico. Là, les Carletti changent leurs plans: au lieu de retourner au Pérou comme prévu, ils décident de continuer jusqu'aux Philippines afin d'y négocier pour leur propre compte. En mars 1596, départ pour Manille en ayant une nouvelle fois transgressé les lois monopolistes espagnoles.

Le passage [Mexique-Philippines] ne peut pas se faire sans licence expresse du vice-roi qui la donne soit à ceux qui se rendent sur ces îles pour y habiter -et dans ce cas le transport se fait aux frais du roi-, soit à ceux qui s'embarquent sur le navire pour y occuper un certain poste. C'est ce dernier moyen que nous choisîmes. Après avoir conféré de l'affaire avec le capitaine d'un des deux bateaux qui partaient cette année-là, celui-ci nous attribua deux tâches fictives sur son navire: mon père comme connétable de l'artillerie et moi comme gardien du bateau... (R.I, 6, 122)

Le voyage va durer 66 jours, durant lequel ils passent aux abords des îles Mariannes. En juin 1596 ils sont à Manille. Après un séjour d'environ une année (qui permit à Francesco de recueillir une série d'informations intéressantes sur les habitants des îles), attirés par le mirage de gains possibles et contre toute attente, ils décident de prolonger leur périple jusqu'au Japon puis de rentrer à Lisbonne par la Chine et l'Inde, mais ici encore ils se heurtent aux obstacles administratifs:

Pour ce faire, les difficultés ne manquaient pas puisque, avant tout, il fallait obtenir une licence du gouverneur de Manille, qu'il ne peut donner à personne parce que les ordres et les constitutions de la couronne d'Espagne l'interdisent, par suite d'un privilège accordé à la couronne du Portugal selon lequel aucun Castillan qui vient des

Indes occidentales ne peut passer dans les possessions et les acquis des Portugais dans les pays d'Orient, sous peine de perdre ses biens, de voir brûler le navire qui les y conduisit et que les personnes soient emprisonnées et conduites dans les fers à Lisbonne. (R.I, 6, 139)

Nouveau subterfuge, ils embarquent de nuit, en secret, sur une barque japonaise qui se dirige vers Nagasaki où ils abordent après 30 jours d'une navigation rendue fastidieuse par les bonaces.

L'arrivée au Japon marque le début de la deuxième partie des *Ragionamenti*... Ils y restent quelques mois, jusqu'à ce que, en mars 1598, ils montent à bord d'un bateau japonais qui les amène en 12 jours à Macao. Le matin suivant leur arrivée, ils sont emprisonnés, les bruits ayant couru qu'ils étaient en possession de milliers d'écus destinés à des marchandises pour les Philippines:

Nous répondîmes que nous étions venus des îles Philippines par celle du Japon puis à Macao d'où nous pensions et désirions passer aux Indes orientales pour le plaisir et non par intérêt ou quoi que ce soit qui transgressât les ordres royaux de l'une ou l'autre couronne; nous répondîmes en outre que nous étions de nationalité italienne et que nous venions d'un pays libre, le Japon, non assujetti à la nation espagnole, et que voyager de par le monde était permis à toutes les nations. Finalement nous sortîmes de prison après trois jours en ayant versé une caution de 2000 écus, nous obligeant à nous rendre en Inde au plus vite et à nous présenter au vice-roi de Goa... (R.II, 2, 180)

A Macao Antonio Carletti meurt suite à une longue maladie:

... resté seul dans un pays aussi lointain, opposé à notre hémisphère, je laisse penser à qui peut se l'imaginer, l'affliction dans laquelle je me retrouvais; mais Dieu me secourut alors que je m'y attendais le moins, et ce par l'arrivée, 11 jours après le décès de mon père, d'Orazio Neretti (1). (R.I, 2, 180-181)

Par amitié pour ce concitoyen, Francesco prolonge son séjour à Macao d'une année et envisage même de repartir pour le Japon en sa compagnie, mais il en est empêché par le naufrage

(1) Commerçant florentin qui passa une bonne partie de sa vie en Asie.

du navire qui transportait les liquidités nécessaires à l'achat de nouvelles marchandises, si bien qu'en décembre 1599 il embarque avec la moitié de ses biens sur un bateau portugais assurant la liaison Macao-Goa et passant par Malacca où il arrive en janvier 1600. Cette relâche étant obligatoire:

... y font escale tous les navires qui vont et viennent de Chine, du Japon, des Moluques et d'autres lieux et îles en commençant par l'Inde jusqu'à ladite Malacca où, bien qu'on n'y débarque pas les marchandises, on paie néanmoins les droits de passage au Roi d'Espagne à raison de 7% comme nous le fîmes pour toutes les marchandises qui se trouvaient sur notre navire qui venait de la Chine pour aller à Goa. (R.II, 3, 223-224)

La ville était à l'époque un véritable carrefour maritime et commercial, particulièrement pour le commerce des épices, ce qui nous vaut d'excellentes pages sur la muscade, la girofle le poivre, leur provenance et leur culture. Après une halte d'une vingtaine de jours, Francesco poursuit son voyage cotoyant Sumatra, les îles Nicobar, Ceylan et passe ensuite le cap Cormorin. En mars 1600, il débarque une partie des ses marchandises à Coccin et en quelques jours se rend à Goa. Il n'avait pas l'intention d'y rester longtemps mais y fut contraint par l'attente du deuxième bateau qui transportait l'autre partie de ses biens et qui resta bloqué une année à Malacca, attendant la mousson favorable pour continuer. Il en profite pour vendre la soie de Chine contre des cotonnades indiennes:

Durant les 21 mois où je restai là-bas, attendant le reste de mes marchandises chargées sur ledit navire resté en arrière, je me résolus à vendre toute la soie que j'avais ramenée de Chine, je l'envoyai donc à Cambaia (1) où on la vendait avec un bénéfice de 70% et plus de ce qu'elle m'avait coûté en Chine. De Cambaia je me fis envoyer d'un marchand du Gujerat avec lequel j'étais en correspondance ... des toiles de coton... (R.II, 4, 228)

Il décide alors de rentrer en Europe:

Après être demeuré allégrement 21 mois dans cette ville [Goa], le navire resté à Malacca étant arrivé et moi-même

(1) Carletti situe de manière erronée Cambaia à l'embouchure de l'Indus (erreur commune à l'époque). C'est aujourd'hui un modeste port situé sur le golfe homonyme.

me ayant récupéré le reste de mes marchandises qui y étaient chargées, je projetai de m'embarquer avec elles et avec le placement en diamants et en diverses toiles de coton que j'avais retiré de la vente des soies sur ... le galion San Jacopo qui s'apprêtait à partir pour Lisbonne, ce qui arriva le jour de Noël de l'an 1601, à la pointe du jour... (R.II, 4, 247)

Après une courte escale sur la côte arabe, le San Jacopo longe l'Afrique de l'Est, passe entre le Mozambique et Madagascar, double le cap de Bonne Espérance et, selon les instructions royales, fait voile sur Sainte-Hélène où deux autres vaisseaux doivent le rejoindre. C'est ici que le retour prend une tournure tout à fait imprévue: au large de Sainte-Hélène le San Jacopo se fait assaillir par trois bateaux hollandais qui, après une bataille navale d'environ 24 heures, le contraignent à se rendre et à livrer toutes ses marchandises. 23 jours plus tard, durant lesquels plusieurs captifs meurent de faim et de soif, les Hollandais débarquent les passagers sur l'île de Fernao de Neronha à 350 km du cap San Rocco au Brésil où ils les abandonnent à leur sort avec pour toute subsistance de la nourriture avariée et un radeau pour rejoindre la côte brésilienne. Carletti, qui ne peut se résoudre à laisser ses précieuses marchandises persuade le capitaine du navire hollandais de l'emmener, préférant:

... aller en personne là où allaient ses biens... (R.II, 5, 261)

Le 2 mai 1602, les trois navires hollandais ainsi que le San Jacopo réparé au mieux mettent à la voile; en deux mois ils rejoignent l'Europe et accostent, le 7 juillet 1602, à Middelburg, dans l'île de Walcheren. Carletti entame alors une série de procès interminables pour récupérer ses marchandises, et ce jusqu'en avril 1605, où, lassé par des démarches qui n'ébranlent pas le Conseil de l'Amirauté, pas plus que la résistance des marchands intéressés, il renonce et décide de quitter la Hollande. Le premier décembre 1605 il s'embarque à la Briele pour le Havre; le 20 il est reçu par Henri IV, roi de France, qui songeait à lui pour acquérir et équiper des navires destinés à la Compagnie française des Indes orientales alors en

voie de constitution⁽¹⁾. Mais, sans doute pour des raisons de rivalités de cour, le projet n'aboutit pas, parce que Maximilien de Rosny, le futur duc de Sully, n'était pas favorable aux entreprises commerciales outre-mer, persuadé que la propriété foncière constituait la base et la force d'un Etat:

Le tout fut résolu par les paroles du Roi à Giovanni Médicis, auquel il avait commandé d'en traiter avec moi: "Puisque Rony dit que ce commerce n'est pas profitable à la France, il ne doit pas être profitable". (R.II, 6, 283)

Remercié et récompensé, Carletti se met en route pour l'Italie:

... et finalement j'arrivai le jour de Saint Jean Gualberto, le 12 juillet 1606, à Florence, d'où j'étais parti en l'an 1591, comme je l'ai dit au début de ces "Ragionamenti"... (R.II, 6, 283)

C'est sur cette simple phrase, superbe dans sa circularité, que s'achèvent les *Ragionamenti*...

2. Voyage-mode d'emploi

L'une des caractéristiques principales des *Ragionamenti*..., soulignée par presque tous les auteurs qui s'y sont intéressés, ne réside pas dans le fait qu'ils rendent compte de la découverte de terres jusqu'alors inconnues, mais dans la restitution d'une entreprise originale: voyager avec les moyens de transports à disposition. Ainsi Jannaco dit du voyage de Carletti qu'il est "le premier tour du monde complet dont il nous reste la description, accompli pour son propre compte par un privé passant d'un navire à l'autre" (1966 : 562) et

(1) Encore qu'il s'agisse de suppositions étant donné que Carletti garde le silence sur le genre de commerce envisagé. Je m'appuie sur les conclusions de G. Sgrilli qui a consacré la majeure partie de son ouvrage à cette phase du voyage. Elle a constitué à ce sujet un immense corpus de lettres et de documents en tout genre, indispensable à qui voudrait travailler sur le droit maritime au XVII^e siècle en Europe ainsi que sur les diverses tentatives d'expansion commerciale italienne et française.

Mondaini affirme que "Les *Ragionamenti*... constituent la première description d'un tour du monde ... effectué non pas selon un plan préétabli et sur un navire spécialement équipé, mais d'étape en étape, suivant les circonstances et les exigences mercantiles, le long des voies du commerce mondial de l'époque" (1906 : 67). Carletti voyageur-usager en somme ! Cet aspect -au demeurant tout à fait pregnant- méritait d'être relevé, mais personne ne semble avoir remarqué que le périple est tout entier placé sous le signe de la *modification*, laquelle touche également Carletti, sa vision du monde, le monde lui-même, alors soumis à des transformations profondes du point de vue historique. Il y a entre le projet initial et le parcours réellement effectué des changements perpétuels qui témoignent, entre autre, de l'adaptabilité du voyageur, certes motivé par le mirage d'un enrichissement toujours possible, mais également mû par une curiosité qui le pousse littéralement en avant. Cette suite de modifications dynamise et relance le voyage d'un bout à l'autre.

J'ai regroupé les différents passages-clefs dans lesquels l'auteur s'explique lui-même sur ces changements, il me semble qu'ainsi réunis, les textes permettent de mieux prendre conscience d'un itinéraire qui procède par ricochets.

Pour commencer, un rappel du projet de départ:

... en l'an 1593, mon père, Antonio Carletti, vint de Florence à Séville où il résolut ... de m'envoyer en voyage au Cap Vert, c'est-à-dire aux îles autrement appelées Hespérides, pour y acheter des esclaves noirs puis pour les conduire aux Indes occidentales et pour les y vendre. (R.I, 1, 68)

Au Mexique, premier tournant décisif: le voyage, qui ne devait constituer qu'un simple aller et retour Europe-Amérique, commence à se transformer en véritable tour du monde. Les explications fournies par Carletti ne manquent pas d'intérêt, elles mêlent habilement téléologie et profit:

Il semble que ce soit une chose fatale (et pourtant c'est comme ça) que les hommes en ce monde ne peuvent ni faire ni guider leurs actions, si elles ne sont pas conformes à ce qui a été prévu par Celui qui gouverne le Tout. Com-

me Votre Altesse Sérénissime l'a entendu dans le "Ragionamento" de hier, nous partîmes du Pérou pour aller en Nouvelle Espagne, au Mexique, afin d'y acheter des marchandises à transporter à Lima. Toujours est-il que cela ne se fit pas et qu'en lieu et place de retourner au Pérou, Dieu dispose et décide mon père à vouloir passer aux Philippines, ce dernier [?] ayant pressenti que ce voyage pouvait être très utile... (R.I, 6, 121)

A Manille, où les deux marchands comptaient négocier à la manière des Espagnols:

... qui achètent [les marchandises] pour les emmener au Mexique en Nouvelle Espagne, comme nous désirions le faire nous mêmes. (R.I, 6, 138)

Pour diverses raisons, parmi lesquelles les éternelles difficultés administratives, l'incendie du Parian (cité commerciale construite extra-muros et destinée aux marchands japonais et chinois) et par conséquent des stocks de marchandises, ils se voient contraints de modifier leurs plans:

... tous ces inconvénients rendaient difficile le retour à la Nouvelle Espagne cette année-là, comme nous projections de le faire; de sorte que, pour ne pas rester là-bas plus longtemps, après y avoir séjourné du mois de juin [1596] à celui de mai 1597, nous résolûmes de poursuivre notre voyage et d'aller en Chine par le Japon et de là aux Indes orientales puis en Espagne avec les navires qui partent de Goa pour Lisbonne. (R.I, 6, 139)

J'ai déjà dit (voir p.29-30) qu'à Macao Francesco songea, contre toute attente, à retourner au Japon, mais qu'il renonça finalement à ce projet et que, pour ne pas devoir attendre une année de plus et parce qu'il désirait rentrer en Europe, il décida de partir pour l'Inde. A Goa, contraint d'attendre ses marchandises bloquées à Malacca, il change encore une fois ses plans:

Il me fallut rester dans cette ville plus de temps que je ne l'avais pensé en partant de Chine, et la cause en fut ce navire qui, comme je l'ai dit à Votre Altesse, n'avait pas pu passer Malacca parce que le temps lui avait été contraire. (R.II, 4, 228)

Inutile de s'attarder sur le retour qui constitue à lui seul l'imprévu le plus frappant et le plus lourd de conséquences: attaque des navires hollandais, voyage forcé jusqu'aux abords du Brésil, arrivée en 1602 à Middelburg et non, comme

prévu, à Lisbonne.

Comme nous pouvons le constater, ces modifications ont des origines multiples; en effet, s'il y a d'un côté une très grande liberté d'action pour Carletti qui n'hésite pas à transgresser les lois commerciales et administratives, à user de toutes sortes de subterfuges, il y a également une forte dépendance vis-à-vis:

- des contingences climatiques,
- de la conjoncture du commerce international,
- des accidents divers (navfrage, incendies, etc...)

Il est donc légitime d'affirmer que l'auteur est guidé dans son périple autant par ses objectifs avoués que par les caprices du vent, au gré des bonnes ou des mauvaises affaires.

Avant de conclure, il faut encore signaler un fait important: arrivé au Japon, Carletti relève une différence de 24 heures dans la manière de compter les jours suivant que l'on ait navigué vers l'est ou vers l'ouest, ce qui l'amène à une série de considérations générales et de conseils sur "comment faire le tour du monde le plus rapidement possible", un mode d'emploi, en quelque sorte. Je cite intégralement le passage afin de bien démontrer l'esprit pratique du voyageur qui parvient à réduire le voyage à une suite d'additions de dates et de lieux. On serait tenté d'y ajouter un C.Q.F.D. final !

... ensemble ces deux couronnes [de Castille et du Portugal] ont tracé un cercle autour du monde, fait digne d'être exalté et loué dans ces deux nations, par la langue desquelles et grâce à leurs navigations, chacun peut se lancer dans cette magnifique entreprise et, en moins de quatre ans, faire le tour de tout l'univers, tant par la voie des Indes orientales que par celle d'Occident, comme je l'aurais fait moi-même si je ne m'étais pas arrêté ici un an, là beaucoup plus ... Mais pour qui voudrait entreprendre ce voyage plus facilement et plus sûrement, il faudrait, partant d'Espagne, s'embarquer sur la flotte qui va aux Indes occidentales au mois de juillet, arriver à Mexico, et, de là, s'embarquer la même année dans le port d'Acapulco sur les navires qui partent pour les îles Philippines au mois de mars: jusque là, neuf mois se seraient écoulés. Puis, arrivé aux dites îles, on pour-

rait, en mai de l'année suivante, s'embarquer pour le Japon, ce qui ferait quatorze mois. Puis, en octobre de la même année ou, au plus tard, en mars de l'année suivante, on peut être transporté sur l'île de Macao, terre de Chine sur les navires des Portugais, ce qui ferait cinq mois ou, au plus, dix. De Macao, sur le même navire ou sur un autre, on peut passer en Inde orientale au mois de novembre ou décembre, qui suit ledit octobre, et on arrive à Goa au mois de mars de l'année suivante, ce qui ferait cinq autres mois. De là, la même année, on peut aller à Lisbonne sur les navires qui viennent du Portugal, lesquels partent de Goa au mois de décembre ou janvier et arrivent six mois après: de sorte qu'en tout, cela ferait quinze ou seize mois, ajoutés aux neuf, quatorze, cinq, cinq et seize égaient quatre ans; en admettant toujours que l'on trouve les facilités de passage, qui d'ailleurs ordinairement se trouvent. Qui voudrait tenter de naviguer en passant par le détroit de Magellan, situé à 52⁰ de latitude sud, ferait le voyage et effectueraient le tour du monde en moins de dix-huit mois, parce qu'on va d'Espagne au Mexique en trois mois, d'Acapulco aux Philippines en trois mois également, du Japon à Macao en un demi mois, de Macao en Chine à Goa en trois mois, et de ladite ville de Goa en Inde à Lisbonne en six mois; en en faisant tous ces détours on ne met pas plus de seize mois et demi. On mettrait moins de temps en faisant le voyage directement, c'est-à-dire d'Espagne passer ledit détroit de Magellan et tirer vers les Moluques et de là naviguer en direction du cap de Bonne Espérance et de l'Espagne, comme le fit déjà le navire appelé Victoria de Ferdinand Magellan lors de la découverte de ce détroit en l'an 1520. (R.II, 1, 149-150)

D. UNE NOUVELLE IMAGE DU MONDE

I. STRUCTURE DE L'OUVRAGE

Le texte du voyage de Carletti est divisé en deux parties -*discorsi*- composées, l'une et l'autre, de six *ragionamenti*⁽¹⁾ correspondant chacun à une journée fictive de narration⁽²⁾. Cette bipartition n'est pas seulement déterminée par des motifs externes tel que "la mémoire plus fraîche" à laquelle l'auteur put recourir pour la rédaction de la seconde partie (raison invoquée par Carletti lui-même, voir p.87); elle répond surtout à l'exigence d'une collocation précise, historique et politique, des choses narrées: le premier *discorso* se référant aux territoires de la zone d'influence espagnole, le deuxième à celle d'influence portugaise.

Il importe ici d'insister sur le fait que les *Ragionamenti*... représentent beaucoup plus qu'un simple journal de voyage; j'entends par journal de voyage un récit généralement rédigé au cours du voyage, traitant avant tout des problèmes techniques posés à chaque départ, de la longue absence, des risques, etc... et ne sacrifiant qu'exceptionnellement au "pittoresque de la littérature d'exotisme", car ce sur quoi l'attention se centre c'est la mer, par conséquent, point ou peu de descriptions des cultures des terres habitées, considérées d'abord comme des lieux d'escale. Les *Ragionamenti*..., au contraire, ne se contentent pas de relater les circonstances de la navigation: ils présentent, pour chaque pays visité, une série d'observations extrêmement riches et détaillées, ré-

-
- (1) J'ai renoncé à traduire le terme, aucune des traductions- "raisonnement", "discours"- n'étant, à mon avis, satisfaisante. "Réflexion", bien que ne recouvrant pas entièrement la richesse de la matière narrée, eût été intéressante, puisque, selon la double acception du verbe "réfléchir", on retrouvait l'abyme.
- (2) Il s'agit du procédé littéraire de type *Mille et une nuits* ou *Décameron*, où l'unité temporelle -la journée- renvoie à une unité thématique ou, en l'occurrence, spatiale: une journée = un pays.

parties selon deux axes, correspondant à deux sortes de récits: l'un de type diachronique, l'autre de type synchrone.

a) Le récit de type diachronique suit dans son déroulement la chronologie du voyage. En effet, seuls les paragraphes des déplacements sont rédigés sur le mode de la chronique; les temps utilisés sont alors le passé simple ou l'imparfait. Là, à côté des données de navigation pure (latitude, distance en milles, etc...), Carletti rend compte:

- des dangers encourus:

... dirigeant la proue vers l'occident et naviguant presque toujours à une même hauteur de 14 à 15 degrés de latitude nord, nous franchîmes cet espace océanique de 30 milles en 30 jours jusqu'à notre arrivée à Cartagène ... ayant néanmoins couru le grave danger d'être coulés, car le navire qui nous accompagnait, par inadvertance ou négligence du marin qui était alors à la barre, heurta le nôtre de nuit ... et comme celui-là était beaucoup plus grand et plus lourd, il s'en fallut de peu qu'il ne nous envoyât par le fond. (R.I, 2, 78)

- des merveilles entrevues:

... nous poursuivîmes notre voyage en longeant toujours la côte et nous ne nous arrêtâmes plus sinon dans un port appelé Paita ... éloigné de 5 degrés de l'équateur vers le pôle antarctique ... sous le ciel le plus limpide que l'on puisse voir ou imaginer; [cet endroit] jouit d'un air si doux ... que la lune y resplendit de manière beaucoup plus claire et qu'elle est plus lumineuse là-bas que dans n'importe quelle autre partie du monde que j'ai visitée, de sorte qu'un proverbe commun du pays dit pour désigner quelque chose qui ne fait aucun doute: "C'est plus clair que la lune de Paita". Par sa splendeur et son brillant, elle égale la lumière du soleil...
(R.I, 4, 96)

- des conditions de vie sur les différents bateaux qu'il utilisa; il relate, par exemple, la mutinerie qui éclate au départ du Japon (R.II, 2, 175-177), la promiscuité pénible (R.II, 3, 215-216), la famine qui menace équipage et passagers au moindre contretemps (ainsi, la tempête qui fit rage 18 jours durant et les tint éloignés des côtes philippines):

... ce qui nous tourmentait le plus était de savoir que

déjà l'eau commençait à manquer et, pour nous qui étions plus de 200 personnes, il n'y avait plus sur le navire que 5 ou 6 tonneaux d'eau ... à demi corrompue ... dont on distribuait un demi-setier (1) par jour et par personne; il fut ordonné que pour ne pas avoir à boire, on cesse de cuisiner et qu'on ne mange rien d'autre que du biscuit trempé dans de l'eau et du vinaigre sur lequel on saupoudrait un peu de sucre, ce qui était très utile pour étancher la soif. Je fis moi-même l'expérience de manger le matin, du pain trempé dans du vin blanc et de boire un peu d'eau, cela me maintenait toute la journée sans avoir ni faim ni soif. (R.I, 6, 129-130)

En résumé donc, quand il s'agit de raconter les déplacements, la plume de Carletti s'attarde sur le spectacle permanent de la mer ou des phénomènes naturels: les épisodes modulent la surprise, la peur, sur un élément de la gamme cosmologique: air, ciel, tourmentes, pluies équatoriales, etc... Les nouveaux poissons, les monstres marins offrent, quant à eux, à la fois l'occasion de pêches miraculeuses et les composantes pour enrichir le bestiaire de descriptions curieuses.

b) Dans le récit de type synchronique, la trame "événementielle" qui réglait l'ordonnance du texte est abandonnée au profit d'une présentation plutôt thématique, encore que, comme nous le verrons, il soit difficile de dégager une démarche unique, systématique dans la façon dont Carletti présente les différents pays. Ce qu'il faut voir c'est que ce changement dans la manière de narrer nous interdit de dater, même approximativement, le détail de ses séjours: nous nous trouvons devant une suite de données toutes entières conjuguées au présent. Alors que Carletti-voyageur (se) raconte (dans) la suite des faits, Carletti-observateur relate le monde en effaçant toute référence temporelle. Nous quittons la rhétorique du récit ordonné dans sa progression spatiale et temporelle pour entrer dans un autre type de discours où s'articulent des simultanités.

Il est difficile d'évaluer quelle part représente chacun des deux types de récit, étant donné qu'ils sont imbriqués

(1) Le setier est une ancienne mesure pour les liquides qui vaut huit pintes.

l'un dans l'autre. En comptant, en moyenne, une page par déplacement d'un endroit à l'autre et 14 pages consacrées au retour, on obtient environ 25 pages rédigées sur le mode diachronique sur les 216 pages de l'édition de 1976, soit à peu près 11 %. Finalement, le temps passé en mer a moins compté dans la balance des souvenirs que les séjours, si courts furent-ils, passés dans les terres. En parcourant des milliers de lieues marines, Carletti a certainement moins appris de choses qu'en demeurant dans les villes: ce qui était fascinant et méritait mémoire c'était bien plus l'étrangeté des terres peuplées que les océans vides d'hommes.

Une des caractéristiques des *Ragionamenti*... est qu'au développement progressif du voyage correspond une gradation narrative. Le fait est perceptible matériellement puisque les six premiers *Ragionamenti* représentent 72 pages et les six derniers 140. De plus, à la lecture, on note une très nette différence dans la qualité et la minutie des données entre le début et la fin. Il y a à cela plusieurs raisons possibles, en plus de celle mentionnée par l'auteur (voir p. 87) :

- de ses habitudes européennes, Carletti a en tout cas gardé celle qui lui interdit de traiter sur le même plan et de la même manière des pays en apparence inorganisés (le Pérou, le Mexique et les Philippines de l'époque) et des nations disposant d'une organisation étatique reconnue et affirmée (par exemple le Japon et la Chine). Dans les premiers, il a quelquefois tendance à se comporter en "touriste" ne donnant que des éléments aptes à susciter facilement la curiosité; quand en revanche le discours traite des seconds, l'anecdotique et les lieux communs ne disparaissent pas complètement, mais ils s'insèrent dans un contexte informatif beaucoup plus ample et engagé.
- alors qu'il ne pensait faire qu'un simple aller-retour des îles du Cap Vert en Amérique (voyage certes risqué mais devenu quasi routinier), il est possible qu'il n'ait pas immédiatement songé à noter ce qu'il voyait et, qui plus est, que ses informations puissent un jour faire l'objet d'un tex-

te écrit destiné à un public. Ce n'est que plus tard, lorsque l'itinéraire prit la tournure "imprévue" que nous savons, qu'il commença à accumuler plus de matériau.

Le schéma de la page 43 résume graphiquement ce qui précède. Il permet, par exemple, de confronter le nombre de pages de chaque *ragionamento* à la durée des divers séjours; de voir le temps total passé en mer, etc... Il sert également de complément au chapitre 3 (p.26-37).

Remarquons, avant de passer à l'analyse proprement dite des *Ragionamenti*..., que la syntaxe utilisée par Carletti explique en partie la manière dont il a construit son récit, et, par conséquent, sa démarche. En effet, le caractère désordonné de sa présentation se retrouve au niveau syntaxique; la tournure des phrases, tout comme l'apparition des données, procède par *associations d'idées*, ce qui génère souvent une impression de confusion. C'est pourquoi, par souci de clarté, j'ai presque toujours regroupé ses informations éparses par thèmes.

II. LECTURE ETHNOLOGIQUE

Les "Ragionamenti" ne représentent rien de particulièrement significatif et de neuf par rapport aux connaissances de l'époque à laquelle ils furent rédigés. Même les informations fournies sur les coutumes, sur les institutions, sur les relations politiques des pays visités, sur leur culture, étaient ... en grande partie connues à la fin du XVI^e siècle.

(D.B.I. 1977, vol 20 : 142)

Une telle affirmation, même si elle n'est pas dénuée de fondement, montre que l'on n'a peut-être pas compris comment juger et apprécier une oeuvre de ce genre. La confrontation avec des sources antérieures et/ou contemporaines en vue d'émettre un jugement de valeur n'a, à mon avis, pas grande raison d'être: l'oeuvre doit être considérée avant tout pour el-

le-même et dans ses rapports avec les circonstances qui l'ont produite. On peut certes attendre de la part de l'auteur de la rigueur et de l'exactitude dans ses informations, mais il ne s'agit pas seulement de voir comment il satisfait à cette demande tacite, il convient également de tenir compte du contexte qui peut avoir influencé, directement ou indirectement, son discours et de déterminer quel parti il a su en tirer.

Un des buts essentiels de mon travail était d'organiser et d'explicitier les données fournies par Carletti; j'ai donc sélectionné les informations qui présentaient un intérêt ethnologique. Je me propose d'en faire une lecture ouverte, c'est-à-dire qu'une large place sera faite aux citations d'une part, aux commentaires explicatifs d'autre part.

J'ai parlé, en page 3, de "la richesse multiforme des *Ragionamenti*...", ce n'était pas une exagération, preuve en est le titre complet de l'ouvrage, dont voici un extrait en guise de rappel:

"Ragionamenti" fatti ... par Francesco Carletti ... dans lesquels il narre le passage et les navigations diverses faites d'un lieu à l'autre avec tous les négoes et les trafics qui s'opèrent dans ces pays-là, et quelques-unes de leurs particularités, de leurs coutumes et de leurs manières étrangères à nous, leurs graduations, leur site et la distance d'une terre à l'autre, ainsi que les événements fortuits qui lui sont arrivés dans une si longue pèrègrination.

Les quelques axes qui se dessinent dans ce long titre sont loin de recouvrir complètement le contenu du texte. L'édition de 1878 n'a pas moins de 98 pages d'index des "choses remarquables". De plus, il faut tenir compte de tout un discours oblique qui nous donne une masse de renseignements intéressants, mais de manière implicite, indirecte. Ceci implique qu'en plus des vérifications et des éclaircissements ponctuels, il y a un travail de recherche immense qui se situe dans les interstices du texte écrit.

STRUCTURE DE L'OUVRAGE			DONNEES CHRONOLOGIQUES			
	INITITULES DES "RAGIONAMENTI"	NOMBRE DE PAGES	DATES	DUREE		DISTANCES EN MILLES (*)
				NAVIGATION	SEJOURS	
PRIMO DISCORSO (Indes occidentales)	<u>Primo ragionamento dell'Indie occidentali</u> Contiene la partenza che detto Carletti fece di Firenze per Spagna e di quivi all'Isole di Capo Verde, e prima.	7	Florence: dép.20 mai 1591 Séville: arr.juin 1591 dép.8 janv.1594	Florence — Alicante: 20 jours	Séville: 32 mois	San Lucar de Barrameda — San Jacopo: 1500
	<u>Secondo ragionamento de'viaggi dell'Indie occidentali</u> Trattasi del modo di comprare li mori schiavi nell'isola di Capo Verde e del condurli a dette Indie nella città di Cartagena.	7	San Jacopo: arr.27 janv.1594 dép.19 avril 1594	San Lucar de Barrameda — San Jacopo: 19 jours	San Jacopo: env.3 mois	San Jacopo — Cartagène: 3000
	<u>Terzo ragionamento dell'Indie occidentali</u> Tratta del seguito in Cartagena o vendita delli schiavi e partenza da quivi sino ad a arrivare a Panama, città sita nel mare del Sur, con molti altri particolari.	11	Cartagène: arr.19 mai 1594 dép.12 août 1594	San Jacopo — Cartagène: 30 jours	Cartagène: env.3 mois N.deD.:15 j. Panama: env.15 jours	Cartagène — Nombre de Dios: 230
	<u>Quarto ragionamento dell'Indie occidentali</u> Nel quale si racconta il viaggio fatto di Panama al Perú sino ad arrivare nella città di Lima.	13	Nombre de Dios: arr.fin août 1594 dép.mi-sept.1594 Panama: arr.sept.1594 dép.début nov.1594	Panama — Lima 2 mois et 1/2	Lima: env.4 mois	Panama — Lima: 1200
	<u>Quinto ragionamento dell'Indie occidentali</u> Che seguita il viaggio e navigazione fatta dalla provincia del Perú a quella della Nuova Spagna insino ad essere arrivato alla città di Messico.	15	Lima: arr.mi-janv.1595 dép.mai 1595 Acapulco: arr.juin 1595 dép. idem	Acapulco — Mexico: "peu de jours"	Sonsonate: 10 jours Mexico: 8 mois	Lima — Sonsonate: 1600
	<u>Sesto ragionamento dell'Indie occidentali</u> Che tratta del viaggio fatto dal Messico all'isole Filippine per via d'Acapulco e del successo in quella navigazione.	19	Mexico: arr.juin 1595 dép.mars 1596 Acapulco: dép.26 mars 1596	Acapulco — Iles Marianne: 66 jours	Manille: 11 mois	Iles Marianne — Philippines: 950
SECONDO DISCORSO (Indes orientales)	<u>Primo ragionamento dell'India orientale</u> Nel quale si racconta il viaggio dall'isole Filippine a quelle del Giappone e altre cose notabili di quel paese.	34	Manille: arr.juin 1596 dép.mai 1597	Manille — Nagasaki: 30 jours	Nagasaki: 9 mois	Manille — Nagasaki: 1000
	<u>Secondo ragionamento dell'India orientale</u> Nel quale si racconta il viaggio fatto dal Giappone alla Cina e delle cose di quel regno.	39	Nagasaki: arr.juin 1597 dép.3 mars 1598	Nagasaki — Macao: 12 jours	Macao: env.21 mois	Macao — Malacca: 1500
	<u>Terzo ragionamento dell'India orientale</u> Che tratta del viaggio fatto dall'isola di Macao della Cina a Malacca e di quivi a Goa, e di quanto occorre in quel viaggio.	12	Macao: arr.21 mars 1598 dép.déc.1599	Macao — Malacca: 20 jours	Malacca: 20 jours	Malacca — Goa: 2000
	<u>Quarto ragionamento dell'India orientale</u> Che tratta dello sbarco e stanza fatta nella città di Goa insino all'imbarco per Lisbona e d'ogn'altro particolare delle cose dell'India.	20	Malacca: arr.mi-janv.1600 dép.9 fév.1600 Coccin: arr.mars 1600 dép. idem		Goa: 21 mois	Goa — Sainte Hélène: 5000
	<u>Quinto ragionamento del secondo discorso orientale</u> Che tratta della partenza di Goa per andare a Lisbona e di quanto segui in detto viaggio, sino all'essere arrivato in Zelanda.	15	Goa: arr.mars 1600 dép.25 déc.1601 Sainte Hélène: 14 mars 1602			
	<u>Sesto ed ultimo ragionamento dell'India orientale</u> Che tratta della lunga stanza e lite fatta in Zelanda e del ritorno in Firenze.	20	Hollande: arr.7 juil.1602 dép.1 dec.1605 Florence: arr.12 juil.1606		Hollande: 41 mois	

(*) Indiquées par Carletti

1. Les Indes occidentales

- Du Cap Vert à Panama

De Saint-Jacques, l'île du Cap Vert dans laquelle il débarque en janvier 1594, Carletti fournit très peu de renseignements, excepté quelques remarques sur la faune (les poissons qu'on y pêche et les oiseaux qu'on y chasse) et une mention assez complète sur la banane (*Musa paradisiaca* ou *Musa sapientum*) et les diverses manières de l'apprêter: sa première description d'un fruit alors tout a fait inconnu pour lui:

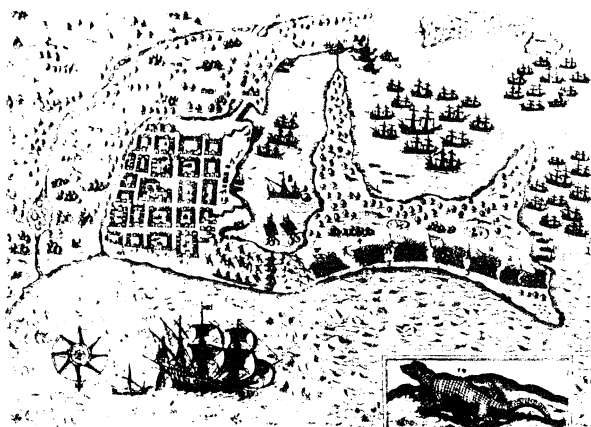
Ils [les habitants] jouissent encore de la fraîcheur d'une autre plante qui a des feuilles très vertes et très grandes de telle sorte qu'une personne peut s'y mettre à l'ombre et qui donne une sorte de fruits de la longueur d'une paume... qu'ils appellent "bananas", grosses comme un concombre, à la peau lisse, qui se pèle comme la figue de chez nous, mais passablement plus épaisse et plus ferme; ce qui reste à l'intérieur se mange et a une saveur douce qui tient aux dents, presque comme un melon bien mûr mais plus sec et sans jus; elles se mangent encore rôties et cuites sous la braise, comme les poires, ensuite on verse dessus un peu de vin blanc et c'est une chose très cordiale et très agréable de goût. Quand ce fruit est vert, on le rôtit en le pelant d'abord et, alors qu'il serait impossible de le manger cru à cause de son âpreté, une fois cuit il devient si bon qu'on l'emploie en guise de pain. Finalement, on peut faire divers mets de ce fruit, comme le font les Castellans dans les Indes occidentales qui l'appellent "pantanos" et les Portugais [qui le nomment] "figos" dans les Indes orientales, où il y en a d'innombrables sortes, certaines tellement petites qu'elles se mangent en une seule bouchée.

(R.I, 1, 70)

Les esclaves retiennent plus longtemps son attention et l'amènent à une série de considérations sur leur nourriture mais surtout sur quelques-unes de leurs techniques du corps: celles visant à cacher cette nudité qui l'offusquait et le fascinait tout à la fois, il consacre ainsi un paragraphe entier aux é-tuis pénien et autres décorations:

Les esclaves vont nus et sans autre vêtement, en se contentant de la peau que la nature leur a donné, cachant avec un peu de tissu de coton ou avec un peu de cuir ou autre peau, ou un chiffon ou des feuilles d'arbre cette partie du corps que le premier péché nous a fait paraître plus honteuse que les autres; beaucoup encore, des hommes et en particulier des femmes, ne s'en soucient pas et, par nécessité, simplicité d'esprit ou incapacité, res-

tent comme la nature les a faits ... Mais beaucoup font preuve d'une certaine coquetterie à leur manière: ils s'attachent le membre avec une bande de tissu ou d'autres fibres végétales, et, le tirant derrière entre les cuisses, ils le cachent de telle sorte que l'on ne peut savoir s'il s'agit d'hommes ou de femmes, d'autres le couvrent avec une petite corne d'animal ou des coquilles marines, d'autres le recouvrent avec des anneaux d'os ou d'herbe tressée de sorte qu'il est à la fois couvert et orné; beaucoup d'autres encore le peignent, ou pour mieux dire, le barbouillent avec une certaine mixture qui le rend rouge, jaune ou vert. C'est de ces manières et d'autres encore qu'ils cherchent à cacher ces parties, que plusieurs d'entre eux, sans autre cérémonie, laissent découvertes. (R.I, 1, 76-77)



Cartagène (Colombie), ville fondée en 1553. Carrefour commercial entre l'Europe et les colonies, elle fut souvent attaquée par les pirates anglais, comme le montre cette gravure de Théodore de Bry: *Franciscus Draco Carthagenam civitatem expugnat* (Carletti 1976, ed.esp.)

A partir de Cartagène, les observations de type ethnologique se font de plus en plus nombreuses. De la Colombie, j'ai retenu sa description des cassaves, galettes de farine de manioc (*Manihot utilisima* Pohl):

... nous ne disposions alors que d'un peu de "cazzabe", aliment non moins mauvais que désagréable de goût, l'un des pires qui se mange aux Indes. Le "cazzabe" est amené

lâ-bas [en Colombie] depuis l'île espagnole dite de Saint-Domingue et il est fait de certaines racines dont ils disent que le suc est vénéneux, mais en le cuisant il devient sain; de ces mêmes racines, une fois broyée comme on le fait des cannes à sucre, on rassemble la moelle et, après l'avoir bouillie, on obtient des crêpes ou galettes de la grosseur que l'on veut, mais épaisses d'un doigt seulement; on peut très bien les sécher au feu et les manger en lieu et place de pain; mais il faut prendre garde d'avoir toujours une boisson à portée de main parce que c'est une matière tellement sèche et âpre que, s'accrochant à la gorge, il te semble étouffer. Nous donnions à nos esclaves le moyen de les ramollir dans un bouillon de veau, dans lequel elles se défaisaient comme une bouillie ou une polenta, et comme cela elles étaient bonnes. (R.I, 2, 82)

Carletti n'est évidemment pas le premier européen à parler du manioc: on en trouve des mentions dans des lettres de Christophe Colomb déjà. Le terme vient du taino *caçabi*, il apparaît ensuite sous la forme de *cazabi*, *cazabe*, *cazzabi*, *cazzabe* (dont cassave est évidemment la forme francisée) dans presque toutes les relations des premiers chroniqueurs; on trouve le terme espagnol chez Bartolomé de las Casas qui ne semble pas partager l'opinion de Carletti quant à la saveur de la racine "... este es el mejor pan che creo yo haber en el mundo después del de trigo, porque es muy sano y muy fácil de hacer..." (1967 : 58) et Léry, qui consacre plusieurs pages au *maniot*, ne fait pas allusion à la toxicité du produit (1975 : 116-120). Comme nous aurons souvent l'occasion de le constater, l'intérêt des descriptions de Carletti ne résulte pas tant de leur originalité que de leur profusion de détails; elles sont souvent plus complètes, donc plus utiles, que les précédentes. Pour le manioc, par exemple, il indique quelle doit être la préparation pour en extraire l'acide cyanhydrique et le rendre propre à la consommation.

De son court et pénible séjour à Nombre de Dios:

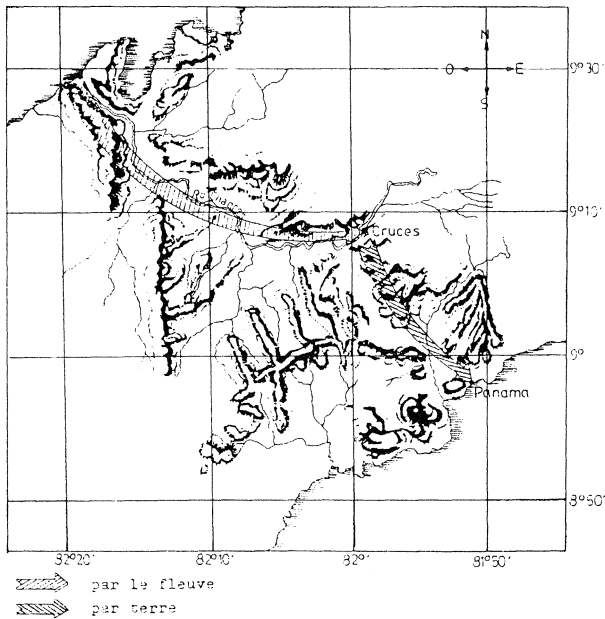
... lieu des plus malsains et insalubres qui se puissent imaginer, incommode et privé de toutes les commodités pour vivre, de sorte que tout ce dont on a besoin doit venir de l'extérieur par mer, étant donné qu'aux alentours il n'y a que des bois touffus et des déserts dépouillés et inhabitables. Nous ne restâmes peut-être que 15 jours

dans cette ville de Nombre de Dios, très inconfortablement et en extrême nécessité de toute chose nécessaire pour vivre, spécialement de pain, qu'on ne trouvait pour personne et à la place duquel on mangeait celui que les Indiens font avec le "maïs" que nous appelons grain de Turquie. (R.I, 3, 86)

Carletti ne consacre que quelques lignes aux auteurs de ses désagréments; les moustiques, pour commencer, dont les piqûres sont beaucoup plus venimeuses que celles des nôtres et contre lesquelles les habitants de ces pays ... s'oignent tout le corps avec certains sucres d'herbes amères; puis les énormes crapauds, au sujet desquels l'opinion courante est qu'ils pleuvent du ciel, ou mieux, qu'ils naissent au moment où l'eau tombe et touche cette terre aride ou plutôt brûlée (R.I, 3, 87) ⁽¹⁾; et, pour finir, les vampires (gen. *Phyllostoma*) qui font partie, aujourd'hui encore, d'une sorte de zoologie de la peur, et avaient déjà trouvé un asile naturel dans les phobies de l'époque:

Il y a encore beaucoup de chauves-souris d'une très étrange nature, bien qu'elles soient faites comme les nôtres; étant donné que les maisons sont toutes en bois, elles entrent facilement dans les pièces et les chambres, dont les fenêtres et les portes restent toujours ouvertes à cause de la grande chaleur, et, alors qu'on dort, elles viennent vous trouver et, voletant autour du lit, elles font une ventilation si suave que, sans que vous le sentiez, elles vous mordent l'extrémité des doigts des mains ou des pieds ou du front ou des oreilles, ainsi elles se nourrissent du petit morceau de chair qu'elles ont enlevé et du sang qu'après elles sucent; il n'y a aucun remède pour s'en libérer, parce que l'homme, à cause de la chaleur, ne peut pas rester couvert ou enfermé dans les tentures, bien que beaucoup, afin de les entendre et de les effrayer quand elles viennent, accrochent autour du lit, dans l'espace qu'il y a d'une colonne à l'autre, des bandes de feuilles et ainsi les chauves-souris, en donnant de la tête dedans, font du bruit et, effrayées, ou bien elles sont entendues ou bien elles s'en vont, et comme ça elles ne blessent pas le dormeur. (R.I, 3, 87)

(1) Cette croyance concernant les crapauds qui naissent de la pluie ou tombent du ciel était courante dans la tradition populaire semi-léendaire et la culture européenne de l'époque. On la trouve chez Saint Augustin et c'est une image encore utilisée par G.B. Vico "... quand il pleut l'été, les grenouilles naissent de la terre..."



Passage de l'isthme de Panama. Carte établie à partir des indications de Carletti.

Le passage de l'isthme de Panama, comprenant la remontée du Rio de Chagres jusqu'à Cruces et la marche jusqu'à Panama donne lieu à quelques remarques sur la manière de porter et de protéger les charges :

... de toutes les marchandises, on fait des paquets ou des petits ballots, arrangés de telle sorte qu'ils ne pèsent pas plus de cent livres l'un, afin que les bêtes puissent en porter deux chacune, malgré le très mauvais chemin, qu'elles parcourent à grand peine en 14 ou 15 heures, en étant sans cesse enfoncées dans la boue jusqu'au ventre. Le chemin est si étroit que, si deux bêtes se rencontrent, elles peuvent difficilement croiser, étant donné que de part et d'autre du chemin il n'y a que des bois sauvages et touffus sans autre voie que celle-là, taillée à la main pour qu'on puisse y passer ... Mais, pour en revenir aux ballots, je dis que pour les défendre de la pluie, qui tombe infailliblement chaque jour, on les emballe dans des feuilles que l'on appelle de "biao", que la nature a créées à cet effet très grandes et fait naître là-bas... (R.I, 3, 89-90)

Le *bíao* (*biahao* ou *bijao*) dont parle Carletti est un terme qui vient de l'arahuac *bihai*; il s'agit d'une espèce de bananier sauvage dont les feuilles servaient effectivement d'emballage. C'est le nom vulgaire que l'on donne, aujourd'hui encore aux Antilles, aux héliconies, plantes appartenant à la famille des musacées.

Si la condition des esclaves utilisés pour le portage est analysée sans complaisance:

Les voituriers qui guident les bêtes sont tous des esclaves noirs qui se tiennent derrière ou à côté, toujours enlisés dans la boue jusqu'à mi-cuisse; c'est l'habitude, étant donné que cela représente une fatigue et un travail qui ne pourraient jamais être tolérés par des hommes blancs, ni être fait de la manière dont ils [les esclaves] le font, à pied. [C'est un travail dans lequel] ils ne survivent pas longtemps, parce qu'ils meurent tôt, misérablement paralysés et couverts de plaies, lesquelles, dans un tel climat, à la moindre égratignure, deviennent incurables à cause de la chaleur et de l'humidité excessive du pays (R.I, 3, 89-90),

il se livre ensuite à une réflexion de type philosophique traitant des effets du climat sur l'homme, ou mieux, de la "tropicalisation du blanc":

En outre dans toutes les Indes occidentales, il y a cette chance de ne trouver ni assassins ni personnes qui volent par les chemins ou dans les maisons, et l'on peut aller d'un lieu à l'autre avec de l'argent ou de l'or pour ainsi dire en main, sans porter des armes d'aucune sorte pour se défendre, puisque les Indiens n'en portent même pas, n'étant pas exercés à cela. Le fer et autres instruments de guerre dont on fait usage chez nous est pour eux chose nouvelle, parce que, dans ces pays avant que les Espagnols n'y débarquent, il n'y avait ni fer ni armes d'aucune sorte et ils utilisaient, en guise de couteaux des pierres qu'ils taillaient comme des rasoirs; et les Espagnols ne se livrent pas à cette infamie qui est de voler; même ceux qui, en Espagne, étaient connus pour être des personnes de mauvaise vie, une fois arrivés aux Indes, on a observé qu'ils ont changé complètement de conviction, sont devenus vertueux et ont cherché à vivre civilement, comme il arrive souvent à celui qui change de ciel de changer également, outre sa fortune, sa condition, de par la force des étoiles serais-je porté à croire personnellement. (R.I, 3, 90).

C'est la première (et unique) fois où Carletti cède à une idéalisation des tropiques; en se servant de ce genre d'images

stéréotypées, démontrant les actions positives des terres nouvelles sur la "condition" humaine, il se fait le porte-parole d'une tradition cultivée qui tendra de plus en plus à se populariser et se systématisera au XVIII^e siècle. On assiste à une intéressante inversion des signes: si, dans le passage précédent, le climat, la forêt condamnaient sans rémission ceux qui s'aventuraient dans leur enfer, dans le second, l'action conjugée du climat et des étoiles opère des miracles sur l'homme blanc ! Peut-être (?) est-il possible de déceler des éléments apologétiques en faveur des Indiens. A vrai dire, cet extrait est ambigu: ailleurs, Carletti reconnaît volontiers que les indigènes sont des êtres barbares (la raison est le plus souvent classique: ils sont cruels, ils méconnaissent Dieu, etc...) mais ici, il semble adhérer au mythe de l'Indien innocent: avant l'arrivée des Espagnols, ils ne connaissaient pas les armes...

Enfin parvenu à Panama, il signale, sans la condamner, la présence d'une communauté d'esclaves fugitifs:

Parmi les esclaves, et même des noirs, il y a passablement de fugitifs qui se sont retirés dans un endroit fortifié au coeur de la brousse, où ils ont fait et fondé une terre, de manière à ne pas être opprimés; et les Espagnols se sont contentés de les laisser vivre à leur façon, dans la liberté qu'ils se sont procurée, à condition de rester pacifiques, de ne pas faire de mal et de ne pas accueillir dans leur terre de nouveaux fugitifs.
(R.I, 3, 92)

Ces rébellions d'esclaves marrons⁽¹⁾ étaient fréquentes dans plusieurs provinces de la Nouvelle-Espagne, précisément à l'époque où Carletti s'y trouvait. La disposition donnée en 1624 par Philippe IV est d'ailleurs révélatrice de l'importance de ces révoltes: "Que en Cartagena se cobren seis reales de cada negro, que entrare para la pacificación de los cimarrones" (Recopilación de leyes, tome III, livre VIII, titre XVIII, loi VII)

(1) Le terme vient de l'espagnol *cimarrones* venant lui-même de *cimarra* qui signifie la forêt.

- Pérou

Le long de la côte péruvienne, une navigation pénible n'empêche pas Carletti de faire quelques observations sur l'architecture indigène:

Le long de la côte susdite, les habitants ne sont pas obligés de couvrir leurs maisons de tuiles pour se protéger de l'eau, mais ils peuvent se contenter de nattes de canne tissée couvertes de terre pour s'abriter de l'air et du soleil, tout comme le sont les maisons de la ville de Lima, faites de briques crues non enduites à l'extérieur; ils n'ont pas non plus l'habitude de les faire hautes, mais basses et d'un seul étage, ni en pierres dures, comme ils pourraient s'ils le désiraient. Ils ne le font pas à cause des tremblements de terre violents et épouvantables, que l'on ressent souvent dans ces régions où des cités entières sont ruinées par de telles calamités. (R.I, 4, 94-95)

Ayant fait escale à Santa, il accède à la côte sur des embarcations indigènes qu'il décrit ainsi:

Je débarquai avec d'autres Espagnols dans le port de Santa sur des radeaux de 7 ou 8 bois liés ensemble, plus légers que le liège et longs de 8 ou 9 bras, que les Indiens de là-bas utilisent pour aller à la pêche, les poussant où ils le désirent avec des rames qu'ils manient comme une cuillère ou encore à la voile... (R.I, 4, 95)

C'est sur ces flotteurs que les Indiens approvisionnaient les navires de passage:

... sur ces radeaux ils conduisent aux navires qui passent par là-bas divers aliments du pays, comme des poissons, des poules, des porcs, des moutons, des veaux et des fruits du pays, en abondance, et en particulier certaines racines appelées "patatas", de couleur blanche, lesquelles cuites à l'eau ou rôties sous la braise ont une saveur meilleure, plus délicate et plus agréable que nos châtaignes, et peuvent servir en lieu et place de pain. (Ibidem)

Les racines décrites ici sont citées, à quelques légères différences d'appellations près, par presque tous les voyageurs de l'époque comme étant la nourriture commune à tous les Indiens des Indes occidentales. Si je me réfère au goût délicat et semblable à celui des châtaignes, j'en déduis qu'il s'agit plus vraisemblablement de patates douces (*Convolvulus batatas*) et non de ce que nous appelons aujourd'hui pommes de terre (*Solanum tuberosum*). Girolamo Benzoni, dans son *Historia*

del mondo nuovo distinguait plus clairement "deux sortes de racines, l'une dite *battata*, l'autre *haie*, qui ont la même forme, sauf que les *haie* sont plus petites et plus savoureuses que les autres" (1572 : 58).

Carletti mentionne ensuite rapidement le maïs (*Zea Mays* L.):

Les Indiens...nous apportaient du pain fait de farine de maïs apprêtée en galettes subtiles et biscuitées, de sorte qu'il nous semblait manger des petites baguettes de pain très agréables de goût. (R.I, 4, 95)

Toujours à Santa, il voit "deux choses merveilleuses" qu'il juge bon de rapporter. La première est décrite ainsi:

... comme on me l'avait déjà dit, il y a certains puits d'eau à la surface de laquelle on tire une matière grasse ou du bitume, presque comme de la poix fondue, beaucoup plus onctueuse, claire et liquide, dont les Espagnols se servent pour goudronner et enduire les cordes et autres cordages de leurs navires; on tire une très grande quantité de ce bitume, ce qui est assez profitable aux seigneurs de la terre qui le produit, et il s'appelle dans leur langue "*coppei*". (R.I, 4, 95-96)

Le *coppei* (de l'arahuac *copey*) est une forme de pétrole déjà mentionné par divers voyageurs au XVI^e siècle (par exemple Cieza de Leon et Joseph d'Acosta). Il était effectivement utilisé pour calfater les bordages et rendre étanche les cordages.

La deuxième merveille appartient à une sorte de tradition légendaire concernant les prétendus géants américains:

L'autre merveille fut une dent grosse comme un poing et un tibia ... plus grand qu'un demi-homme: de ces deux choses, dent et tibia, les Indiens disaient qu'elles avaient appartenu à un homme très grand qui était mort là-bas; ils affirmaient qu'il y en avait eu une grande quantité dans d'autres temps, venus là-bas en étrangers, qui succombèrent et moururent ensuite à cause de la multitude des naturels du pays, et ceci fut provoqué par les mauvais traitements et les vices infâmes dont ils usaient envers les Indiens. Quoi qu'il en soit, je certifie avoir vu l'une et l'autre chose, qui me parurent appartenir à un être humain, comme ils l'affirmaient. (R.I, 4, 96)

C'est probablement Vespucci qui parla le premier de ces géants. Plus tard Pigafetta (1520) prétendit en avoir aperçu en Patagonie, ainsi se créa peu à peu une sorte de mythe du "géant du Nouveau Monde" qui allait se diffuser en Europe et alimen-

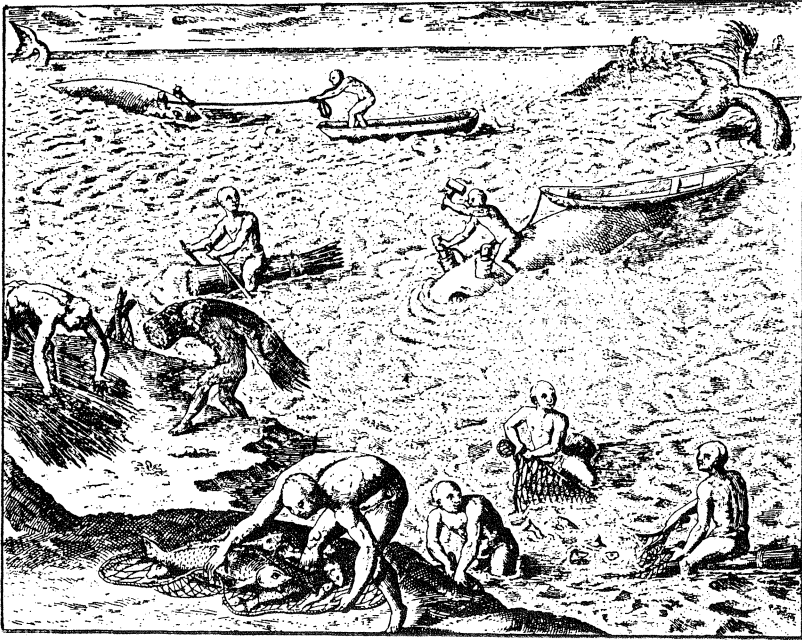
ter les discussions sur la sauvagerie et l'origine de l'homme américain.

Lima constitue la première grande ville coloniale visitée par Carletti. A ce point, il me paraît indispensable de faire une remarque valable pour tous les *ragionamenti* à venir. Au cours de son récit l'auteur a souvent tendance à se comporter en "touriste", alignant des lieux communs ou ne prenant aucun recul par rapport aux situations observées; ses informations ne sont pas fausses, mais je dirais qu'il a tendance à extrapoler à partir d'une seule région et surtout en ne se référant qu'au milieu commerçant qu'il a dû seul connaître (les villes visitées constituant, en quelque sorte, autant d'isolats permettant un tour du monde en restant peut-être trop enfermé dans le microcosme des négociants). Je ne traiterai pas de ce qui touche au mode de vie des colons dans ces différentes villes (sauf, évidemment, lorsqu'il y a interactions ou contacts directs entre ceux-ci et les indigènes) mais je m'efforcerai d'extraire tout ce qui concerne les sociétés autochtones.

Après quelques données administratives et surtout une présentation envieuse de la vie des Espagnols et de leur débâche de richesses (*Ils entassent leurs lingots d'argent et en font des lits sur lesquels, après avoir étendu un matelas, ils dorment...*), Carletti s'arrête un instant sur la façon de pêcher des Indiens à Callao, le port de Lima:

Ils sortent le matin avec sur la tête une brassée de petits roseaux très fins, du genre de ceux qui naissent au bord des fleuves ou dans les marais, très bien liés ensemble à la manière d'une botte de paille, grosse à un bout et serrée à l'autre, longue de 6 ou 7 bras; ainsi bottelée, ils mettent ce faisceau à l'eau, et, montant dessus à raison d'un indien par embarcation, qui à califourchon, qui assis avec les jambes croisées et ramenées sous lui, et à l'aide d'une palette à main, il pousse où bon lui semble ce faisceau qui lui sert de petite barque, souvent ils s'avancent jusqu'à 10 ou 15 milles au large, pêchant, qui au filet et qui à la ligne: on dirait des monstres marins. Une fois la proie attrapée, ils s'en retournent tout de suite au rivage, où ils vendent leur poisson à ceux qui les attendent, et après chacun sort son faisceau de l'eau, le ramporte à la maison et là, le dé-

lie, étale les roseaux à l'air afin qu'ils sèchent, puis il les noue à nouveau ensemble comme avant. (R.I, 4, 99)



"Une étrange manière de capturer les baleines". Les scènes, à gauche de la gravure, illustrent bien trois étapes de la description de Carletti (navigation, portage, séchage). Tiré de Gottfried (1981 : 52)

Le type d'embarcation décrit est le radeau de jonc dit *caballito*, encore utilisé actuellement au Pérou et ainsi présenté par Jean Louis Christinat: il "était particulier aux habitants de la côte nord du Pérou, à la région qui correspond plus ou moins à l'actuel département de la Libertad. C'était une embarcation de joncs compressés formée de deux longues bottes de trois à quatre mètres de long, effilées à la proue, cette dernière étant relevée. Une ou deux personnes pouvaient y prendre place. Pour quitter la plage et franchir la barre, les pêcheurs -car c'était une embarcation de pêche- s'y tenaient à genoux et se propulsaient à l'aide d'une rame courte en for-

me de palette. Une fois la barre passée, les hommes s'installaient à califourchon, d'où le nom de *caballito* (petit cheval). En raison de l'air contenu dans les tiges de jonc, ces *caballitos* étaient évidemment insubmersibles" (1982-1983 : 3-4).

Traitant des ressources naturelles péruviennes, Carletti s'attarde, un peu plus longuement cette fois, sur le maïs. Tout d'abord il écrit de cette céréale:

... elle est généralement la nourriture de base de tous les naturels des Indes, elle se récolte 4 à 5 fois par an. (R.I, 4, 101)

Il s'agit là d'une évidente exagération due, sans doute, à la place importante que le maïs occupait dans la diète et la vie des peuples du Nouveau Monde; exagération fantaisiste qui contribua certainement à entretenir le mythe d'une Amérique-pays de Cocagne; en réalité, le maïs est récolté 2 fois par an, au maximum 3 fois. Quelques pages avant, Carletti avait déjà ébauché ce tableau idéalisé du Pérou-jardin de paradis en parlant d'un pays qui ne connaît que le printemps et l'été mais jamais l'hiver. Il donne ensuite la recette de la *chicha*, la bière de maïs:

... la boisson qui est faite avec le maïs ... ceux du pays l'appellent "cucia", ils la font avec ledit maïs mis à ramollir, laissé à fermenter et cuit ensuite dans l'eau d'infusion, chose très sale, si l'on sait que d'abord le maïs a été broyé dans la bouche et mâché par des vieilles femmes, au point qu'elles en ont la bouche baveuse. Quoiqu'il en soit, la vérité est que cette boisson est désagréable à la vue et pire encore au goût, bien qu'elle ait beaucoup de substance et soit très nourrissante et bien qu'elle ait une telle force et un tel degré d'alcool qu'elle enivre plus que le vin de raisin... (R.I, 4, 101)

Les critères de sélection qui dictent son choix dans la présentation du bestiaire péruvien sont vraisemblablement "le nouveau" et "le nuisible", puisque seuls retiennent son attention les lamas et les larves qui se logent sous les ongles. Des premiers il dit:

Il y a encore là-bas des bêtes de somme du pays, que les Espagnols appellent de manière tout à fait inexacte "carneros", c'est-à-dire moutons, mais les Indiens les appellent "pacchi"(1), personnellement, après en avoir vus

(1) Italianisation de l'aymara-quechua *paco*.

il me semble qu'ils ressemblent plutôt à des petits chameaux, sauf qu'ils n'ont pas la bosse, parce qu'ils ont le cou, la tête et les pattes comme ces derniers, mais beaucoup plus petits et très inférieurs en force; leur chair est bonne à manger et leur laine à faire des habits pour les Indiens. C'est un animal très domestique, simple et agréable mais extraordinairement obstiné et entêté, au point de refuser de marcher si ce n'est pas à sa manière et si ce n'est pas commode; s'il se sent fatigué ou d'une autre humeur, il se jette à terre, malgré la charge qu'il a sur le dos, et il n'est plus possible de le faire se relever, même si on menaçait de le tuer tant est grande son obstination, c'est pourquoi il y a un proverbe du pays qui dit de quelqu'un qui est têtue: "tu es un impaccato". (R.I, 4, 102)



"Le lama des hauts plateaux andins", gravure tirée de Gottfried (1981 : 50)

Des secondes -les larves- il donne cette description relativement longue et précise:

La sécheresse du pays est responsable d'une certaine espèce d'animaux qui prolifèrent dans les pièces des mai-

sons comme les puces, ils sautent comme celles-ci bien que pour le reste ils aient la forme de vers; ils s'infiltrent entre les ongles et la chair des doigts de pieds, pénètrent petit à petit dans la chair en rongant comme un ciron dans le bois, et là, ils grossissent tellement que, souvent, ils forment une plaie qui peut faire perdre les doigts des pieds sans que l'on s'en aperçoive, ou seulement une fois que le mal est fait, mal qui reste incurable; ceci arrive parce que, quand ils entrent, ils sont si petits et font un trou si minuscule qu'on le voit à peine et qu'on le sent encore moins. Ces petits animaux s'appellent "higue" (1) et ils blessent spécialement ceux qui marchent déchaussés; pour s'en libérer, une fois que l'on s'en est aperçu, il faut aviser de les retirer avec beaucoup de soin des doigts ou de quelque autre endroit où ils se trouvent, sans les rompre, parce que, dans ce cas, ils libèrent dans la plaie une quantité d'oeufs, dont il en renaît tellement qu'il est ensuite impossible de tuer le germe; mais, en le sortant entier et non rompu, on en guérit facilement, si ensuite on met un peu d'encre dans le trou, qui est la façon employée pour se soigner. (R.I., 4, 104)

Au Pérou, Carletti "se devait" de traiter de la coca (*Erythroxylon Coca* L.), ce qu'il fait en y consacrant un paragraphe assez important, que je restitue intégralement car à lui-seul il résume l'ambiguïté de l'attitude européenne face à cet excitant mâché:

Ils se servent de cet animal [le lama] pour porter d'un lieu à l'autre des charges légères de 100 livres l'une et ils portent spécialement la "cocca" (2) de Cusco à Potosi: c'est une feuille que les Indiens ont coutume de toujours avoir dans la bouche, la mâchant avec un peu de chaux éteinte, qu'ils portent toujours à la ceinture dans la corne d'un animal, et la feuille enveloppée dans quelque chiffon; ils disent qu'ainsi mastiquée elle leur donne force et vigueur, la superstition et la foi qu'ils ont en elle est telle que, s'ils n'en n'ont pas en bouche, ils pensent ne pas pouvoir travailler ou entreprendre des voyages; en revanche, quand ils l'ont dans la bouche ils travaillent allègrement et marchent un jour entier ou deux sans se nourrir ni manger autre chose que l'écume produite par la mastication de cette feuille; j'ai personnellement vu vendre cette feuille sur les places de la ville de Lima, elle est semblable à celle de l'amandier,

(1) Le "h" est une erreur de manuscrit, il faut lire nigue, italianisation plurielle de nigua de l'arahuac antillais.

(2) Les termes coca, cochua, cocca, etc... remontent tous au vocable aymara khoka qui signifie "arbre".

mais beaucoup plus verte de couleur et plus petite. Lorsque j'ai essayé d'en mâcher, elle ne m'a pas semblé avoir une quelconque saveur, mais bien une certaine onctuosité, qui, une fois mastiquée, faisait comme un onguent. Ils affirment que l'on consomme pour plus de 300 ou 400 écus par an ladite coca, et elle est achetée en majeure partie par les Indiens qui travaillent à l'extraction de l'argent dans les mines de Potosí, dans lesquelles travaillent continuellement, jour et nuit, 5000 Indiens et plus; ils n'y entreraient pas s'ils n'avaient préalablement rempli leur bouche et leur poche de cette feuille, et encore frotté la pioche avec ladite feuille par vaine superstition, car il leur semble qu'elle peut donner au fer la même force qu'elle donne aux hommes.

(R.I, 4, 103)

De ce bref exposé ressortent immédiatement les deux aspects les plus saillants de l'usage de la coca chez les Indiens: d'une part les conditions dramatiques de leur existence (par exemple le travail dans les mines), d'autre part les pouvoirs magiques attribués à la feuille. L'usage de la coca, profondé-



ment enraciné dans la culture indienne, fit l'objet de toute une série de lois espagnoles: l'administration coloniale prétendait réglementer sa consommation, l'Eglise visait à interdire son emploi "superstitieux" ou rituel, mais tous gardaient à l'esprit l'aide substantielle qu'elle apportait en vue d'un meilleur rendement au travail, au point même, quelquefois, d'adoucir leur volonté répressive.

Indiens échangeant la coca. Gravure tirée de Poma de Ayala (1936 : 765)

Mû sans doute plus par une volonté démystificatrice que par des sentiments humanitaires, Carletti dénonce à deux reprises, de manière assez détachée, les mauvais traitements des Espagnols à l'égard des Indiens :

La vie [à Lima] est très chère, spécialement le poisson frais, par manque de personnes qui vont le pêcher, étant donné que les Espagnols répugnent à faire une chose aussi vile, et il y a si peu de naturels Indiens, qu'ils n'y suffisent pas, et de jour en jour ils disparaissent à cause des mauvais traitements qui leur sont infligés. (R.I, 4, 90)

Ces marchandises [de provenances diverses] et celles qui viennent avec les flottes d'Espagne servent toutes aux besoins et à la consommation des Espagnols et non à ceux des Indiens, comme beaucoup le pensent peut-être. Le temps est passé de leurs richesses et de leur innocence, que les premiers Espagnols qui s'y rendirent leur extorquaient avec des babioles, c'est-à-dire des passe-temps, des grelots, des miroirs, des ferrures, des couteaux, des chapelets de verre et autres petites choses de ce genre; de l'argent et de l'or, ainsi que du pays et des personnes, les Espagnols se sont ensuite emparés par la violence des armes, et, à présent, ceux-ci jouissent de tout sans aucune contradiction; chaque jour ils acquièrent de nouvelles terres et découvrent de plus grandes richesses, lesquelles sont toutes entre leurs mains de sorte que, aujourd'hui, il ne reste aux Indiens ni argent ni or, bien qu'ils en aient moins besoin, puisqu'ils se contentent de peu. (R.I, 4, 105)

Si le ton rappelle celui de Las Casas, la comparaison avec la *Très brève relation...* s'arrête là. En effet Carletti à travers ses dénonciations (nous pourrions également le constater au Mexique) n'élabore pas une thèse sociale mais se contente de faire un constat désabusé. Il s'agit moins de défendre les Indiens que d'accuser les Espagnols (qui, ne l'oublions pas, occupaient l'Italie à cette époque), en réglant, par Amérique interposée, des comptes européens. Il ne faut pas s'y méprendre, la condition des Indiens reste au fond assez étrangère à ses soucis, n'étant point l'enjeu mais le prétexte du débat.

Le *ragionamento* sur le Pérou se clôt par une rapide description du vêtement indien "typique", le poncho :

... il leur suffit de pouvoir envelopper leur corps non dans des vêtements élégants, mais dans une pièce de coton ou encore de tissu fait avec la laine de leurs animaux

appelés "pacchi", qui les couvre des épaules jusqu'à mi-jambes, certains le portent épinglé sur la poitrine, d'autres sur l'épaule, sans autres cérémonies. (R.I, 4, 105-106)

- Mexique

Entre Lima et Acapulco, au cours d'une escale de 10 jours à Sonsonate (Salvador), Carletti a l'occasion de consommer une boisson à base de cacao ainsi que du tabac. Il consacre quelques pages à ces nouveaux produits, dans lesquelles se mêlent, comme d'habitude, des informations sur leur culture, leur mode de consommation, etc...

... à Sansonat ... pousse le cacao, fruit si célèbre et d'une telle importance que l'on affirme en consommer pour plus de 500'000 écus par année; ce fruit sert encore de monnaie à dépenser sur les places pour acheter des petites choses en en donnant 70 ou 80 pour un "giulio", suivant que l'on en récolte beaucoup ou pas. Mais son mode de consommation principal consiste en une boisson que les Indiens appellent "cioccolate", que l'on obtient en mélangeant ces fruits, qui sont gros comme des glands, avec de l'eau et du sucre; tout d'abord secs et bien rôtis au feu, on les pulvérise sur des pierres, comme on voit les peintres pulvériser leurs couleurs, en frottant un rouleau, lui aussi de pierre, en longueur sur une pierre lisse et plane. Ainsi se forme une pâte qui, une fois dissoute dans l'eau, sert de boisson que tous ont coutume de boire, aussi bien les naturels du pays que les Espagnols ou les personnes de quelque nation que ce soit. Une fois qu'on s'y est accoutumé, cela devient un vice et il est difficile de se passer d'en boire chaque matin ou la journée, tard après le repas, quand il fait chaud et en particulier quand on navigue. C'est pourquoi on en porte préparé dans des boîtes, fait d'une pâte mêlée à des épices, ou apprêté en tablettes qui, mises dans l'eau, se dissolvent instantanément dans des bols produits par la nature et faits de gros fruits que donnent certains arbres de ces pays-là comme des courgettes, mais plus ronds et d'écorce plus dure, qui, une fois secs, deviennent comme du bois; dans ces bols, ils boivent ledit chocolat, le remuant avec une petite baguette de bois, qui, tournée entre les paumes, donne une écume de couleur rouge, qu'ils mettent tout de suite à la bouche et qu'ils avalent d'un trait avec un ap-pétit admirable, éprouvant une satisfaction des sens auxquels cette boisson donne force, nourriture et vigueur, de sorte que ceux qui sont habitués à en boire ne peuvent se maintenir robustes en s'en passant, même s'ils mangent d'autres choses nourrissantes; il leur semble se trouver mal

lorsqu'ils n'ont pas cette boisson ... Pour en revenir au cacao, avec lequel on fait le chocolat, je dis que c'est un fruit qui naît dans ladite terre de Sonsonate (mais on en récolte encore plus dans la province du Guatémala) d'un petit arbre, merveilleusement beau et si délicat qu'on ne le cultive pas sans avoir préalablement travaillé la terre et sans l'avoir nettoyée de toute mauvaise herbe; si on ne le plantait ni ne la cachait entre deux arbres beaucoup plus grands, que les Indiens eux-mêmes appellent le père et la mère du cacaoyer, afin qu'il soit protégé du soleil et du vent, il ne donnerait pas ce fruit qu'il produit une fois l'an; celui-ci est enfermé dans une écorce très dure comme une pomme de pin, bien que les graines y soient disposées dans un ordre différent et qu'elles soient beaucoup plus grosses, avec une écorce très dure. Mais ce fruit, une fois sorti de sa première écorce, n'a rien d'autre qu'une enveloppe très fine qui couvre et maintient ensemble cette chair qui se divise comme un gland en petits morceaux entortillés et joints ensemble. Il est de couleur tannée et de saveur amère, ayant en lui une certaine onctuosité et une certaine densité qui lui donne substance et vertu, de sorte que qui en boit le matin dans un de ces bols propres à cet usage, comme je l'ai dit (qu'ils appellent "chicchere"(1)), est certain de pouvoir se passer de toute autre nourriture pendant la journée; finalement c'est un des principaux cadeaux de ce pays, estimé aussi bien par les religieux que par des personnes de qualité. (R.I, 5, 108-110)

Dans son poème intitulé *Bacchus en Toscane*, Francesco Redi prétend que "l'un des premiers à porter en Europe des renseignements sur le chocolat fut Francesco d'Antonio Carletti, florentin..." (1691 : 9, n.22). Cette opinion était assez répandue mais elle est inexacte: il suffit, pour s'en rendre compte, de faire la liste des diverses mentions précédentes concernant le cacao et la boisson qu'on en faisait; il est possible, en revanche, que Carletti en ait introduit l'usage à la cour de Florence. Parmi les nombreux auteurs qui mentionnèrent la plante et ses utilisations, je ne citerai que Girolamo Benzoni, dont les conclusions semblent différer quelque peu par rapport à celles du florentin, il dit en effet: "La boisson qui se fait

(1) Chicchere (aujourd'hui chichera), du terme espagnol *jicara*, provenant lui-même du nahuatl *Xicalli*, désigne un récipient obtenu à partir d'unealebasse. Dans les dictionnaires italiens contemporains il est traduit par "tasse".

du cacavate ... est plus un breuvage de porcs que d'êtres humains" (1572 : 102-103). Rétrospectivement, il est facile de voir lequel des deux avis s'imposa. C'est à partir du XVII^e siècle que le chocolat allait se diffuser en Europe sous forme de boisson; comme pour d'autres produits, cette diffusion s'opéra de haut en bas, principalement grâce à l'attrait de l'exotisme qui dominait dans la société raffinée.

Ce qu'il faut relever dans la longue citation de Carletti, ce sont les précisions, les détails de la description du fruit, de la préparation de la boisson et de la culture de la plante. Ainsi la remarque concernant "le père et la mère" de l'arbre, si elle peut paraître étrange n'en est pas moins exacte: les cacaoyers préfèrent une demi-ombre et sont toujours plantés sous d'autres essences plus grandes (voir Root 1982 : 69). L'utilisation de la graine comme monnaie fut souvent attestée, elle est encore confirmée par Haudricourt et Hédin: "Le cacao (*Theobroma Cacao* L.) ... doit être considéré comme un arbre fruitier, car son fruit a une pulpe acidulée comestible, tandis que les graines ont servi de monnaie avant d'être consommées avec d'autres épices" (1943 : 159). Quant à l'accoutumance à laquelle l'auteur fait allusion, elle est certainement due aux alcaloïdes contenus dans les fèves, la théobromine et la caféine, qui agissent sur le système nerveux.

Le deuxième produit nouveau expérimenté par Carletti à Sonsonate est le tabac (*Nicotania Tabacum* L.) dont il fait une rapide, mais néanmoins intéressante présentation:

... il leur semble se trouver mal lorsqu'ils n'ont pas cette boisson [le chocolat]; il en va de même pour ceux qui sont accoutumés à prendre la fumée du tabac, également très estimé et utilisé par vice par toutes sortes d'hommes aux Indes qui le considèrent comme une chose naturelle du pays qui le produit, lequel est chaud et humide, excepté le royaume du Pérou qui à plusieurs endroits est chaud et sec; là-bas, ils ont coutume de prendre le tabac ainsi: réduit en poudre, ils l'aspirent dans le nez; où le climat est humide et chaud, ils en aspirent la fumée par la bouche et la font sortir par le nez. D'une manière ou d'une autre, il est assez recommandé contre di-

verses sortes d'infirmités et pour en éviter d'autres, en particulier il guérit et prévient l'asthme. (R.I, 5, 109)

Del Tabaco, & delle sue grand'virtù. 3
Cap. I.



Questa herba, che communemente si chiama Tabaco, è herba molto antica, & conosciuta
a z tra

L'une des plus anciennes représentations du tabac. Gravure sur bois, tirée de l'édition italienne, parue en 1575 à Venise, de l'ouvrage que Nicolas Monardes (1493-1588) avait consacré aux plantes médicinales utilisées par les Indiens.



Tabac, gravure sur bois tirée de *Stirpium adversaria nova* de Mathias l'Obel (1570).
(Root 1982 : 22)

(Revue Ciba 1950 : 2723)

Carletti n'a pas tort quand il affirme: ... je n'en dirai pas plus, car il s'agit d'une feuille déjà tellement connue... (R.I, 5, 109). Au début du XVII^e siècle, le nombre d'ouvrages consacrés au tabac était déjà très impressionnant. Les deux gravures prouvent, en tout cas, que l'on n'hésitait pas à se servir de la même planche pour illustrer des livres différents.

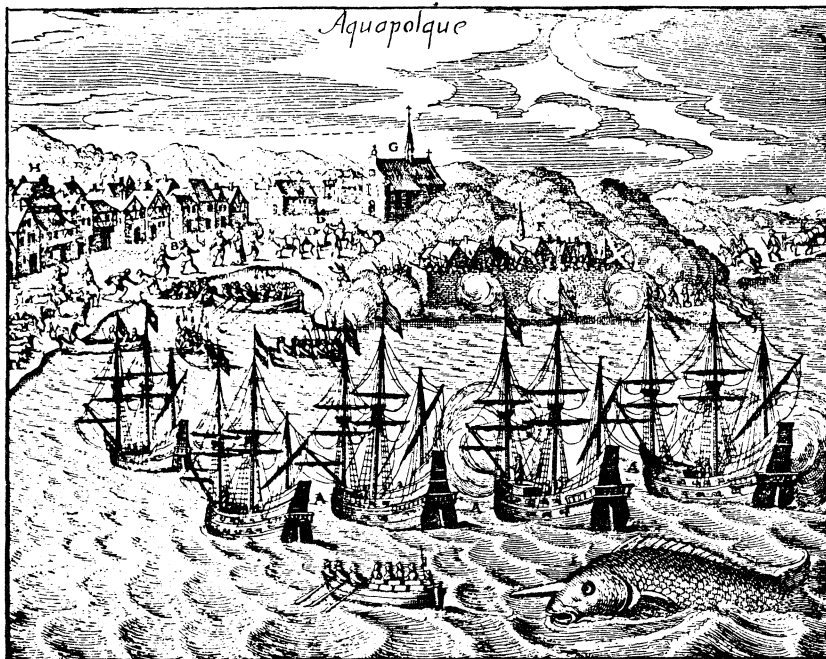
Une fois de plus, dans sa description, Carletti résume les deux attitudes qui prévalaient en Europe à l'époque: l'usage du tabac est certes déjà considéré comme un vice, mais on reconnaît, en même temps, certaines vertus médicinales au produit. Les deux modes de consommation qu'il relève étaient effectivement parmi les plus courants; quant à son emploi thérapeutique, il reste assez vague en disant qu'il est recommandé

contre diverses sortes d'infirmités; en tout cas l'asthme entraînait communément dans le champ curatif de "l'herba panacea"⁽¹⁾.

Il faut en plus retenir de ces deux présentations un fait à mon avis très important: le goût de l'expérimentation personnelle. Comme pour la coca, il affirme en effet avoir essayé ces deux produits:

... moi, lorsque je me trouvais à Mexico, je buvais du chocolat qui me plaisait et m'était utile, et il me semblait presque ne pas pouvoir rester un jour sans en boire, mais jamais la fumée du tabac ne me plut... (R.I, 5, 109)

Ce recours régulier à l'expérience confère aux *Ragionamenti*... une "modernité" et une authenticité souvent absentes des récits de voyages précédents.



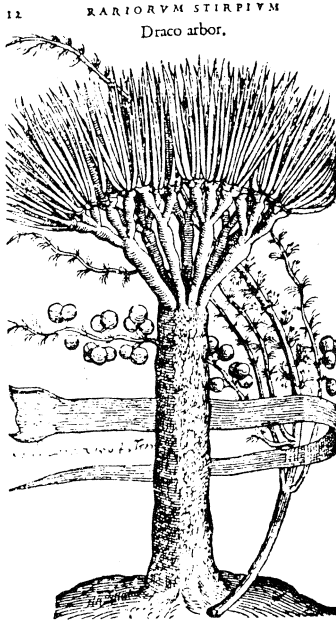
"Port et ville d'Acapulco, Mexique 1615". Gravure tirée de Gottfried (1981 : 44)

(1) données vérifiées in Revue Ciba (1950 : 2706-2712 et 2722-2728).

A Acapulco, Carletti note la présence d'un arbre pour le moins curieux, l'arbre dragon (*Dracaena Draco*):

...parmi ces arbres, tous différents des nôtres, je vis celui dont on tire le sang de dragon; moi-même, à plusieurs reprises, pour me divertir, en donnant un coup de couteau dans une branche ou dans le tronc qui sont très tendres et ont une écorce blanche et lisse, j'en faisais sortir ce liquide rouge, qui ressemble exactement au sang qui sort d'une blessure. Il ne me servait alors qu'à me

frotter les dents qu'il nettoyait et raffermissait, en me faisant ressentir une âpreté et un rétrécissement extraordinaire des gencives. La semence de cet arbre est renfermée dans une feuille en forme de dragon avec toutes ses parties magistralement dessinées par la nature, chose admirable et digne d'être vue; j'en emportais quelques-unes avec moi, mais tout fut perdu, comme bien d'autres choses curieuses. (R.I, 5, 111)



Dracaena Draco. Gravure sur bois de Charles de l'Ecluse: *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias...* (1576). Tiré de Hulton & Smith (1979 : 20)

On remarquera que Carletti avait pris soin de récolter des "signes végétaux" de cet arbre afin de les ramener en Europe. Le fait n'est pas unique: il avait envoyé, par exemple, des graines d'agrumes du Japon et des semences de litchi de Chine afin qu'elles soient plantées dans les jardins granducaux de Florence.

Pour se rendre d'Acapulco à Mexico, Carletti et son père sont contraints de traverser un fleuve appelé Rio Grande par les Espagnols (R.I, 5, 112), qui correspond au Rio Balsas ou Mezcala. Pour ce faire, ils recourent au seul moyen à disposi-

tion: le radeau de calebasses:

... parce qu'il n'y a aucune commodité, ni pont ni barque pour le passer, nous dûmes faire comme les autres: nous mettre sur un tas de calebasses liées ensemble par une claie de roseaux, sur lequel on met la selle du cheval qui, lui, traverse à la nage, et l'on s'assied sur cette selle, puis quatre Indiens, un par côté de la claie, nageant avec les calebasses, la poussent et la conduisent sur l'autre rive du fleuve. Chose non moins périlleuse qu'ennuyeuse... (R.I, 5, 112)



"Différentes manières de traverser les cours d'eau". On reconnaît au second plan une variante du radeau décrit par Carletti. Tiré de Gottfried (1981 : 53)

Il existait, à l'époque, de multiples variantes de ce type d'embarcation, comme le prouvent la gravure et cette description de Jean Louis Christinat qui concerne le Pérou: "Le radeau de calebasses utilisé pour traverser des cours d'eau ... consistait en un grand nombre de ces cucurbitacées, sèches, rassemblées dans un filet. Les gens prenaient place sur le radeau tandis que des nageurs, les uns devant, tirant avec des

cordes, les autres derrière, agrippés au filet et nageant avec les jambes, guidaient l'embarcation jusqu'à l'autre rive" (1982-1983 : 3).

Je restitue intégralement le passage que Carletti consacrer à la ville de Mexico. Inutile, je pense, d'insister ici sur l'influence que ces descriptions de cités nouvelles faites par des voyageurs exerça, notamment, sur les utopistes du XVII^e siècle⁽¹⁾ :

La cité est très bien située, en plus d'être construite de manière moderne par les Espagnols, avec des maisons de pierre et de chaux, presque toutes alignées le long des rues droites et larges, plus que celles que Votre Altesse Sérénissime a fait faire dans sa Livourne nouvelle. Ces rues se croisent l'une avec l'autre, forment un carré très beau et parfait, avec trois ou quatre places très vastes et belles et avec des fontaines et des lieux commodes pour le public; enfin, la ville est ornée et remplie de toutes les commodités que la nature et l'industrie peuvent concéder à une cité bien conçue. Il y a, en outre, des canaux qui courent le long de diverses rues et entrent dans le lac au bord duquel est édifée la cité; sur ces canaux, on va et vient avec beaucoup d'aisance transportant tous les vivres et autres produits dont on a besoin; ils y font des jardins flottants sur des morceaux de bois entrelacés, recouverts de la terre qu'ils extraient du fond de l'eau sur laquelle ils déplacent ces jardins d'un endroit à l'autre, tantôt à l'ombre, tantôt au soleil, selon ce qui leur plaît ou leur convient; ils y cultivent divers produits avec beaucoup d'habileté... (R.I, 5, 113)

Si Carletti compare l'organisation urbaine de Mexico à celle de Livourne, c'est que précisément durant le règne de Ferdinand I, compte tenu de son importance commerciale, le port italien fut agrandi selon de nouveaux canons architecturaux qui contrastaient avec le centre resté médiéval.

Les jardins flottants décrits dans la citation sont évidemment les *chinampas* (du nahuatl *chinamitl*: haie ou clôture de roseaux).

(1) Tommaso Campanella, par exemple, s'inspira directement des descriptions des *Relazioni universali* de Giovanni Botero (Rome 1591-1596) pour concevoir sa *Cité du Soleil*.



Plan de la ville de Mexico tiré du troisième livre de *Delle navigationi e viaggi* de Giovanni Battista Ramusio (Venise 1565)
(Cecchi & Sapegno 1967 : 85)

Sur l'une des places de la ville il note, ensuite, la présence d'une pierre sacrificielle:

... on y voit une table faite d'une grande et grosse pierre, de forme ronde, dans laquelle sont sculptés divers moyens-reliefs, avec un petit canal en son milieu par lequel, dit-on, s'écoulait le sang des hommes qu'ils y sacrifiaient au temps de la barbarie mexicaine

en l'honneur de leurs idoles; on en voit les reliques dans toute la ville, murées dans les angles des maisons construites par les Espagnols, mises là triomphalement en guise de fondations. (R.I, 5, 114)

Remarque très intéressante, lorsque l'on sait que Carletti a tendance à considérer le Nouveau Monde comme une terre sans passé (les seules données historiques qu'il fournit dans le premier *discurso* relatent avant tout les circonstances de la conquête); notons tout de même que son allusion à l'histoire mexicaine est très périphérique, jouant sur le registre émotionnel ou scandaleux (le sacrifice). Cette brève description se réfère vraisemblablement à la Pierre de Tizoc, connue sous le nom de Pierre des sacrifices; il s'agit d'un monument cylindrique de 2 m.65 de diamètre et de 0 m.84 de hauteur qui fut découvert sur la place principale de Mexico le 17 décembre 1791 alors qu'on creusait une tranchée pour y faire passer une conduite.

Comme il l'avait fait au Pérou, Carletti (d)énonce (?) les méfaits de la colonisation espagnole, ses conséquences désastreuses pour les populations indiennes. Je rappelle toutefois qu'il se contente de constater un état de fait et que sa "protestation" ne s'élève pas au niveau du réquisitoire "lascasasien":

Près de la ville de Mexico il y a une autre ville très grande, qu'ils appellent aujourd'hui Saint Jacques (1) toute entière peuplée d'Indiens, qu'ils disaient être 20 ou 25'000 à l'époque; dans ce pays ils sont en train de disparaître, et, à l'époque où j'y étais, il y en avait passablement qui mouraient à cause d'un mal qui se manifestait comme suit, le sang leur sortant du nez, après avoir été malades, ils tombaient morts; ce malheur ne touchait qu'eux et non les Espagnols qui, à cause des mauvais traitements qu'ils leur infligent, sont aussi une des causes de leur disparition. Je vis, sur la route d'Acapulco, que ceux-ci s'en servaient même pour porter leurs marchandises, les chargeant comme des bêtes; quand ils arrivaient dans quelque bourg, château ou village, comme il y en a tout le long du chemin, mais dont la plupart sont vides d'habitants, ils voulaient

(1) Santiago Tlateloco.

être servis et satisfaits dans chacun de leurs besoins, les Indiens y étant contraints par ordre et commandement de la justice du pays où, du fait qu'il n'y a pas d'auberges, il a été ordonné que, dans chacun des endroits où il y a des populations d'Indiens, une maison libre et vide serve à loger et à abriter les voyageurs, maison qu'ils appellent "de communauté", où il n'y a personne. Lorsqu'arrivent des voyageurs, on appelle l'Indien supérieur dans ce peuple, celui que l'on nomme le "toppile" (1) qui apparaît avec rapidité et soumission et fait ponctuellement tout ce qui lui est ordonné: à savoir que l'on porte à manger aux hommes et aux montures; avec beaucoup de diligence, effrayé par les menaces des Espagnols, le toppile fait en sorte que cela soit exécuté, ordonnant à ses Indiens à qui une chose, à qui une autre (c'est-à-dire: toi ou bien toi, tu porteras le pain, et toi le vin, et toi la viande, et toi la paille, et toi le fourrage, et ainsi de suite), à tel point que chaque chose est tout de suite mise en ordre et qu'elle apparaît à la maison de commune; puis, au moment des comptes, il arrive souvent qu'au lieu de leur donner de l'argent pour les payer, on leur dise de mauvaises paroles et qu'on leur fasse pire encore. Ainsi, à cause de cela et d'autres traitements inhumains, Dieu autorise leur fin, et dans peu de temps, on est certain qu'ils disparaîtront complètement, comme cela s'est passé dans l'île de Saint-Domingue et autres îles qui étaient tellement peuplées au temps où elles furent découvertes par Colomb et qui restent maintenant désertes et sans habitants. (R.I, 5, 115)

Mais ces préoccupations sont relativement vite délaissées au profit de réalités plus palpables. Malgré tout, le Mexique est un vrai paradis terrestre, du point de vue commercial d'abord, étant une plaque tournante internationale (Mexico ... jouit de tout ce qui vient d'Espagne, de Chine et autres provinces de ces pays...); du point de vue des paysages et du climat (cette terre est aussi plus tempérée et plus fraîche grâce à la proximité de l'eau), ainsi que des ressources naturelles (la terre ... est en mesure de produire tout ce que l'on peut désirer d'utile, de beau et de bon..., R.I, 5, 116-120 passim). C'est à ces ressources que Carletti prête une attention des plus intéressée, consacrant notamment un paragraphe important aux divers modes de préparation du maïs qui, outre

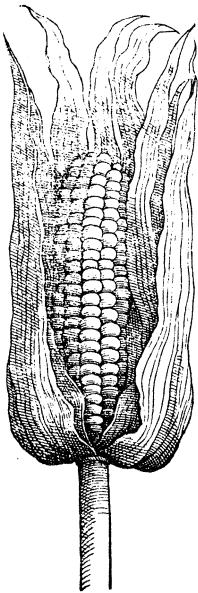
(1) Toppile: en nahuatl, terme désignant le possesseur du bâton de commandement..

le fait de compléter la présentation de cette céréale commencée au Pérou, nous renseigne également, et ce, de manière indirecte, sur la richesse des termes de cuisson utilisés à cette époque en Italie:

Le maïs leur sert, comme chez nous le blé, de pain et de fourrage pour les bêtes. Sa feuille et sa hampe sont comme une canne de paille de sorgho; on le mange tantôt cuit à l'eau en grains entiers (a), tantôt rôti au feu dans le sable, comme le font ceux du Pérou (b).

D'autres le broient dans de grands mortiers de bois, en faisant ainsi une farine, dont, une fois pétrie, ils font des petits pains ronds et allongés qu'ils mettent à bouillir dans de l'eau chaude enveloppés dans des feuilles vertes, qu'ils retirent une fois qu'ils sont cuits et qu'ils conservent plusieurs jours (c). D'autres cuisent ces grains et puis les pulvérisent sur des pierres de la même manière que l'on a dit pulvériser le cacao, et, les

réduisant en une pâte qu'ils étendent subtilement, ils forment des galettes rondes et épaisses comme le dos d'un couteau; ces galettes mises entre deux plaques chauffées au feu sont rôties, ils les mangent chaudes avec bon appétit, trempées dans une de leurs sauces faite de piment rouge, d'eau et de sel qui leur sert de pitance (d). Le poivre est celui que nous appelons poivre d'Inde, plante qui pousse aujourd'hui dans tous les jardins d'Italie et d'autres pays, qu'eux appellent "cilli" et ceux du Pérou "asci" ou "agi"; il est tellement courant de le manger et de s'en servir comme d'une épice ou d'un condiment pour tous leurs mets que, s'il venait à manquer, ce serait comme s'il nous manquait du sel... (R.I, 5, 116)



Maïs. Gravure sur bois tirée de *Delle navigationi e viaggi* de Giovanni Battista Ramusio (Venise 1556), reproduite dans Hulton & Smith (1979 : 28)

Il décrit, sans les nommer, les plats suivants:

- a) le metate
- b) les tamales
- c) les tortillas
- d) les comales.

Ayant souligné l'importance du chili, il donne ensuite quelques indications sur la culture du piment rouge:

... ils en consomment une quantité incroyable, et il n'est jour de marché (lequel a lieu trois fois par semaine et abonde de vivres cuits ou crus et de vêtements) où l'on ne voie la place couverte de monticules de ce piment qui est séché mûr pour mieux se conserver et se vend et se mesure comme le blé. Nombreux sont ceux qui en cultivent des champs entiers de diverses qualités, à savoir des longs, des ronds, des gros, des petits, mais tous forts, brûlant ce qu'ils touchent, réveillant l'appétit et facilitant la digestion. (R.I, 5, 116-117)

Il poursuit sa présentation de la "merveilleuse" flore mexicaine par une description de l'agave (*Agave americana*), la plante à utilisations multiples:

... ils n'auraient même pas besoin de ce vin [venu d'Espagne] s'ils se contentaient de celui que la nature a prévu, très bon, qui s'extrait d'une plante appelée par les Indiens "maghei" (1), aussi merveilleuse qu'excellente pour la quantité de bienfaits que l'on peut en retirer, c'est-à-dire de l'eau, du vin, de l'huile, du vinaigre, du miel, du fil à tisser et à faire des cordes, des aiguilles et du bois à brûler ... La feuille de cette plante est grosse et longue, elle ressemble à et croît comme celle de l'aloès que nous voyons dans les jardins des écuries de Votre Altesse Sérénissime. La peau des feuilles mise à macérer donne le lin pour faire le fil; au sommet de cette feuille, il y a une pointe qui sert d'aiguille. Le tronc croît à une hauteur de cinq ou six bras, avec des feuilles très grosses, mais il est vide à l'intérieur; certains mois de l'année, on perce ces troncs d'un côté près de la racine, et, en y appliquant quelque vase d'argile, on récolte la liqueur et le jus qui s'en écoulent chaque jour en quantité raisonnable, jus qui est alors comme de l'eau à la saveur douce. Le laissant ainsi tiré, il tourne immédiatement et devient vinaigre; si au préalable on cuit ce jus, on en fait du vin ou du miel suivant qu'on le laisse plus ou moins longtemps sur le feu qui a la faculté de le faire se raffermir, comme on le fait du moût pour obtenir le raisiné. Ainsi, opérant de diverses manières, on en fait les choses susdites. (R.I, 5, 117-118)

Puis le cactus (*Opuntia Ficus indica*) retient longuement son attention, entre autres, parce qu'il servait à l'élevage

(1) Maghei: de l'arahuac ou taino des Antilles maguey.

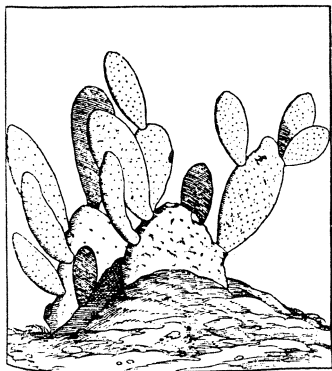
des cochenilles dont on tirait une teinture -le kermès-(1) - d'un excellent rapport pour le commerce espagnol:

... parmi le nombre infini des plantes que j'ai vues, je ne peux m'empêcher de dire quelque chose de la "tuna", non parce que c'est la meilleure, mais parce que, outre le fait que la plante qui la produit est extravagante, sur sa feuille naît, ou mieux, se génère le tant prisé kermès, appelé par les Espagnols "cucciniglia" peut-être à cause de la ressemblance de cet animal avec les cloportes que l'on trouve dans les lieux humides, sous les pierres et appelés "cucciniglios" en espagnol. Le fruit pousse au sommet de la feuille d'une plante appelée "junal" par les Mexicains, on peut dire que c'est un arbre ou une plante toute entière composée de feuilles bosselées et épineuses qui naissent l'une de l'autre, grosses et disposées comme deux mains jointes; tout en croissant, elles grossissent et, peu à peu, les feuilles qui restent dessous deviennent le tronc et les branches qui forment l'arbre; une fois durcies, elles perdent cette apparence de feuille, laquelle est pleine d'humour visqueuse et baveuse, comme l'aloès déjà cité à un autre propos, de couleur vert tendre dedans et dehors. Le fruit semble ne faire qu'un avec la feuille, car il a la même écorce, c'est-à-dire verte, bosselée et épineuse, de la grosseur d'un oeuf, mais plat à sa partie supérieure, sur laquelle il y a des bosses disposées en couronne et remplies d'épines à tel point que l'on dirait une nêfle. Sous l'écorce, qui se pèle comme se pèlerait une figue, il y a une moelle blanche pleine de petits grains qui ne sont pas ennuyeux et qui se mangent avec la moelle, qui est juteuse, agréable et fraîche de goût. Dans cette province de la Nouvelle-Espagne, ces plantes à l'état sauvage font de très grands buissons; il en va de même d'une autre espèce qui croît de branche en branche, au point que l'on dirait des arbres greffés l'un sur l'autre, de la même couleur et de la même substance que les autres, bosselés, épineux et de forme carrée; ils sont beaucoup plus grands, beaucoup plus remarquables et merveilleux, sans produire aucun fruit: néanmoins, il n'est pas de plante crois-je, qu'il serait plus agréable de voir dans ces pays-ci [c'est-à-dire en Europe] si on pouvait l'y amener. Finalement, sur les feuilles de ces "junali" qui ne font pas de fruits, une fois les plantes récoltées en forêt et cultivées en bonne terre par les Indiens de la province de Flascala et de celle de Mestecca, naissent ces petits animaux accrochés sur elles comme ceux qui croissent sur les branches de nos figuiers, mais un peu plus gros. Ils

(1) L'insecte dont parle Carletti est en fait la "version américaine" de l'insecte hémiptère, parasite du chêne-kermès qui servait à fabriquer une teinture écarlate. Le terme kermès qui vient de l'arabo-persan désigne maintenant cette teinture.

sont recueillis avec beaucoup de soin et de nonchalance par les Indiens de ces provinces; les premiers, pour conserver les petits animaux, les font mourir dans l'eau chaude (on parle alors de "cochenille Flascala"); les seconds les saupoudrent de chaux vive: le produit est appelé "cochenille Mestecca", il est plus estimé non parce qu'il provient d'un autre animal mais à cause du traitement qu'on leur fait subir; en Italie, on l'appelle "chermissi", ou cochenille blanche, parce qu'il est blanchâtre.

(R.I, 5, 118-119)



Opuntia Ficus indica. Gravure sur bois tirée de *Delle navigation e viaggi* de Giovanni Battista Ramusio (Venise 1556), reproduite dans Hulton & Smith (1979 : 27)

Carletti fait ensuite un aparté sur les Indiens *Cruimechi*, non pas tant parce qu'ils sont utilisés par les Espagnols, mais parce qu'ils pratiquent le cannibalisme:

La ville de Mexico ... est plus peuplée d'Espagnols que Lima, ville du Pérou, mais ils ne sont pas aussi riches et ne se conduisent pas aussi orgueilleusement bien qu'ils utilisent eux aussi des esclaves noirs et indiens qu'ils appellent "*cruimechi*" (1): personnes très violentes [fiere] qui vivent dans la campagne déserte comme des bêtes sauvages [le fierel], mangeant toutes sortes d'immondes jusqu'aux serpents et autres animaux venimeux et même de la chair humaine; ils se peignent le visage et tout le corps pour paraître peut-être plus farouches [fieril] et terribles aux yeux de ceux contre lesquels ils guerroyent, spécialement les Espagnols, qui n'ont jamais pu les soumettre à leur commandement; de temps en temps, ils en prennent quelques-uns dont ils se servent comme esclaves, et eux, en échange, les mangent quand ils peuvent en avoir. (R.I, 5, 120)

On notera le jeu de mots entre l'adjectif *fiero* -farouche-, furieux, violent- et le substantif *la fiera* -la bête sauvage-, il va sans dire que Carletti, au-delà des mots, assimile les pratiques "bestiales" des Indiens, et plus particulièrement

(1) *Cruimechi*: déformation de *Chichimeca*, de *Chichiman* en nahuatl, qui signifie "la source de vie", c'est-à-dire peut-être le lieu mythique d'origine du groupe ethnique ainsi nommé.

leur alimentation "anormale", au comportement des bêtes sauvages.

Après quelques considérations générales sur le climat idéal dont jouit le pays, il achève son *ragionamento* sur le Mexique.

- Philippines

Durant le trajet entre Acapulco et Manille, le navire sur-lequel se trouve Carletti longe les îles Mariannes ... que les Espagnols appellent [Islas] de las Velas [Latinas] ou de Los Ladrones (R.I, 6, 123), appellations qu'il explique ainsi:... la première à cause de la très grande quantité de petites barques que l'on vit sortir de ces îles..., la deuxième parce que les indigènes ne donnent pas toujours quelque chose en échange du morceau de fer reçu ... et pour cela ils sont aussi appelés voleurs ... (R.I, 6, 123 et 124).



Les îles Mariannes. Gravure tirée de Spielbergen (1943)

Les passagers troquent alors avec les indigènes venus à leur rencontre:

Ils commencèrent à nous montrer ce qu'ils apportaient

notamment des cannes grosses à souhait, vertes et pleines d'eau fraîche, chaque tronçon d'un noeud à l'autre en contenant au moins quatre ou cinq fiasques; ils apportaient encore du poisson frais et salé, du riz, des fruits de toutes sortes et d'autre petites choses, toutes à troquer contre quelques petits morceaux de fer que nous leur jetions liés à une cordelette... (R.I, 6, 123-124)

Apparemment, les personnages figurant sur la gravure de la page précédente sont en train de se livrer à ce type d'échange.

Des indigènes, Carletti esquisse à grands traits le portrait suivant:

... les Indiens (1) vont tout nus, ils sont robustes de leur personne, corpulents et de couleur rouge brûlée par le soleil, ils vont sans couvrir aucune partie honteuse chez nous; parce que chez eux on n'en tient peut-être pas compte, étant donné que j'ai entendu dire que ces hommes étaient très simples et purs à cet égard, et qu'en plus ils tenaient chaque chose en commun, jusqu'à leurs femmes. (R.I, 6, 124)

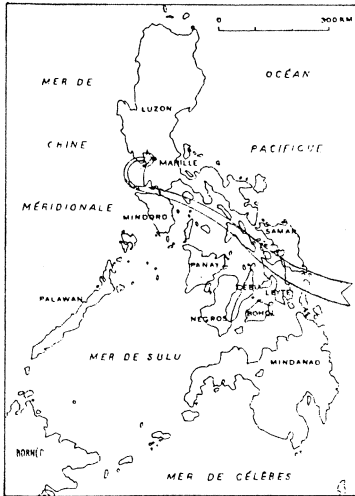
Il est également enthousiasmé par leurs embarcations qu'il n'hésite pas à comparer à des oiseaux, et par leur habileté à les manier:

Pour un moment ce fut un grand plaisir et un divertissement miraculeux de voir leurs petites barques si bien faites de tablettes très fines, peintes et travaillées de diverses couleurs, entrelacées et cousues ensemble sans un clou avec beaucoup d'artifice, jolies et très belles d'apparence et de manière, si légères qu'elles semblent être des oiseaux qui volent sur cette mer, avec des voiles faites à la manière des nattes de joncs; parce qu'elles sont très longues et étroites, afin que les vagues et le vent qui donne dans les voiles ne les retournent pas, elles ont toujours d'un côté un contrepoids de bois assez gros et presque aussi long que la barque, fixé au bout de deux perches qui traversent la barque en son milieu et ressortent à environ trois bras, frôlant la mer, ils soutiennent la barque afin qu'elle ne chavire pas et n'aille pas au fond, même si elle était remplie d'eau; ainsi la voile est toujours d'un côté et le contrepoids de l'autre, et sans changer ni l'un ni l'autre, ils transforment tantôt la poupe en proue et tan-

(1) Carletti utilise indifféremment le terme *Indiani* pour désigner les habitants de l'Amérique du sud, des Philippines, ou encore, de l'Inde.

tôt la proue en poupe, naviguant par n'importe quel vent selon ce qui leur convient, le prenant de manière à ne pas tourner la barque, laquelle est effilée à chaque extrémité... (R.I, 6, 124)

La navigation se poursuit et il débarque en juin 1596 à Cavitte, le port de Manille.



Manille et le port de Cavitte. Gravure tirée de Spielbergen (1943)

A Manille, Carletti ne mentionne que deux groupes ethniques principaux:

Toute l'île [Luzon] a plus ou moins 1400 milles de circonférence, toute bien habitée de deux sortes d'hommes indiens: l'une, que les Espagnols appellent "Mori" parce que, avant que les Chrétiens d'Europe n'y arrivent, les ministres de Mahomet y étaient venus d'Asie et ceux-ci [les "Mori"] avaient reçu le Coran et en avaient fait leur religion; les autres s'appelaient "Bisaios", nom propre au pays, ceux-ci vivaient encore dans leur antique barbarie et idolâtrie, comme beaucoup le sont encore actuellement à cause du manque de ministres qui leur enseignent la vérité de l'Evangile. (R.I, 6, 132-133)

Des premiers, il ne donne que quelques renseignements relevant de l'anthropologie physique:

... les Mori sont petits et mal faits de visage et de corps, de couleur brune et d'âme vile et poltrone. (R.I, 6, 133)

La remarque concernant leur religion semblait indiquer qu'il parlait des *Moros* -les Malais musulmans- mais les caractères extérieurs qui leur sont attribués par la suite montrent qu'il y a très certainement confusion, télescopage avec les *Negritos*, ethnies localisées sur les îles de Samar, Leyte, Bohol, Panay et Negros.

Pour le deuxième groupe, il va faire preuve d'une prolixité étonnante. Mais avant de survoler ses informations, il convient de préciser que, plutôt que de parler des *Bisayos* ou *Visayas*, il serait plus juste de dire "Ceux des Visayas" désignant les habitants des îles du même nom. En effet, le groupe n'existe pas en tant que tel, il s'agit d'un terme générique sous lequel l'auteur a rassemblé une série de données attribuables à diverses sociétés indigènes. Sa source principale pour tout ce chapitre fut probablement l'ouvrage de Antonio de Morga, *Sucesos de las Islas Filipinas*, publié à Mexico en 1609, certaines similitudes étant trop évidentes pour être dues au hasard.

Carletti commence par un rapide portrait physique:

La nation des *Bisaios* est très différente de l'autre [celle des *Mori*] aussi bien dans ses coutumes que dans la stature et les gestes du corps ... Les *Bisaios* ont une belle personne, robuste et virile, ils sont beaucoup plus blancs de teint et plus valeureux dans le maniement des armes.
(R.I, 6, 133)

Le premier trait culturel qui frappe l'auteur est leur divertissement favori, le combat de coqs:

... ils passent leur temps à faire combattre les coqs habitués à cela par un art merveilleux, en les armant de fer qui pique et coupe la partie de la patte où se trouve l'éperon, on dirait vraiment un cimetière, avec lequel ils se blessent l'un l'autre, souvent à mort, à cause des coups qu'ils se portent; ils se déchirent tantôt le cou, tantôt le jabot, tantôt la poitrine, et souvent ils s'étripent le ventre: ces blessures, quand elles ne sont pas mortelles, sont soignées avec des baumes et des huiles précieuses, on les caresse, on les asperge de vin, on les restaure avec des choses bonnes à manger. Beaucoup de personnes viennent voir ces divertissements, elles jouent et parient passablement d'argent pour celui des deux coqs combattants qui gagnera; ceux-ci sont élevés avec beau-

coup de curiosité et de familiarité, on les garde dans les chambres et on ne les laisse pas s'entretenir avec les poules, afin qu'ils soient plus amoureux et plus jaloux d'elles, ceci étant une des causes pour lesquelles ils guerroyent entre eux. (R.I, 6, 133)



Combat de coqs. Gravure de Théodore de Bry tirée de Carletti (1976, éd.esp.)

D'autres voyageurs avaient déjà signalé cette tradition de l'archipel malais et de l'Asie du Sud-est, parmi lesquels Nicolo de Conti qui écrivait à la moitié du XVe siècle: "Il y a parmi eux un jeu très fréquent, (celui) de faire combattre les coqs. Chacun d'eux mène son coq sur le terrain et gage que le sien devra être le vainqueur. Ceux qui restent pour voir mettent également de l'argent de côté pour la victoire de l'un des coqs" (Conti 1929 : 148-149). Nicolò de Conti, voyageur italien du XVe siècle, fait partie des "prédécesseurs" cités par Carletti.

Il consacre ensuite un paragraphe entier à leurs pratiques sexuelles, cédant au goût baroque de rendre compte de comportements érotiques différents:

Les "Bisaios" sont tous hommes qui s'adonnent aux plaisirs de Vénus et leurs femmes ne sont pas moins amoureuses que belles; avec elles ils se divertissent de diverses, étranges et diaboliques manières; il en a une spécialement que, si je ne l'avais vue de mes yeux, je n'oserais raconter à votre Altesse Sérénissime, pour ne pas être considéré comme un menteur. Mais puisque moi-mê-

me, par curiosité et pour m'en convaincre, je dépensais quelque argent afin que ce qui m'avait été raconté me soit montré, on peut donc me prêter foi. Ces "Bisaïos", ou la plupart d'entre eux, par invention du diable, pour donner et avoir un diabolique plaisir avec leurs femmes, ont coutume de percer leur membre viril et, dans ce trou qu'ils pratiquent en son milieu, ils mettent un petit pivot de plomb qui passe d'un côté à l'autre, au sommet duquel une petite étoile, également de plomb, est fixée, laquelle tourne autour et recouvre tout le membre, dépassant un peu sur les côtés. Sous le petit pivot il y a un trou, que traverse une petite cale afin que ce pivot reste ferme et qu'il ne puisse pas sortir du membre: ainsi armés, ils ont l'habitude de se divertir avec leurs femmes, auxquelles ils ne procurent pas moins de douleur au début que de plaisir à la fin, quand elles sont réchauffées par les piqûres qu'elles reçoivent de la petite étoile, de sorte que, pour un moment, elles perdent l'envie de ce qu'elles désiraient le plus. Ils disent avoir retrouvé cette manière de pratiquer la luxure par salubrité, c'est-à-dire pour avoir moins l'occasion d'user de Vénus et pour maintenir leurs femmes plus rassasiées. Mais je peux dire en complément qu'il s'agit plutôt d'une invention de Satan pour entraver la génération humaine à ces malheureux. (R.I, 6, 133-134)

Puis il traite très superficiellement de l'alliance:

Ils se marient en donnant la dot aux femmes qu'ils prennent, ou plutôt, qu'ils achètent en payant une petite quantité d'or ou d'argent aux pères ou aux mères, ils en prennent autant qu'ils veulent ou peuvent acheter ou doter; s'ils veulent les chasser et qu'il n'y a pas de cause valable, ils perdent la dot et si elles veulent s'en aller, il faut qu'ils [= les parents] la restituent au mari. (R.I, 6, 134)

A la suite de quoi, il s'attarde sur les thèmes suivants:

- les techniques du corps: scarifications masculines et tatouages féminins:

Pour paraître plus beaux à leurs épouses, ils endurent et se martyrisent en se faisant taillader tout le corps, excepté le visage, sous forme de travaux bizarres et de traits aussi bien tirés que pourrait le faire un mathématicien expert et adroit. Ces signes durent et se voient pour toujours, parce qu'ils sont faits avec des petits morceaux de fer avec lesquels ils taillent la peau comme des rasoirs et après, les soignant avec certains sucres d'herbe, tous ces travaux restent de couleur bleue; et, comme ils vont avec le corps presque nu, ils font belle et jolie figure en présence de leurs femmes, comme quand chez nous l'homme se présente avec un beau vêtement brodé de soie et d'or. (R.I, 6, 133-134)

Carletti était sans doute conscient de la relativité du jugement esthétique lorsqu'il fait remarquer, à juste titre, que si *ici* la beauté et la séduction passent par la richesse du vêtement, là-bas elles résident dans le corps nu et décoré. Si l'opposition corps nu/corps vêtu constitue un topos de la littérature de voyages, elle évolue entre le Moyen Age et le XVIIe siècle: certes on condamne encore la nudité mais cette condamnation tend peu à peu à s'infléchir en fascination. L'attitude de Carletti est à cet égard révélatrice d'un esprit baroque à la recherche de nouveaux canons esthétiques.

Les femmes se font peindre la main gauche avec des dessins très délicats et très fins, d'invention fantastique, qui leur donnent une grande grâce accompagnée d'une certaine délicatesse charmante; à cela elles usent d'un grand art, elles y tiennent et en font des concours pour savoir qui aura la plus belle, elles la ménagent et prennent garde de ne pas la faire travailler pour la conserver plus douce, plus délicate et plus propre. (R.I, 6, 135)

- les parures féminines:

En revanche les femmes vont vêtues et ne portent rien de découvert excepté la jambe et le pied déchaussé, qu'elles couvrent et décorent d'anneaux de métal plus ou moins précieux, selon la possibilité de chacune. Elles ornent aussi leurs bras et leur cou, en les mettant l'un après l'autre comme des cercles de fil rond et étiré de la grosseur d'une plume à écrire, la plupart sont en or massif. (R.I, 6, 135)

-les décorations auriculaires et dentaires:

Les femmes, tout comme les hommes, se percent les oreilles avec une telle brutalité que le poids constitué de bossettes rondes couvertes de pierres précieuses et de petits anneaux d'or massif et pesant les rend si longues qu'elles arrivent sur les épaules et plus bas encore: chose difforme et laide à voir, qu'une oreille d'une paume étirée par le poids de leurs ornements. (R.I, 6, 135) Ils usent encore d'une autre extravagance qui consiste à se teindre les dents de couleur rouge avec une certaine mixture brillante comme un vernis fourbi, qui ne s'enlève pas, mais au contraire les conserve polies et saines au point qu'on n'y voit jamais une saleté; bien au contraire elles semblent être faites de corail. Ceci, hommes et femmes, indifféremment, ont coutume de le faire; les femmes qui sont de qualité [de statut] et de richesse supérieures les dorent: d'abord, avec une lime, elles se

les font appointer, puis elles y accommodent une feuille d'or dessus. (R.I, 6, 135)

Comme on peut le constater, pour une fois Carletti démontre un certain esprit systématique dans sa démarche, agençant son "enquête" selon les différents chapitres de toute étude ethnographique: après avoir traité de l'anthropologie physique et de l'aspect extérieur des Bisaios, il passe à leur technologie culturelle: de l'architecture à la cuisine ! Il décrit ainsi de manière assez fouillée leurs habitations et leur mobilier:

Les maisons sont faites de très gros roseaux; fendus et tenus ensemble, ils en font des parois et des plafonds; entiers, ils en font des poutres et des colonnes pour les soutenir; ils couvrent les toits avec des feuilles de palmier. Ces maisons sont construites à une hauteur de six à huit bras et l'on ne peut y accéder sans une échelle mobile. Ils les bâtissent sur ces roseaux ou sur des perches de bois et, en beaucoup d'endroits, sur les arbres qui soulèvent ces maisons en croissant; dessous, ils élèvent leurs poules et leurs porcs comme dans une étable. Ils entourent avec les mêmes roseaux le vide laissé par les quatre perches ou plus, ou les arbres qui soutiennent leur maison afin que les animaux n'arrivent pas au plancher; comme celui-ci est à claire-voie et transparent, ils jettent toutes les ordures à leurs porcs et à leurs poules, et de là, ils font les leurs sans autre propriété, chaque chose est immédiatement récupérée par ces animaux habitués à une telle nourriture. ... Ils ont coutume de s'asseoir sur des nattes de joncs entrelacés et de couleurs variées qu'ils étendent sur le plancher de leur maison, et là, ils mangent et ils dorment.

(R.I, 6, 135-136)

Il déploie ensuite la "liste" des nourritures indigènes selon une logique interne et récurrente dans tous les Ragionamenti..., qui consiste à toujours présenter les substituts du pain et du vin -eucharistie oblige- dans ces pays-là:

Leurs aliments consistent en diverses sortes de riz qu'ils récoltent en abondance, cuit simplement à l'eau avec du sel, ce qui leur tient lieu de pain; comme pitance il leur suffit d'avoir des fruits et du poisson qu'ils ne consomment souvent qu'avec un peu de sel émietté sur le riz cuit à la manière d'une pierre dure pendant le repas. Ils font encore du pain de poisson qu'ils laissent macérer avec du sel, puis ils façonnent la pulpe en forme de fromage; ils le sèchent

ensuite à la fumée et, s'ils le veulent, ils peuvent le dissoudre et en faire des soupes. Ils font pareillement du pain avec la moelle de certains très gros palmiers qu'ils appellent "sagri" (1), cette moelle, une fois fendue et séchée, se défait en farine pilée dans des mortiers de bois très grands; puis, pétrie, on la cuit entre deux plaques chauffées au feu, cet aliment a la saveur, la couleur et la forme du gâteau de châtaignes, mais il n'a pas ce goût douxereux; toutefois il est bon à manger. Il y a encore des porcs domestiques et sauvages et des buffles pareils aux nôtres qu'eux appellent "carabau" (2), ils mangent rarement une autre viande que celle de ces porcs et de ces carabau qu'ils consomment quelquefois crue, dès qu'il est mort avec le sang et avec du sel ... Il ne leur manque pas diverses sortes de boissons qu'ils font spécialement avec deux sortes de palmiers: un qu'ils appellent "nip-pa" (3) qui est le meilleur pour faire le vin, l'autre est ce palmier qui donne un fruit que nous appelons noix d'Inde, dont abondent ces îles. De l'un et de l'autre on fait du vin de la manière suivante: on coupe la branche qui devait faire les fruits, c'est-à-dire les noix, dont il naît une grosse grappe ou plusieurs de ces noix sont accrochées à chaque nouvelle lune; on attache un vase d'argile à la branche afin qu'il recueille le liquide qui s'écoule petit à petit de la coupure. Il est d'une saveur douce et s'appelle "sura", très agréable de goût. Pour en faire du vin, on le distille avec un alambic, il en résulte alors une boisson comme de l'eau-de-vie, tant pour la couleur que pour la saveur. (R.I, 6, 136-137)

Il inclut dans son chapitre alimentation, la mastication de la chique de bétel:

Après avoir mangé, ainsi qu'à toute heure de la journée, ils ont coutume de tenir dans la bouche une certaine feuille verte d'une herbe appelée "buyo", qu'ils mélangent avec un fruit qu'ils appellent "bonga", ils ajoutent à ces choses de la chaux éteinte faite de coquilles marines: ils mâchent le tout ensemble, avalant le suc et l'humeur qui en sortent, ceux-ci sont d'abord verts et amers, mais, grâce à la chaux, ils deviennent rouges et de bon goût. L'humeur de cette feuille est très chaude par les effets que l'on en voit, parce qu'elle aide beaucoup à

-
- (1) Sagri: erreur de copie, il faut lire sagu, forme italienne de sagou (*Metroxylon Sagu* Rot.) venant du malais sagu
 - (2) Carabau: carbao du malais karbao.
 - (3) Nippa: du malais nipah, nom d'un palmier (*Nipa Fruticans* Th.) qui abonde en Asie méridionale et donne effectivement une sève sucrée. Il est rarement cultivé et pousse le long des rivages.



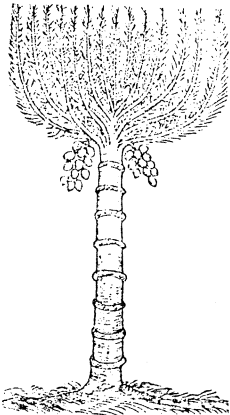
la digestion. Elle réveille et restaure les sens de Vénus. elle conserve les gencives et les dents et donne une haleine très bonne et odorante. La feuille est produite par une plante semblable à celle des haricots et que l'on cultive de la même manière: on l'appuie à un pieu, à un tuteur ou à un arbuste, sur lesquels elle s'entortille. Les Espagnols, les hommes comme les femmes, ont eux aussi coutume de la mâcher ... parce qu'une fois prise l'habitude, on ne peut s'en passer: j'en mâchais personnellement volontiers quelquefois et j'éprouvais une satisfaction et une fortification de l'estomac qui me donnait plus de vigueur que ne le fait le vin, au lieu duquel ces Indiens ont l'habitude d'offrir courtoisement ledit "buyo" à leurs amis lors de leurs visites. (R.I, 6, 136-137)

Poivrier bétel. Gravure sur cuivre.
(voir page suivante)

Dans sa brève présentation, Carletti distingue les trois constituants fondamentaux de la chique: la feuille de bétel (*Piper betle* L.) appelée *buyo* aux Philippines, la noix d'arec (*Areca catechu* L.) dénommée *bonga* et la chaux. Il convient, je pense, de reprendre quelques éléments de sa description afin de les compléter.

Le bétel est une plante grimpante de la famille du poivrier (piperacées), ce qui explique sa comparaison avec le haricot. Une part très importante de sa culture consiste à mettre à la disposition des futures lianes un ombrage ou un tuteurage nécessaires à leur croissance, il note qu'à cet effet on a recours à des "pieux", des "tuteurs" ou des "arbustes". Cette dernière solution est (était ?) la plus souvent utilisée (on plante, par exemple, des légumineuses à croissance rapide) car elle offre plusieurs avantages: la présence d'un autre végétal ralentit l'évaporation et atténue les variations hygrométriques et contribue à maintenir dans le lieu de plantation un microclimat favorable. Carletti fait justement remarquer à propos du troisième constituant de base, qu'il s'agit de chaux éteinte, d'origine animale, fabriquée avec des coquillages marins

calcinés⁽¹⁾. Un des composants les plus actifs de la chique se trouve dans la noix d'arec qui contient un alcaloïde: l'arécoline, dont la constitution chimique offre une certaine analogie avec celle de la nicotine, ce qui expliquerait, en partie, la dépendance à laquelle Carletti fait allusion; elle fournit également une substance colorante, le rouge d'arec, qui, unie à la chaux, teint en rouge la salive. L'action conjuguée de la chaux et de la noix a encore d'autres conséquences, comme l'a prouvé Lewin (1977 : 251 et sqq.) ainsi celle de libérer une huile essentielle odorante, d'où le parfum agréable qui se répand dans la bouche pendant la mastication. Quant aux effets physio-pathologiques de la chique, il s'agit là, sans conteste, de l'un des aspects les plus discutés et discutables. Pour sa part, Carletti en relève quatre principaux: le fait de faciliter la digestion, d'être aphrodisiaque, de raffermir les gencives et d'avoir une action stimulante. Mais ces vertus, qui ont donné lieu à bien des affirmations contradictoires, ne sont nullement prouvées: disons simplement qu'elles sont les plus généralement citées. Les voyageurs ont jugé de manière très différente leurs premiers essais de la chique, tandis que F.-



J.-F. Meyen (1835), par exemple, estime impossible qu'un Européen puisse la garder plus de quelques secondes dans la bouche, Carletti, quant à lui, affirme qu'elle est mâchée par les Espagnols et qu'il en conserve lui-même un souvenir plutôt agréable. En ce qui concerne son rôle social, je dirai seulement qu'offrir le bétel était (est toujours ?) en Asie, une coutume tout aussi répandue

Aréquier. Gravure sur cuivre. Les deux illustrations sont tirées de *Caroli Clusii Atreb. Aliquot notae in Garciae Aromaticum Historiam*, Anvers 1582.
(Revue Ciba 1945 : 1520 et 1521)

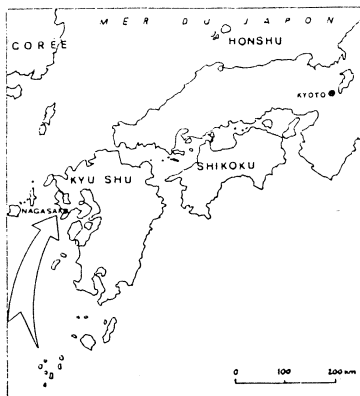
(1) C'est par aberration que plusieurs ouvrages -de Ramusio au Larousse du XIXème- ont parlé de chaux vive qui aurait irrémédiablement détruit les tissus de la bouche.

que l'était en Europe celle d'offrir du vin, avec lequel Carletti a raison de le comparer (comparaison d'ailleurs renforcée par l'effet légèrement enivrant de la chique). Aucune visite n'était faite sans qu'il ne soit présenté; en fait, l'offre de bétel était le minimum mais l'essentiel de l'hospitalité.

Carletti revient ensuite à des renseignements commerciaux, administratifs touchant aux Philippines, dernier bastion des Espagnols en Asie, installés un peu "par hasard" (Chaunu 1951 : 449) dans cette moitié du monde que les bulles d'Alexandre VI (1493) et le traité de Torsedillas (1494) attribuaient aux Portugais. C'est sur ces considérations bureaucratiques qu'il termine son *ragionamento*.

2. Les Indes orientales

- Japon



Au début de cette deuxième partie (*discorso*), Carletti redimensionne son récit en donnant d'une part le résumé de ce qui a été dit et, d'autre part, le programme de ce qu'il va "raconter":

Dans le premier "*discorso*" occidental, fait en six "*Ragionamenti*" à Votre Altesse Sérénissime, j'ai raconté tous les voyages que nous fîmes, partant d'Italie pour l'Espagne et de là pour les Indes nouvelles jusqu'à être

arrivés à ces îles Philippines, limite ultime des acquis castillans, qui sont toujours venus de l'ouest vers l'est. J'ai également fait mention de toutes les particularités qui me sont revenues à la mémoire, déjà vieillie par le passage de tant d'années et plongée dans l'abysse et la confusion de tant de choses vues et faites par moi ... Peut-être que maintenant dans ce deuxième "discorso", où la mémoire sera plus fraîche, je me rappellerai mieux tout ce que je fis, vis, tout ce qui m'arriva, tout ce que j'observai au cours des voyages faits dans les Indes orientales jusqu'à ce que je rentre en Europe; de ces voyages et du pays [le Japon] il y aura encore plus à dire, étant donné que le joug des Castillans, modificateurs pour ne pas dire destructeurs de toute chose, n'y est pas encore parvenu, et où les natifs du pays vivent et maintiennent encore des coutumes anciennes qui leur sont propres, et en grande partie les rites et les cérémonies de leurs lois humaines et de leurs superstitions. (R.II, 1, 141)

Au Japon, Carletti se trouve dans une situation "rêvée" par tout ethnologue: il aborde dans un pays qui n'a pas subi l'intrusion violente de la colonisation occidentale comme c'était le cas en Amérique du Sud et au Mexique, découvre des habitants dans l'authenticité de leur culture⁽¹⁾. S'il estime qu'il y aura ... plus à dire c'est qu'il est bien conscient de se trouver en face de systèmes culturels, rituels ou mythiques qui n'ont pas été trop touchés par une intervention étrangère.

Arrivé à Nagasaki, un fait devait surprendre l'auteur et ajouter au désarroi causé par de multiples tracasseries administratives. S'il a souvent le sentiment d'être dans un espace où le familier est aussi surprenant que l'étrange, ici, il a l'impression de se situer dans un temps qui n'est plus tout à fait le sien. A l'interrogation "où suis-je ?" tacitement formulée à chaque pays nouveau et dont les *ragionamenti* cons-

(1) En réalité, le Japon avait été touché depuis près d'un demi siècle par le commerce portugais et les missions chrétiennes mais, en 1600, il était en train de recouvrer son autonomie culturelle. Le fait n'a pas échappé à Carletti qui consacre un paragraphe à l'histoire récente japonaise et donne une version non plus hagiographique mais très lucide de la crucifixion des "martyrs de Nagasaki" (montrant notamment, à quel point la brève réussite missionnaire était le produit de la conjoncture commerciale), laquelle crucifixion représente un signe important de ce processus de fermeture du Japon sur lui-même qui allait culminer en 1640.

tituent en quelque sorte la réponse, vient s'ajouter un "quand suis-je ?": ainsi réagit-il au décalage horaire constaté à son arrivée:

... débarqués à terre ... nous constatâmes une différence dans la manière de compter les jours entre nous qui venions de la ville de Manille et les Portugais qui venaient de celle de Macao, île de Chine. Ces Portugais, partis de Lisbonne et naviguant toujours vers l'est, sont arrivés au Japon, ultime limite de leurs navigations: au cours de ce voyage, parce que le soleil s'est levé plus tôt pour eux, ils ont gagné douze heures d'un jour naturel. Nous, au contraire, qui étions partis du port de San Lucar de Barrameda en Espagne et ayant navigué toujours vers l'ouest, au cours de ce voyage nous avons perdu douze autres heures, de sorte qu'en les rencontrant, nous nous trouvions être dans cette différence d'un jour; et quand eux disaient que c'était dimanche, nous, nous comptions samedi. (R.II, I, 147-148)

En réalité, Carletti développe beaucoup plus cet épisode qui l'amène à repenser certaines pratiques religieuses et à remettre en question leur application universelle: le jeûne, par exemple; en effet, à cause de ce décalage de 24 heures, quand les Espagnols fêtent Pâques à Manille, les Portugais qui sont à Nagasaki mangent de la viande ! Cette différence d'horaire due à la sphéricité de la terre avait déjà été relevée sur la Victoria de la flotte de Magellan quand, le 9 juillet 1522, elle atteignait Santiago, une des îles du Cap Vert.

Par souci de clarté j'ai regroupé par grands thèmes les informations de type ethnologique sur le Japon qui sont en fait disséminées dans le texte sur une trentaine de pages.

Aspect extérieur

Décrire les Japonais implique de déployer leurs diverses images, Carletti en donne ainsi plusieurs croquis:

Les femmes sont assez belles et raisonnablement blanches avec cependant des yeux très petits qui, parmi eux, sont plus estimés que les grands; elles ont en outre les dents noires, faites avec grand art à l'aide d'un vernis comme de l'encre, qui font paraître les bouches extravagantes, les hommes nobles font de même aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de quinze ou seize ans, et les femmes en âge de se marier. Ils se teignent encore les cheveux en noir foncé qu'ils estiment être plus jolis que s'ils étaient blonds: tout au contraire de nous qui voulons des dents blanches

et des cheveux d'or, comme le chantent les poètes. (R.II, 1, 167)

Le vêtement est ensuite décrit avec grand soin:

Le vêtement ordinaire des hommes comme des femmes est fait presque de la même manière (ils le font varier seulement suivant l'âge): long à la turque mais sans garnitures et sans boutons; un pan du vêtement se superpose à l'autre, comme une simarre que l'on porte à la maison, avec des manches longues jusqu'à mi-bras; ils le portent sur la peau sans autre chemise et l'attachent avec un cordon de soie rempli de coton à la ceinture. Mais les femmes font ce lien beaucoup plus bas et plus lâche, et plus elles sont nobles plus elles ceignent ce cordon bas, de sorte qu'il leur tombe sur les cuisses de manière si inélégante qu'elles marchent à grand peine; au lieu de lever les pieds, elles les traînent comme le font les hommes. Lesquels enveloppent leurs parties honteuses avec une pièce de coton et les femmes font de même, aussitôt qu'elles atteignent l'âge de douze ou quatorze ans, et avec une pièce de tissu blanc elles entourent leur corps de la ceinture jusqu'au genou ... Ils se vêtent de draps de soie imprimée de diverses couleurs, comme on imprime chez nous les serges et certaines sortes d'étoffes semblables; celles des pauvres gens sont généralement de coton, teinte quand même en bleu, rouge ou noir, et, lorsqu'ils portent le deuil de leurs parents, ils ont coutume de se vêtir de blanc. Ils ont coutume de rembourrer leurs vêtements avec du coton ferme et une certaine sorte de duvet qui ressemble à la soie, ce qui est très à propos pour tenir chaud l'hiver, lequel n'est pas moins pluvieux, enneigé et glacé que chez nous, comme j'en faisais l'expérience alors que je me trouvais à Nagsaki. (R.II, 1, 167-168)

ainsi que les coiffures et les coiffes:

Les hommes ont coutume de prendre grand soin de leurs cheveux, plus que de leur barbe que peu d'hommes portent; ils ont les cheveux longs avec ceux des tempes qui partent depuis la moitié de la tête sur la nuque, ils les lient convenablement derrière la tête de sorte que l'on dirait un plumet; ils épointent leurs cheveux, les peignent et les lient chaque matin avec beaucoup d'habileté, les lissant et les oignant afin qu'ils brillent. Si quelqu'un touchait ce plumet qu'ils portent lié derrière la tête, près de la nuque, ce serait une injure, comme si chez nous on touchait la barbe avec mépris. Le reste de la tête jusqu'au front est rasé et, sans porter ni chapeau ni rien d'autre, quand ils sont jeunes, ils vont ainsi, au soleil l'été, dans la neige et le froid l'hiver, portant toujours à la main un éventail comme ceux des femmes, qu'ils tiennent et ouvrent pour se faire de l'air et se protéger du soleil quand ils sortent, bien que beaucoup utilisent des ombrelles qui les protègent, quand il faut, de la pluie;

mais quand ils sont âgés, ils portent sur la tête des petits bonnets en forme de petits sacs, qu'ils remboursent de coton mêlé avec une certaine étoupe produite par des cocons très grands qui paraissent de soie, qui naissent, ou mieux, sont faits par des vers semblables à ceux qui font la soie ... trouvés déjà éclos. Ces bonnets tiennent chaud, parce qu'ils sont faits d'une matière douce et cotonneuse, mais peu résistante; un seul de ces cocons sert à faire un bonnet tant ils sont grands. (R.II, 1, 169-170)

Il termine ce petit chapitre sur les pratiques vestimentaires japonaises en présentant les chaussures, ce qui l'amène à parler rapidement des modes de salutation:

Ils vont sans chaussures mais avec des gros bas ou des brodequins en cuir de cabri qu'ils chaussent comme des gants ouverts entre les deux plus gros doigts du pied, que les hommes aussi bien que les femmes ont coutume de porter jusqu'à mi-jambe. Quand ils entrent dans une pièce, ils laissent toujours ces chaussures à la porte de la maison s'ils sont étrangers, les maîtres de maison les laissant aux portes de leurs appartements, de leurs chambres ou dans les corridors. Les chaussures sont faites d'une seule semelle de paille tressée, ou alors de cuir, avec un lacet fixé au bout des deux côtés de cette semelle, lequel lacet passe sur le pied; il y a encore un autre lien qui se joint au premier, fixé à la pointe de la semelle, un peu à l'intérieur, dans lequel passent les deux gros orteils; ainsi ils tiennent cette chaussure ou cette semelle ferme au pied, et, s'ils veulent l'enlever, il leur suffit de soulever un peu le talon et de secouer un peu le pied pour qu'elle sorte. Et c'est nécessaire qu'il en soit ainsi, parce que, outre le fait qu'ils ne marchent jamais avec dans leur maison, ils ont coutume de les enlever sur les routes quand ils rencontrent un personnage ou un étranger qu'ils doivent ou veulent honorer: comme cela m'arriva alors que j'étais assis sur un pont en dehors de la ville, un paysan passa par là et, étant déjà assez près, il se mit à tellement secouer les pieds que ses chaussures sortirent, chaussures qu'il prit à la main et avec le corps plié il passa en disant "Guminari" (1), c'est-à-dire "Par donnez-moi". (R.II, 1, 165-166)

Alimentation

Dans son tableau des manières de faire japonaises, Carletti, comme ce fut le cas dans tous les pays visités, accorde une part importante aux aliments spécifiques ainsi qu'à la fa-

(1) forme antique de Gomen nashai

çon de les apprêter.

A peine arrivé au Japon, il avait déjà consacré un long paragraphe au thé, longueur sans doute proportionnelle à l'importance que les Japonais accordaient aux vases utilisés pour sa conservation:

Le matin avant que nous débarquâmes, vinrent les ministres de la justice sur ordre du gouverneur ... pour chercher des vases d'argile qui sont amenés là-bas depuis les Philippines ou d'autres endroits de cette mer ... Ces vases valent souvent cinq ou six mille écus pièce ... parce qu'ils ont la propriété de conserver, sans qu'elle se corrompe, neuf, dix ou vingt ans une feuille qu'ils appellent le "ciä". Elle est produite par une plante qui pousse presque comme celle du buis, sauf qu'elle a des feuilles trois fois plus grandes et qu'elle se maintient verte toute l'année; elle fait des fleurs en forme de petites roses de Damas; avec les feuilles ils font une poudre et puis, mélangée à de l'eau chaude qu'ils gardent toujours sur le feu à cet effet, ils la boivent plus comme un médicament que par goût. Elle est de saveur un peu amère, bien qu'elle lave la bouche; pour qui en use, elle est bonne et savoureuse, elle fait très bon effet et profite aux personnes faibles de l'estomac grâce à la chaleur, aidant merveilleusement à la digestion; elle est spécialement excellente pour enlever ou empêcher les vapeurs et les fumées qui montent à la tête, c'est pourquoi l'usage est de le boire immédiatement après dîner, quand ils se sentent trop pleins de vin, et le boire après souper enlève le sommeil. Finalement, l'usage de boire ce "ciä" est tel que l'on n'entre jamais dans une maison sans qu'il vous soit offert amicalement par croyance, par coutume et pour honorer l'hôte, comme on a coutume d'offrir le vin dans les pays de Flandres ou de Germanie. (R.II, 1, 145)

Les vases d'argile dont parle Carletti au début de sa présentation existaient effectivement, nous trouvons confirmation de ce qu'il avance (provenance, valeur) ainsi que quelques précisions supplémentaires dans l'ouvrage de Morga (1971 /original 1609 : 262). Carletti fait ensuite justement remarquer qu'au Japon le thé (très certainement vert) est consommé sous forme de poudre mélangée ou fouettée dans de l'eau chaude. Les vertus curatives qu'il mentionne étaient (et sont) les plus communément citées; de fait il semble que la feuille de thé ait été tout d'abord employée comme remède, soit externe soit interne; on lui attribuait entre autres la faculté de fortifier le

corps et la volonté, de chasser le sommeil et de faciliter la digestion. Pour terminer il note que, plus que le simple fait de désaltérer, boire le thé constitue à proprement parler un rite social.

Il passe ensuite aux aliments japonais et fait un "repas à l'envers" puisqu'il commence avec les fruits et termine par le riz. Il convient ici de donner une précision valable pour tous les pays visités: il est toujours difficile de distinguer ce qui constitue l'exposé des ressources naturelles et la présentation d'un "menu"; Carletti passe sans transition de la description de l'objet à la manière de l'apprêter et de le consommer:

C'est un pays ... assez fertile en riz, en grain et en toutes sortes de blés, légumes et fruits ...: en particulier des agrumes comme les oranges, dont certaines se mangent avec la pelure comme nos citrons et qu'ils appellent "cunebes", il y en a une autre sorte, qui sont tellement petites qu'on en fait une bouchée comme des cerises, elles ont plutôt l'air de citrons qui se mangent également avec la pelure et qui, confits, sont très précieux ... Il y a encore des poires, presque toutes de la même espèce, assez bonnes, très grosses, juteuses et avec une pelure si fine qu'on peut à peine les peler; ces poires, mises en conserve avec du sucre, sont très bonnes, tout comme les pêches et les abricots. On voit peu de raisin, à part celui que quelques-uns font pousser dans les pergolas pour l'offrir en cadeau, ou celui dont les religieux font parfois du vin de messe. Mais il y a passablement de melons dont la semence est pareille aux nôtres, mais pour tout le reste ils sont totalement différents aussi bien dans la forme que dans la pelure, la saveur et la qualité, ils peuvent presque se manger avec l'écorce, laquelle, quand ils sont bien mûrs, s'écaille et est si fine qu'elle se pèle comme un oignon; au lieu de les tailler en long et en tranches on les coupe en rondelles et ainsi on les mange avec la semence et la fleur ... Ils mangent les autres fruits plus volontiers verts que mûrs, excepté pour les melons, les concombres et le raisin; beaucoup ont coutume de les apprêter au sel et ainsi ils restent verts toute l'année, comme nous le faisons avec les olives qui manquent dans ce pays; mais il y a toutes sortes de légumes comme dans notre pays, spécialement des raves et des radis d'une grandeur si étonnante qu'un homme seul peut à peine en porter trois ou quatre (j'en ai vu sortir de terre de la grosseur d'une cuisse d'homme), de saveur douce et tendre. On en fait des salades, en les hachant et en les coupant menu dans la lon-

gueur, elles sont très savoureuses à manger; les feuilles mises dans le sel puis sorties et séchées, servent toute l'année, en particulier l'hiver, pour faire des soupes mêlées à d'autres légumes également salés et séchés, avec lesquels ils apprêtent le poisson frais et sec, leur nourriture commune et ordinaire, poisson dont le pays abonde tellement qu'il ne coûte presque rien. Ils ont également coutume de le manger cru, en le passant d'abord dans du vinaigre chaud; ils avalent à grand-peine les morceaux qu'ils font de certains gros poissons sanguins qu'ils apprêtent de cette manière; c'est une des raisons pour lesquelles, en ces pays, il y a beaucoup de gens qui souffrent du mal de St Lazare [la lèpre]. Avec ces poissons, ils font diverses sortes de mets qu'ils assaisonnent avec une de leurs sauces qu'ils appellent "misol", faite d'une espèce de haricots très abondants là-bas et de diverses qualités; ces haricots, cuits, broyés et mêlés avec un peu de riz... puis laissés ainsi amassés dans un baquet fermentent, pourrissent presque, deviennent de saveur très forte et piquante; avec le misol ils donnent du goût à leurs plats qu'ils appellent "sciro", que nous appellerions potage ou sauce. Ils les font, comme on l'a dit, d'herbes, de fruits et de poissons mêlés ensemble et encore de quelque viande sauvage; ils les mangent avec du riz qui leur tient lieu de pain, simplement cuit à l'eau ... ils l'appellent "mesci" et cru "come".

(R.II, 1, 153-155 passim)

Cette longue description s'explique d'elle-même, par conséquent il me semble inutile de revenir en détail sur ce qu'il affirme de la cuisine japonaise. Je soulignerai toutefois qu'il fut sans doute l'un des premiers européens à signaler -sans le nommer- le soja, qui entre effectivement dans la longue préparation du miso ("misol"). Il parle ensuite de la soupe de miso, le misoshiru ("sciro"), très commune au Japon; sa distinction entre le riz cuit -meshi ("mesci")- et le riz cru -kome ("come")- est également exacte.

Ayant trouvé dans le riz le substitut du pain, il cherche naturellement ce qui là-bas remplace le vin et consacre ainsi un paragraphe au vin de riz et au saké:

Du vin, ces peuples-là en ont en abondance; fait de riz, ils le boivent et le donnent à boire en le chauffant d'abord au feu afin qu'il soit tiède. Avec ce vin ils honorent les amis distribuant un verre à chacun, portant réciproquement

proquement des toasts de l'un à l'autre, le maître de maison commençant toujours par l'étranger le plus honoré qui vient lui rendre visite; à cela ils prêtent une grande attention. Le vin se fait avec du riz, cuit à la vapeur produite par de l'eau qui bout dans une chaudière, qu'ils mêlangent, une fois cuit, avec de la fleur de cendres et le laissent ainsi jusqu'à ce qu'il moisisse; ceci est pour ainsi dire la petite partie, ils l'ajoutent à un autre riz cuit de la même manière mais sans les cendres et sans être moisi, le tout mêlangé, ils le mettent dans une cuve où il rebout quelques jours, puis ils le font passer dans certains sacs de tissu comme l'étamine. De cette manière ils font un vin gaillard et savoureux et, pour lui donner plus de saveur, ils y ajoutent une autre sorte d'herbe de grande vertu; mais ce n'est pas chose commune à tous et on ne l'use que pour le vin des riches, qui la gardent secrète: elle est si fumeuse qu'elle enivre facilement et conserve longtemps le vin. Ils font encore distiller cette même décoction dans un alambic et en tirent un vin comme de l'eau-de-vie, très bonne de goût ... Ils boivent toujours le vin chaud, l'été comme l'hiver, le sirotant et le goûtant beaucoup plus que nous ne le faisons en buvant un bol de bouillon; avec ce vin ils s'enivrent fréquemment. (R.II, 1, 145-146 et 155)

Pour la première fois, il intègre dans son chapitre alimentation des réflexions sur les manières et les ustensiles de table, ainsi que sur les interdits alimentaires:

... Ils mangent le riz ... servi dans des petites écuelles de bois vernies de laque rouge, très proprement sans rien toucher avec les mains. Ils mangent tout en se servant de deux baguettes de forme ronde et appointée, longues d'un empan et grosses comme une plume à écrire, faites de bois, d'argent ou d'or, ils les appellent "fasce" (1); ils les prennent dans les mains entre le pouce et l'index, posant et mettant de manière stable l'une de ces baguettes sur l'extrémité du pouce ou au milieu, et ils bougent l'autre baguette prise entre les deux doigts; les pointes des deux s'ajustent et s'unissent; avec ces baguettes on prend chaque chose, pour petite qu'elle soit, très proprement et sans se souiller les mains. C'est pourquoi ils n'utilisent ni nappe ni serviettes et ni couteaux, parce que tout est apporté à table coupé menu et dans des planchettes carrées et vernies, sur lesquelles ils mettent les plats et les écuelles remplis de nourriture et de riz. ... Quand ils veulent le manger, ils approchent de la bouche l'écuelle dans laquelle il se trouve, puis, avec ces

(1) Déformation de *hashi*, terme qui désigne effectivement les baguettes utilisées pour manger.

deux baguettes ils s'appliquent à l'enfourner avec une disposition et une rapidité merveilleuses. (R.II, I, 155)
Ils ont des bovins, mais parmi les barbares ainsi que chez certains chrétiens, on a coutume de très peu en manger par superstition; ils ne boivent pas non plus leur lait, n'éprouvant pas moins de dégoût à son égard que nous aurions à boire du sang cru, ils se servent de ces vaches pour porter des chargements de bois ou d'autres choses. (R.II, I, 155)

Habitat

Pour commencer, Carletti présente les grandes lignes de l'habitation japonaise, en procédant de manière logique puis-
qu'il pose d'abord les fondations et termine par le toit et précise parallèlement les matériaux utilisés:

... les maisons ... de la ville de Nagasaki étaient toutes faites de pièces de bois jointes avec tellement d'habileté que, les matériaux employés étant préalablement dessinés et mesurés, on peut bâtir en deux jours une de leurs maisons. Ils appuyent les colonnes qui soutiennent ces maisons sur de grosses pierres, qui servent de base, enfoncées à moitié dans la terre, l'autre moitié restant découverte, afin que ce bois ne pourrisse pas; après ils mettent les entretoises, encastrées dans lesdites colonnes et sur lesquelles ils enfilent les planches avec lesquelles ils ferment les parois des pièces; ils couvrent ensuite ces pièces d'une certaine sorte de bois qui se fend et éclate comme le pin, puis ils fichent ce bois avec des broquettes qui tiennent lieu de tuiles ou de noues étant superposées l'une sur l'autre afin qu'elles couvrent les fentes et que l'eau ne puisse pas passer.
(R.II, I, 164)

Une fois franchi le seuil de la maison, il est littéralement ravi par la façon dont les Japonais appréhendent et décorent leur espace intérieur ainsi que par la sobriété du mobilier:

Ils créent des appartements dans les espaces intérieurs en les cloisonnant au moyen de grands cadres dressés sur lesquels sont peintes diverses choses; ces cadres s'ouvrent et se ferment comme un éventail à cause des plis et des angles qu'ils font lorsqu'ils sont dressés et ouverts; c'est sur ces coins qu'ils reposent, formant ainsi une très belle perspective. Outre le plaisir qu'ils procurent par leurs peintures variées représentant divers gibiers à plume, des fleurs, des animaux et autres fantaisies galamment colorées à fresque et enluminée d'or, ils font que dans une même pièce, même s'il y a d'autres per-

sonnes, on n'est pas vu, car ces paravents s'élèvent à hauteur d'homme; on les dispose encore autour du lit et ils font le même effet, à savoir que l'on n'est pas vu; en même temps ils décorent et divertissent, surtout quand ils ont de belles peintures. On peut également en garnir et en orner les parois des pièces, dans ce cas ils s'élargissent et se déplient complètement, appuyés au mur où ils offrent une vue admirable et réjouissante; ces cadres sont appelés "biobus" (1) en japonais; ils sont faits de plusieurs feuillets assemblés et encollés sur des listes de bois et cela des deux côtés, de sorte qu'il reste un vide au milieu, ils les peignent indifféremment des deux côtés; ils peuvent aussi être faits de soie crue, comme du voile, si beaux et si richement travaillés qu'ils valent souvent cent ou deux cents écus pièce. (R.II, 1, 164) Dans ces maisons ils habitent avec beaucoup de propreté, étant donné qu'ils recouvrent le plancher de toutes leurs pièces avec des sortes de gros sacs de paille, épais de deux doigts, longs de quatre bras et larges de deux, couverts de nattes faites d'une plante de la couleur de la paille, très fine, comme celle que chez nous on utilise pour faire les chapeaux; cette paille croit dans l'eau, comme le jonc, et ils l'appellent "y-o". De ces nattes et de ces paillasses ils font des lits sur lesquels ils dorment, en les superposant à tel point qu'ils atteignent la hauteur d'un bras, plus ou moins, sans autre drap et, en guise d'oreiller, ils placent sous la tête un morceau de bois ou autre chose non moins dure. Ces paillasses, qu'ils appellent "fatami" (2), quand elles sont des plus fines valent jusqu'à cent ou cent cinquante écus pièce... (R.II, 1, 165)

Ecriture et langue

Ce n'est pas par hasard si au Japon Carletti consacre un chapitre à l'histoire de ce pays d'une part, à son écriture et sa langue d'autre part. A ses yeux, sans doute, un pays qui a une écriture propre possède également une histoire; en poussant le raisonnement plus loin et en simplifiant à l'extrême on pourrait aller jusqu'à affirmer que, pour lui, l'écriture fait l'histoire en ce qu'elle a, entre autres pouvoirs, celui de retenir le passé ou de capitaliser le temps. J'en veux pour preuve qu'aux Indes occidentales il se contente de donner quelques

(1) Déformation du japonais *byobû*.

(2) *Fatami* pour *tatami*. Le "f" au lieu du "t" est une erreur fréquente dans les *Ragionamenti*..., il s'agit sans doute d'une mauvaise copie des manuscrits.

termes indigènes isolés (*cazzabe, nigua, paco, patatas*, etc... alors qu'au Japon (et en Chine) il se livre à une opération beaucoup plus systématique de déchiffrement et de transcription linguistiques. A cela vient s'ajouter une explication beaucoup plus fonctionnelle: "intraduite", la parole n'est qu'un son, un non-sens, traduite elle se charge de sens et devient produit utilisable. Si jusqu'à Manille, l'espagnol et le portugais étaient des passe-partout suffisants, au Japon où le *jou* des *Castillans* n'est pas encore parvenu la traduction s'impose afin de rendre à la langue une de ses fonctions immédiates, concrètes: celle qui permet l'échange commercial.

L'apport des *Ragionamenti*... du point de vue linguistique nécessiterait à lui seul une étude complète pour laquelle je ne suis pas compétente, je me suis donc contentée de faire ressortir les points les plus pertinents de ce qui constitue l'un des premiers "traités" de l'écriture et de la langue japonaises. Et pour commencer quelques remarques générales:

Ces peuples du Japon utilisent des lettres et des caractères propres qu'ils écrivent, mais ils comprennent également les livres chinois, c'est-à-dire ceux dans lesquels sont écrites leurs lois et autres sciences ainsi que la théologie de leurs superstitions le tout en caractères hiéroglyphiques, communs pour être compris aussi bien par eux que par ceux qui sont différents dans le parler, car cela n'importe pas, chaque nation nommant dans sa langue ces choses qui sont signifiées dans les susdits hiéroglyphes. Mais pour écrire communément leurs lettres et leurs affaires ils ont trois ou quatre sortes d'alphabets de quarante-deux lettres chacun... (R.II, 1, 172)

Puis il présente l'acte scripturaire proprement dit:

Ils écrivent en déployant la phrase le long de la feuille commençant de droite à gauche, ils descendent ensuite tout au bas de la feuille puis retournent vers le haut jusqu'à ce qu'ils aient fini d'écrire ce qu'ils voulaient. (R.II, 1, 172-173)

Il distingue ensuite divers niveaux de langue ainsi que la présence d'une langue érudite (ou langue de cour):

Par l'alphabet ... ils signifient tout ce qu'ils veulent avec des vocables divers et nombreux qu'ils peignent avec des pinceaux et des écritures propres à leur langue qu'ils parlent communément de diverses manières. Puisque, pour exprimer la même idée, suivant qu'ils parlent à un per-

sonnage quelconque ou à un plébéien ou à une femme, ou alors pour mépriser ou honorer autrui, ils usent de diverses manières de dire, de sorte que, d'une certaine façon, on dirait qu'il y a plusieurs langues, alors qu'il n'y en a qu'une.

... la langue la plus civile est celle qu'ils appellent langue de la ville de Miaco (1), qui est pour ainsi dire celle de la cour, Miaco étant le chef-lieu de la plus grande île du Japon. (R.II, 1, 174)

Si tout au long de son *racionamento* japonais Carletti reconnaît que ce peuple - "cruel" - est aussi éloigné culturellement de nous qu'il l'est géographiquement:

... ils ne sont pas moins extravagants que différents dans leurs coutumes ... et opposés en tout et pour tout aux nôtres, tout comme ils sont opposés à nous dans le site de leur terre... (R.II, 1, 166)

il va se livrer, au cours de sa présentation sur la langue, à un rapprochement fondé sur l'homophonie de certains termes:

... en revenant à ces lettres ou syllabes, je dis qu'elles signifient en elle-mêmes quelque chose en propre ... "Mi" signifie "io" [=je], et en cela ils s'accordent avec les Lombards qui utilisent le "mi" en lieu et place de l'"io"; de même, il semble que "dono" a quelques ressemblance avec "donno" qui signifie seigneur en langue italienne comme en japonais, avec cette différence de prononciation causée par le "N" en moins. (R.II, 1, 174)

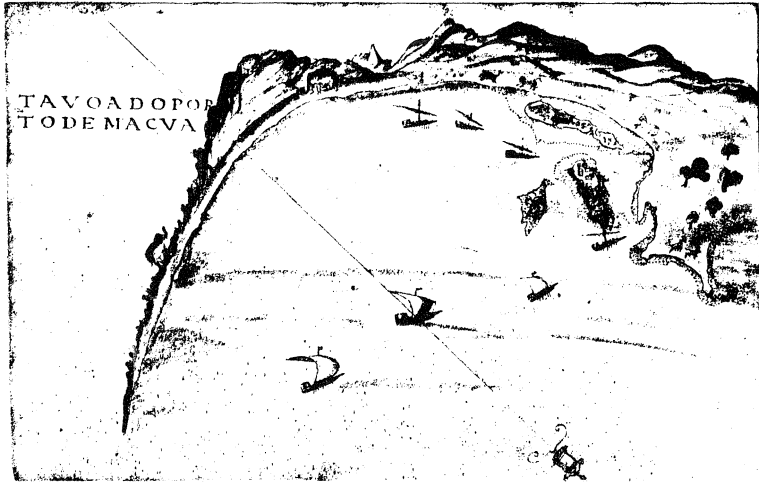
Poursuivant ses considérations sur la langue, arrivé à la lettre "U" (qui désigne le cormoran) et procédant toujours par association d'idée, il fait une rapide description de la pêche pratiquée à l'aide de cet oiseau:

... la lettre "U" désigne une sorte d'oiseau de mer grand comme une oie dont le cou est long de cette manière, de couleur noire et au bec pointu; il a de grands yeux et des pattes courtes. Ils se servent de ces oiseaux pour pêcher, en les envoyant sous l'eau liés par une corde qui passe sous les deux ailes et arrive au cou; ils font passer dans la corde un petit morceau de roseau qui glisse vers le cou pour le serrer, afin que, quand il sort de l'eau avec le poisson au bec, il ne l'avale pas. Lorsqu'ils s'en servent pour cette manière de pêcher, il acquiert le nom de "unotori". Les principaux seigneurs de ce pays en ont pour leurs divertissements. (R.II, 1, 175)

Ainsi s'achève son exposé sur le Japon.

(1) Miaco: ancienne capitale de l'empire, ville appelée plus communément Kyoto par la suite.

- Chine



Carte de la baie de Macao. Routier pour Joao de Castro, vice-roi des Indes. Vers 1540. Beurdeley (1974 : 76)

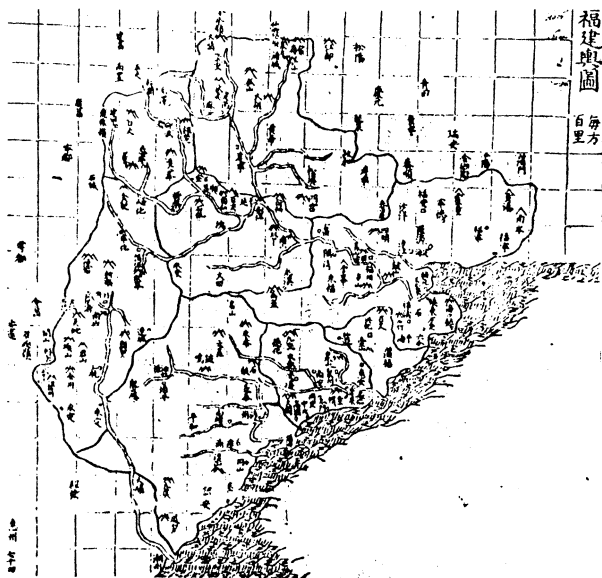
Si le Nouveau Monde se présentait au marchand sous l'aspect plus ou moins uniforme de la colonisation, l'Asie, en revanche, offrait l'image de civilisations élaborées, de nations politiquement et socialement très organisées. Certes la présence européenne se manifestait notamment par ses tentatives d'évangélisation et d'exploitation commerciale, mais les possibilités de pénétration restaient faibles. En Chine, par exemple, l'empereur Wan-Ly de la dynastie Ming, avait autorisé le père jésuite Matteo Ricci et ses suivants à s'installer à Macao, mais maintenait les marchands portugais extra-muros. A Macao, justement, Carletti arrive en mars 1598; il va y séjourner vingt et un mois, durant lesquels il passe une partie de son temps à commercer par l'intermédiaire de "députés", seuls autorisés à se rendre aux foires de Canton:

... quand vint le temps de la foire ou marché qui a lieu à Canton, où les Portugais vont acheter des marchandises qui sont portées en Inde, je donnai mon argent aux députés: pour cela quatre ou cinq citoyens de Macao sont élus et nommés pour aller là-bas afin de s'approvisionner pour

tous les autres, afin qu'il n'y ait pas d'altération dans les prix des marchandises. Les députés sont conduits à Canton sur des vaisseaux chinois, avec l'argent qu'ils veulent ou ont à employer, ce qui représente ordinairement 250 ou 300'000 écus en réaux ou en lingots d'argent qui viennent du Japon ou de l'Inde. (R.II, 2, 181-182)

Mais il parvient surtout à accumuler et à organiser des informations sur ce pays qu'il ne pouvait appréhender "in situ et de visu", et ce à l'aide de "livres de géographie" chinois (voir p. 20) et de renseignements fournis par des pères de la Compagnie de Jésus (notamment les pères Alessandro Valignani et Lazzaro Cattanei). Je reviens brièvement sur cet ouvrage géographique dans lequel l'auteur puisa l'essentiel de ses informations (24 pages sur 39, soit 61,5 %), notamment des données administratives et démographiques très précises qui rendent, au demeurant, le *ragionamento* assez aride. Voici comment Carletti présente ces "tables de géographie":

... dans ces livres ... tout le pays est représenté dans l'espace de certaines lignes tirées en forme de quadrilatères parfaits, chacun d'eux contenant l'espace de cinq cents "li" [=360 pas]. (R.II, 2, 190)



Carte de la province de Hocsien tirée de l'Atlas sinicus... Carletti (1976, éd. esp. : 153)

Conscient de leur valeur informative il précise encore:

... de ces provinces, j'ai peut-être fait un trop long bavardage. C'est dû au fait que j'ai mis dans mon simple "ragionamento" une partie des choses qui sont écrites dans ces livres de géographie de la Chine; de ces choses et de celles que je n'ai pas eu le temps de faire interpréter, Votre Altesse devrait faire un volume ordonné du type de celui qui les contient là-bas, profitant d'un religieux qui viendrait de ces pays-là, qui connaîtrait et comprendrait ces caractères hiéroglyphiques. (R.II, 2, 211)

Il est avare de renseignements en ce qui concerne la façon dont il entra en possession de cet ouvrage, où et de qui il l'obtint et il ne mentionne que très vaguement l'interprète qui en traduisit quelques pages⁽¹⁾.

Avant de passer en revue et d'analyser les données de Carletti il me faut parler rapidement d'un ouvrage important qui constitue une source ou un complément d'information probables dont il se servit durant la rédaction de son *ragionamento* chinois. Il existe, en effet, certaines coïncidences entre la *Storia dell'introduzione del cristianesimo in Cina* du père Matteo Ricci et les *Ragionamenti*... Carletti ne mentionne nulle part directement ni le jésuite ni son oeuvre; un fait est encore plus curieux: la *Storia*... fut écrite à Pékin entre 1608 et 1610 alors que Francesco était de retour à Florence depuis 1606 et avait quitté Macao en 1600, par conséquent il n'est pas facile de savoir quand et comment lui parvint l'ouvrage de Ricci. Quoi qu'il en soit, certaines ressemblances (qui touchent autant le choix de l'information que l'information elle-même) semblent indiquer que, d'une manière ou d'une autre, Carletti a été influencé par l'oeuvre de Ricci.

Comme je l'avais fait pour le *ragionamento* du Japon, j'ai regroupé les données par grands thèmes.

Aspect extérieur

Pour commencer, quelques mots sur l'apparence générale

(1) La traduction de cet interprète anonyme existe effectivement dans un petit cahier écrit de sa main qui est déposé à la Bibliothèque Nationale de Florence. (Cl.XIII, 2).

des Chinois ainsi que sur leur manière de se vêtir:

... les hommes ne sont pas très beaux de visage à cause de leurs petits yeux, de leur nez épaté et du fait qu'ils n'ont pas ou peu de barbe, [s'ils en ont une, elle est] constituée de 30 à 35 poils noirs, rares, longs et inégaux qui pendent de manière laide du menton et des moustaches et qu'ils ne se soucient pas de peigner; en revanche, ils peignent leurs cheveux chaque matin comme les femmes; enroulés, ils les arrangent autour de la tête; à leur extrémité, ils les traversent d'une pointe d'argent, afin que le cercle qui en est fait ne se défasse pas; au dessus, ils accommodent une coiffure ou un chapeau fait de soies de cheval qu'ils n'enlèvent jamais, sauf quand ils vont dormir. (R.II, 2, 210)

Pour en revenir à la foire de Canton, je dis qu'on y achète une quantité infinie de toiles de coton blanc ou de couleur, avec lesquelles, en général, la majeure partie du petit peuple se vêt actuellement; il n'y a pas 400 ans que la graine de coton leur fut apportée de l'Inde, avant, en échange, ils avaient coutume de se vêtir de soie car, bien qu'ils aient toutes sortes d'animaux, ils ne connaissent pas l'art de faire des draps de laine, encore qu'ils en fassent des tapis à la grossière. Néanmoins, ils estiment les étoffes d'Europe, particulièrement celles de couleur écarlate et d'autres couleurs, ainsi que les noires à l'usage des mandarins et autres Chinois; ceux-ci s'habillent d'un long habit fait de deux pièces de tissus, soit une qui va de la ceinture jusqu'aux pieds et l'autre des épaules jusqu'à mi-cuisse, à la manière d'un froc avec des manches larges et longues comme celles de nos frères, ouvert sur le devant, croisé et lié sur le côté gauche avec des bandes [d'étoffe], directement sur la peau, sans qu'il y ait de chemise, qu'ils n'utilisent pas. Sur la tête, ils portent une coiffure en filet faite de soies, de crins ou de queues de cheval, directement sur les cheveux qu'ils ont aussi longs que les femmes; par dessus, ils portent un autre filet, également fait de soies, qui a la forme d'un chapeau assez haut et sans plis, de forme ronde ou carrée, suivant le degré de la personne ou de la profession, les couvre-chefs portés par les mandarins et les ministres de la justice différant de ceux portés par le commun du peuple; ils ne portent pas ce chapeau avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Ils ont coutume de porter des chaussettes de feutre très larges, comme des grosses bottes, avec le pied ajusté pour qu'on puisse mettre la chaussure par dessus, celle-ci a une empeigne de soie ou de coton tissés et une semelle de cuir; on peut la chausser sans l'aide des mains ni pour la tirer, ni pour l'enlever, étant faite comme une chaussure de bois c'est-à-dire d'une seule pièce. Avant de mettre ces bottes, ils bandent leurs jambes avec une lanière d'étoffe faite à partir d'une plante comme le lin (qu'ils ne cultivent pas) appelée par eux "nono", qu'ils

enroulent serré pour garder la jambe plus fraîche, plus propre et afin qu'elle ne transpire pas.
(R.II, 2, 184-185)



"Comment les mandarins chinois sont transportés et se déplacent en rivière", gravure tirée de Linschoten (1956)

Alimentation

Le tableau des aliments est, comme toujours, extrêmement riche; on remarquera que l'étude de l'alimentation que Carletti consacre à chaque pays se situe principalement sur le plan qualitatif: elle consiste en une observation attentive qui inventorie ce que mangent les gens au jour le jour ou de saison en saison. De plus, le régime alimentaire n'est jamais traité de manière isolée mais nécessairement mis en relation directe avec le genre de vie, les ressources, etc... Pour commencer, il présente naturellement le riz, la denrée de base, avec lequel on fabrique également le vin:

On sème toutes sortes de grains, mais surtout du riz, qui est généralement leur nourriture ordinaire, avec lequel ils font également du vin par distillation de cette substance, ils le boivent en le chauffant au feu, mettant la bouteille en étain, remplie de vin dans l'eau bouillante. Bien qu'ils aient du blé, ils n'en font pas de pain; ils le mangent néanmoins, apprêté de diverses manières, comme un mets de plus, à la manière du riz. Ainsi, quand il y a

plusieurs plats, le riz est souvent l'aliment qui se mange en dernier, simplement cuit à l'eau, comme le font les Japonais. (R.II, 2, 203)

Il déroule ensuite la longue liste des fruits:

Ils ont en abondance et toute l'année de nombreuses et diverses sortes de fruits, spécialement des oranges, meilleures et de variétés beaucoup plus diversifiées que les nôtres; certaines, entre autres, sont plus grosses qu'un ballon pour jouer au "calcio" [football]; mais la rareté réside dans la matière qui est dedans, rouge écarlate, d'une saveur merveilleuse, elles ont une pelure épaisse de deux doigts. Il y en a encore des ordinaires, douces, à la pelure fine, qui n'ont pas de pépins; pour les malades on ne peut désirer mieux ni avoir quelque chose de plus exquis pour la soif, car la saveur et le jus en sont merveilleux. Les autres fruits propres au pays sont d'innombrables variétés, mais les meilleurs au goût sont ceux que dans toute l'Inde, et là-bas également, les Portugais appellent "mangas" [*Mangifera indica* L.]. Ce fruit a une saveur et un parfum prisés, il est très succulent et sain, il n'est pas plus grand qu'une grosse poire mais il est fait à la manière d'une amande fraîche, à la pelure verte, lisse et sans poils, il a cette même couleur rougeâtre et est aromatique; quand il n'est pas mûr, il se mange comme les amandes vertes et tendres, avec la pelure et il a la même saveur acéteuse. On en fait divers assaisonnements, en lieu et place de verjus, pour donner aux mets ce goût acide; quand ils sont mûrs, on les pèle comme nos figues; il y a un noyau au coeur de la chair, celle-ci ne se détache pas mais reste fibreuse. Ils ont un autre fruit qui s'appelle "leccia" [*Nephelium sinensis*, litchi] ... gros comme une prune mais à la pelure grossière, dure et travaillée comme celle des arbruses, de couleur rouge et verte qui se pèle facilement; la substance qui est à l'intérieur ressemble au raisin à chair adhérente, de saveur pas trop douce, aqueuse, qui rafraîchit et plaît au possible. Ils en font un vin suave; au milieu, il y a un noyau gros comme une olive mais dont la pelure et la moelle sont presque comme celles du gland, de couleur tannée ... Finalement, ils ont des figues, des poires, des prunes, des pêches qu'ils apprêtent toutes en confit quand elles sont encore vertes, particulièrement les poires et les pêches. Ils ne mangent pas le raisin, bien qu'ils en fassent du vin, et le gardent toute l'année confit et sec. (R.II, 2, 203-204)

Il passe aux viandes traitant sans distinction celles "qu'ils" mangent, celles qu'ils présentent en offrande à leurs idoles et celles qui font l'objet d'un interdit alimentaire:

Ils abondent de toutes sortes de viandes, mais la plus

prise chez eux est celle de porc, beaucoup ont coutume d'engraisser cet animal en le nourrissant de blé; ils l'offrent également en sacrifice à leurs idoles avec d'autres espèces de viandes et d'aliments, soit du riz, des fruits, du vin, des poules, des oies et des canards ... Toutes ces choses, ainsi que d'autres sortes d'oiseaux ... comme certaines espèces de perdrix ..., ils les portent dans leurs églises, apprêtées, plumées et nettoyées, après les avoir offertes à l'idole en les mettant sur un autel ou sur une table qu'ils portent souvent avec eux; une fois les nombreuses cérémonies faites et prononcées, ils les reprennent et les portent à la maison où il ne leur reste qu'à les mettre à cuire, presque sanctifiées dans cette offrande ... Ils mangent toutes sortes d'animaux, et même des chiens, dont la chair est jugée saine et bonne, tout comme celle des chevaux, des mulets et des ânes, bien qu'ils aient d'autres viandes à disposition comme chez nous; ils ne tuent pas volontiers les bovins et les buffles à cause de leur religion et parce qu'ils servent à l'agriculture. (R.II, 2, 205 et 207)

Au chapitre des boissons, en plus de l'alcool de riz déjà cité, il mentionne des "vins artificiels" et, très brièvement, le thé:

... ils boivent diverses sortes de vins artificiels dans des petites soucoupes, le sirotant chaud à petites gorgées. J'en goûtais personnellement un que me présenta le père Lazzaro Cataneo, jésuite, qu'il avait apporté dans un vase d'argile de la ville de Pékin; ce vin était très bon et il m'affirma qu'il était constitué de soixante-six choses; en vérité, c'était une boisson délicate, de saveur variée. Ils utilisent eux aussi le "cià", non en poudre comme les Japonais dont ils ne partagent pas non plus la superstition concernant les vases pour le conserver; ils cuisent la feuille dans l'eau et boivent cette décoction chaude. (R.II, 2, 207)

Les manières de table retiennent assez peu son attention: l'effet de surprise ressenti au Japon fait place, ici, à une simple remarque:

Ils ne sont pas trop propres, bien qu'ils se servent eux aussi pour manger de deux baguettes, comme les Japonais. Ils s'assoient sur des chaises et des bancs dans leurs maisons; sur la table, sans autre appareil de nappes et de serviettes, ils mettent leurs mets qu'ils apportent dans des plats et des assiettes de cette terre dite porcelaine. (R.II, 2, 207)

Architecture et urbanisme

De l'habitat chinois, Carletti ne retient que quelques éléments: apparence générale, ossature et matériaux de construc-

tion:

Il est aisé de pénétrer dans les maisons parce qu'elles sont toutes basses, construites avec des piliers de bois comme des colonnes qui soutiennent les traverses et le toit; ils remplissent ensuite les vides avec des planches de bois ou avec des briques murées, entre lesquelles ils répartissent leurs pièces; elles n'ont pas d'étage, car ils considèrent que monter les escaliers, outre le fait d'être incommode, constitue un danger, et ils rient de notre habitude, se vantant d'être les hommes qui savent et qui ont deux yeux, alors que les autres n'en ont qu'un. (R.II, 2, 188-189)

La dernière remarque mérite qu'on s'y arrête: elle témoigne de l'esprit de supériorité des Chinois qui, par ailleurs, avait déjà frappé Carletti:

Ils sont maîtres... dans l'art mécanique et politique, ils font profession de philosophie morale, de mathématique, d'astrologie, de médecine et d'autres sciences, dans lesquelles ils se considèrent comme étant les premiers hommes du monde et ils ne pensent pas qu'il y ait quelque chose à savoir en dehors de leur nation, tenant tous les autres pour des gens barbares. (R.II, 2, 188)

esprit de supériorité auquel fait écho la vision pour le moins ethnocentrique de leur cosmologie:

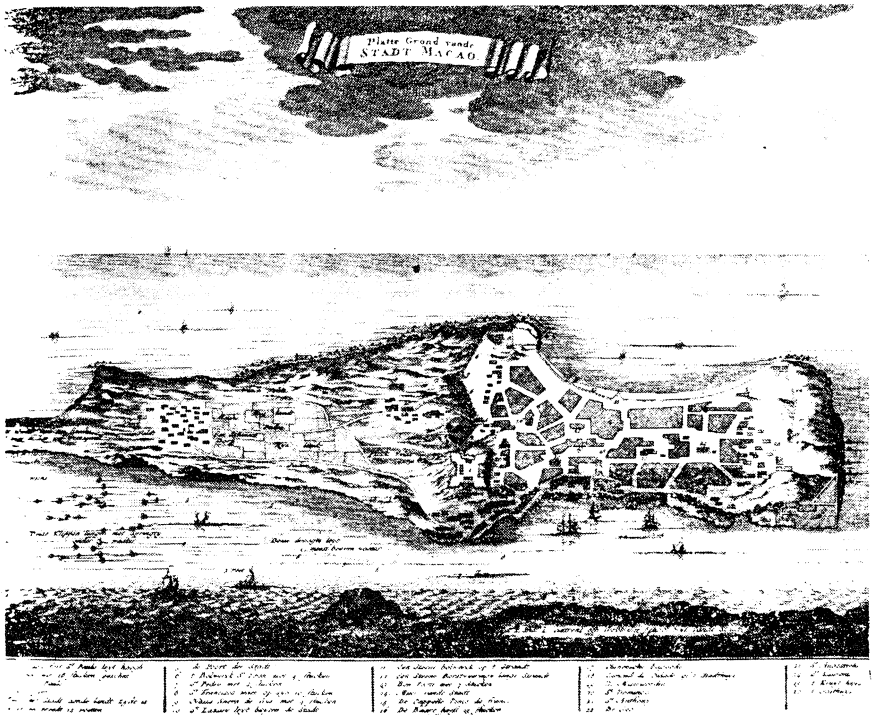
... les Chinois appellent leur royaume de plusieurs manières ... ainsi "chiumhoà" qui signifie royaume situé au milieu de toute la terre; ainsi le croient les Chinois qui pensent que l'immensité de ce monde est un plan grand et beau au milieu duquel se trouve leur royaume (bien qu'ils croient que le ciel est rond) et qu'il n'y a pas d'autre terre ou d'autre royaume que le leur, pour cette raison, il lui donne le nom de "Thien Hia" qui signifie "tout ce qui est bon sous le soleil et au roi" qui est, comme je l'ai dit, le seigneur de l'univers. (R.II, 2, 197)

Les deux passages traitant de l'urbanisme en Chine sont tirés des "livres de géographie":

... à Pékin ... on dit qu'il y a un temple royal dont le périmètre tourne autour de douze milles de murailles, qu'il est constitué de cinq nefs très grandes et qu'il est miraculeux. Comme l'est aussi le palais royal qu'on dit occuper toute la ville, c'est-à-dire qu'il va d'un côté à l'autre, du sud au nord; à l'intérieur se trouvent toutes les délices du monde et de la chair ... Dans la salle où le roi donne ses audiences et où l'on fait les cérémonies pour rendre grâce des offices qui s'y déroulent, il peut y avoir 30'000 hommes, tant elle est

grande et magnifique. Ils veulent que cette ville de Peking soit celle que, au temps des Tartares, Marco Polo, vénitien, appela "Cambalū"; ses murailles sont merveilleuses, puisque douze chevaux pourraient y courir ensemble, elles sont faites de pierre et de briques, et on dit qu'il y a plus de 10'000 ponts grands et petits. (R.II, 2, 191)

... à Nankin il y a plus de 4'000 ponts dont la plupart sont si grands que des navires mâtés peuvent passer dessous, on me certifia que la ville était très grande, d'une circonférence de vingt-cinq milles, que le palais royal était entouré de trois murailles fortifiées dont les fossés se remplissent de l'eau du fleuve qui traverse la ville en son milieu, qu'elles avaient un pourtour de cinq milles italiennes et qu'à l'intérieur il y a des bois et des jardins. (R.II, 2, 192)



Plan de la ville de Macao, tiré de l'Atlas Bodel Nijenhuis (s.d. : 129)

Organisation et pratiques sociales

1) Parenté: alliance et filiation

De tous les *Ragionamenti*..., c'est la seule mention, au

demeurant très succincte, qui nous renseigne sur le système de parenté alors en vigueur dans une des sociétés "autres" observées par Carletti:

Ils ne prennent qu'une femme légitime, avec laquelle ils font leur vie; elle leur est destinée alors qu'ils ne sont encore que des enfants du même âge pour le temps où ils seront en âge de consommer le mariage, sans qu'il leur soit demandé s'ils consentent au mariage; outre cette épouse sur laquelle ils comptent beaucoup pour la succession à cause de l'horreur qu'ils ont de ne pas avoir d'héritiers et d'enfants pour perpétuer leur famille, ils entretiennent néanmoins plusieurs autres femmes qui par ce caractère 女 s'appellent "du" (1), en tant que concubines dans divers endroits où ils pensent avoir à se rendre pour leurs affaires, ils les achètent et les vendent selon leur plaisir ... J'en reviens au mariage: la dot est toujours donnée à la première femme par l'homme, qui s'appelle par ce caractère 男 "Cam" (2); ils ne regardent pas au fait d'être parents étroits, il leur suffit de ne pas être de la même famille, ce qu'ils évitent, même s'ils n'étaient pas parents. Avec ce système je crois, mais je n'en suis pas sûr, un frère et une sœur nés de la même mère peuvent se marier, mais non ceux nés du même père; en revanche, les cousins nés de deux frères ne pourront se prendre pour conjoints, même pas à un degré beaucoup plus éloigné, comme on l'a dit, s'ils appartiennent à la même famille ou au même clan; j'en conclus que c'est l'homme qui fait l'affinité du sang et de la parenté et non les femmes. (R.II, 2, 208-209)

Il ne s'agit pas de faire ici un exposé du système de parenté en Chine, ce qui m'intéresse c'est que Carletti ait relevé la présence de modes de filiation et d'alliance différents. Quels éléments a-t-il retenus et compris de cet immense complexe ? Il signale, notion fondamentale, le caractère exogame de l'alliance, la prohibition du mariage entre cousins parallèles agnatiques ainsi qu'une filiation de type patrilinéaire. Pour faire une critique valable de ses affirmations, il faudrait savoir, par exemple, dans quelle région ce système était pratiqué, et nous n'en savons rien. Cette absence de points de repères et de précision rend certes le jugement difficile, mais

(1) S'il ne s'agit pas d'une erreur de manuscrit, ce caractère -inexistant- a probablement été confondu par Carletti avec 女支 "chi", qui signifie prostituée.

(2) la graphie correcte du caractère chinois pour l'homme est 男 . A ce sujet, voir Carletti (1976, éd. esp. : 171).

elle est encore renforcée par des problèmes de traduction: ainsi il faudrait connaître quel champ sémantique recouvraient des termes tels que *casato* ou *casata* (que j'ai traduits par "famille" et "clan") au XVII^e siècle pour être en mesure de comprendre exactement ce que l'auteur veut dire. De telles investigations linguistiques sont évidemment possibles mais elles dépassent le cadre de ce travail.

2) Spectacles et jeux

Aux yeux de Carletti les spectacles, les jeux entrent dans l'ensemble des pratiques sociales, même s'ils sont critiquables, coupables parce que immoraux et inutiles:

... finalement ils abondent de toutes sortes de biens pour le corps, qu'ils cherchent à contenter et à divertir par des fêtes et des comédies qu'ils font sur les places publiques où ils dressent des estrades et des scènes magnifiquement ornées. Souvent, le récit d'une même histoire dure quinze ou vingt jours en continu, sans qu'ils s'arrêtent ni le jour ni la nuit; pendant qu'une partie des histrions récite, l'autre se repose, mange et dort pour pouvoir continuer la fête, où ils représentent en chantant la poésie à leur usage ... ils représentent également des comédies où les personnes apparaissent en scène masquées et superbement vêtues et sans parler du tout: ils accompagnent par des gestes des mains et de la personne les paroles déclamées de l'intérieur du théâtre ... Ils y ajoutent, en outre, des jeux que plusieurs font de leur personne et miraculeusement par l'agileté des mains et des pieds; toutes ces choses attirent derrière elles les plaisirs que l'on prend de l'une ou l'autre Vénus. (R.II, 2, 208) Ils jouent à divers jeux d'échecs presque comme les nôtres et d'un autre type encore constitué d'un grand nombre de pièces qui forment une grosse armée; ils consacrent un grand nombre d'heures pour terminer une partie, comme ils le font avec les cartes, différentes des nôtres, et avec les dés, semblables au nôtres: avec ces dés ils jouent de la manière suivante: ils les prennent du bout des doigts et les jettent dans une soucoupe de porcelaine à six reprises, les projetant avec grand effet et une efficacité plus qu'ordinaire mais également une grande perte de temps. (R.II, 2, 211)

Religions

En Chine, Carletti distingue trois religions: le confucianisme, le bouddhisme et le taoïsme. Je cite quelques extraits de ses présentations sur lesquelles je ne ferai aucun commentaire mais qui m'intéressent en ce qu'elles font appa-

raître un certain relativisme religieux de la part de l'auteur. Il me semble, en effet, qu'il y a une prise de conscience dans le fait de constater que l'ensemble des pratiques liées à la religion peut être décomposé en parties et qu'avec les traits isolés ainsi mis en évidence on peut faire apparaître des analogies entre les religions, par exemple ses comparaisons de notions telles que l'ascétisme, la macération des ermites, le monachisme, les lieux de pèlerinage, etc. . . :

En plus du culte des idoles, ils ont encore deux autres sortes de religions, soit celle de Pythagore (1) qui n'a pas moins d'autorité que les autres, ainsi ils disent qu'il y a plus de 3'000 prêtres, ou, pour mieux dire ministres, sans compter les monastères de femmes qui sont comme chez nous les nonnes. Ils mènent tous une vie stérile qui imite celle du fondateur qui l'introduisit; ils disent à son sujet qu'il ne mangea jamais autre chose que du riz cuit et souvent cru, pour faire plus grande pénitence, il portait toujours une chaîne de fer ceinte sur la chair nue, qui lui avait fait une plaie telle que, infectée, elle génèrait et nourrissait une quantité de vers, si par hasard il en tombait un par terre, il le recueillait avec amour et charité et le remettait dans la plaie en disant: "pourquoi t'en vas-tu, il te manque peut-être quelque chose à ronger ?" (2). Après sa mort, ils lui firent un temple ... dans lequel ils conservent son corps comme celui d'un saint homme, où il y a plus de 1'000 religieux qui vivent selon la règle de vie des frères; de tout le royaume les membres de cette secte s'y rendent en pèlerinage et par dévotion. L'autre secte est celle de ceux qui adorent le seigneur du ciel et de la terre, dont font profession de foi presque tous les hommes lettrés et les philosophes. Ils font dans leurs maisons certaines chapelles découvertes, afin de pouvoir voir le ciel qu'ils adorent en simulacre de Dieu qui l'a créé ainsi que toutes les autres choses; ils confessent que l'on ne devrait pas adorer ni rendre honneur aux idoles, qui sont des hommes comme nous, mais qu'on le fait parce que la coutume inventée par les philosophes anciens en a été introduite,

-
- (1) Les Jésuites désignaient les bouddhistes par le terme de Pythagoriciens. Le père Ricci soutient que la métempsycose de Pythagore passa en Inde et que de là les bouddhistes l'introduisirent en Chine.
- (2) Carletti se réfère à Lozu ou Lieuzu, dernier patriarche bouddhiste qui vécut à Nanhua jusqu'en 677 entouré d'un millier de disciples. L'aspect anecdotique de cette histoire est un des éléments qui fait penser que Carletti s'est ou bien inspiré de Matteo Ricci ou bien qu'ils disposaient d'une source commune. A ce sujet, voir Ricci (1942 : 339).

lesquels jugent qu'il n'est pas possible d'introduire une religion ou une manière de prier dans la masse des hommes ignorants sans quelque simulacre d'images, qu'ils font toujours représentant des hommes et jamais des animaux. (R.II, 2, 206)

Ecriture et langue

A la fin du XVII^e siècle, les informations sur la langue chinoise étaient rarissimes; on doit la première tentative d'étude systématique au père Matteo Ricci dont le dictionnaire sino-italien est hélas perdu (un autre jésuite, le père Lazaro Cattanei, que Carletti rencontra à Macao, participa à l'élaboration de cet ouvrage). C'est pourquoi les idéogrammes retranscrits dans les *Ragionamenti*... peuvent être considérés comme les premiers témoins de l'écriture chinoise en Europe.

Comme il l'avait fait au Japon, il commence par une brève présentation du support et des outils de l'écriture:

Ils ont coutume d'écrire de la même manière et dans le même ordre que les Japonais: sur une feuille très fine faite de morceaux de coton ou d'écorce d'arbre mis à macérer; ils écrivent en allant de la partie supérieure vers la partie inférieure, cela avec des pinceaux qu'ils frottent sur une pierre où est délayée l'encre qu'ils transportent dure, sous forme de petits pains; pains qu'ils dissolvent avec un peu d'eau en les frottant sur ladite pierre. (R.II, 2, 199)

Il poursuit par un exposé plus complet sur la langue dont la source directe est évidemment l'*Atlas sinicus*...; on constate cependant que Carletti ne s'est pas contenté de recopier des données: en expliquant quelques éléments du système linguistique (ou encore de la numérotation, R.II, 2, 188) il montre qu'il en a saisi les caractéristiques principales. Il affirme entre autres:

- qu'il se compose de paroles monosyllabiques qui sont en fait des symboles indépendants de la phonétique et que l'écriture, dont les caractères expriment des idées et non des sons, est susceptible d'être déchiffrée par tous. Ce dernier point est fondamental: Carletti a bien compris le pouvoir immense que représente un système unique non seulement du point de vue politique mais également culturel, c'est encore plus com-

préhensible lorsque l'on sait qu'à la même époque l'Italie était littéralement morcelée en une multitude de dialectes (voir à ce sujet Migliorini 1979 : 187-213):

Avec leurs pinceaux ils forment leurs lettres qui sont des caractères hiéroglyphiques (et avec chacun d'eux ils signifient une chose composée et prononcée avec une seule syllabe) compris non seulement par eux mais par tous leurs voisins, soit les Cochinchinois, les Coréens, les Japonais et d'autres encore, qui, bien qu'ils possèdent diverses langues, connaissent néanmoins la signification de ces lettres, de même que, dans son pays, chacun connaît par l'imagination toutes les choses qu'il désigne par son nom selon son parler... (R.II, 2, 199)

- qu'il faut tenir compte des tons, c'est-à-dire des inflexions, des modulations musicales, qui font partie intégrante du mot au même titre que les consonnes et les voyelles:

Qui connaît la musique comprend mieux ce qu'ils disent à cause ... des tons et des accents, ceux-ci font qu'ils ont un même mot pour rendre plusieurs significations, lesquelles se comprennent mieux écrites que parlées; c'est pourquoi, pour exprimer une idée, chacun cherche à l'écrire. Il est rare que l'on envoie des ambassades orales, mais au contraire toujours écrites, de sorte que l'écriture est plus en usage dans ce pays que dans toute autre partie du monde, elle est peut-être également plus ancienne.
(R.II, 2, 208)

- que la langue comporte deux états différents: d'une part le chinois vulgaire (ou plutôt plusieurs chinois vulgaires) et d'autre part, un chinois littéraire qui est le même partout; cette langue érudite est d'ailleurs comparée, à juste titre, avec le latin:

... les personnes lettrées parlent une langue qui s'appelle "mandarine" ... elle s'appelle encore "quon hoà", ce qui veut dire langue de cour, c'est-à-dire langue des magistrats et de ceux qui plaident; elle est comprise dans toutes les provinces, de même que chez nous la langue latine est comprise dans plusieurs états; c'est celle dont se servent les magistrats et les gouverneurs, qui occupent la première place dans le pays. (R.II, 2, 199) (1)

Il termine sa présentation de la Chine par une descrip-

(1) Toutes les données de ce chapitre sur la langue ont été vérifiées in Demiéville (1959 : 13-30)

tion de l'éclipse de lune à laquelle il assista à Macao:

... pour donner fin à ce "ragionamento" je dis que lorsque je me trouvais là-bas, j'observai une grande éclipse qui eut lieu le 6 août 1599. Le vendredi soir, je vis la lune s'obscurcir alors qu'elle apparaissait pleine à l'horizon, cela dura environ deux heures, elle était de couleur rouge enflammé, et le peu qui restait clair était situé au nord. (R.II, 2, 214)

- Malaisie

Le court séjour qu'il fit à Malacca (22 jours) ne permit pas à Carletti de faire des observations suivies et poussées. A vrai dire, excepté la description des embarcations indigènes, les informations les plus approfondies et qui entrent dans le champ de mes recherches sont toutes de type botanique, elles concernent les fruits et les épices.

Toujours très intéressé par les moyens de navigation (ici parce qu'ils permettent la circulation des épices entre les îles), il consacre un paragraphe aux pirogues à balancier:

... autour de Sumatra, ils utilisent certaines barques à rame qu'il me semble utile de mentionner par curiosité. Ils les appellent "caracoli" (1) et nous, nous dirions brigantins en ce qui concerne la coque et la gandeur, mais ils sont très différents pour ce qui est de la manière de ramer, car, bien qu'il y ait trois ou quatre personnes par banc de rameurs, chacun manie sa rame, faite comme une palette de bois, en la mettant dans l'eau comme on le ferait d'une bêche; ils sont assis l'un derrière l'autre sur des gros roseaux qui dépassent de chaque côté de la barque, le visage tourné vers la poupe de l'embarcation qu'ils poussent et font aller très vite en plongeant tous en même temps leur palette dans l'eau et en chantant à leur manière. Les barques ont des allures extravagantes, comme des animaux et des oiseaux fantastiques et jamais vus, très bien travaillées et si légères qu'elles semblent voler sur ces mers; le contrepoids des personnes c'est-à-dire de celles qui rament, fait qu'elles donnent difficilement de la gîte, parce que, en restant en dehors de la barque sur les roseaux qui dépassent, elles l'équilibrent. (R.II, 3, 219)

Les fruits

Nulle part ailleurs qu'en Malaisie Carletti ne s'avère à ce point consommateur du monde pour qui la connaissance de la

(1) Caracoli: terme qui vient du malais carcoa ou caracora.

nature passe par la recension de ses produits multiples offerts non seulement à l'oeil mais à tous les sens. Cette appréhension "gourmande" du monde donne lieu à une suite des descriptions hypersensuelles des fruits malais, symboles de toutes les délices exotiques:

Arrivés à Malacca ... les passagers descendirent à terre ... pour se restaurer ... de divers fruits très bons, parmi lesquels il y a le durian produit par un arbre très grand, très estimé dans cette terre et très célèbre dans celles où il n'existe pas. La première fois, il me parut comme il paraît à tous ceux qui le mangent pour la première fois, d'odeur désagréable et très semblable à celle des oignons, il ne me plut pas, et cela me faisait rire de l'avoir entendu avant et de l'entendre alors être tellement recommandé par ceux qui étaient habitués à en manger; outre le fait qu'à la vue, à cause de son écorce rugueuse, avec certaines aspérités comme les pommes de pin, encore que celles-là soient piquantes, elles ne sont agréables ni à toucher ni à voir. Ce qui était à l'intérieur est une substance liquide et de couleur blanche, très délicate de goût pour ceux qui se sont d'abord habitués à l'odeur. M'y étant moi-même accoutumé, j'en mangeais et il me plaisait assez... (R.II, 3, 217)

Le fruit ainsi décrit est le durian (*Durio zibethinus* Murray) probablement originaire de Bornéo, selon Haudricourt et Hédin (1943 : 145). Il m'amène à aborder rapidement quelques questions de classification qui seront approfondies par la suite (voir p.129 et sqq.). Le durian (comme l'ananas ci-dessous) est très clairement traité suivant les modulations d'une distinction entre ce qui se voit (l'apparence) et ce qui se mange (la substance comestible); l'odeur en est désagréable mais cette extériorité est peut-être trompeuse par rapport à la comestibilité sur quoi se mesure, pour Carletti, l'utilité du produit: la répulsion du regard est donc corrigée par le diagnostic du goût: c'est bon à manger !

... là-bas il y a toute l'année une saison semblable et égale qui maintient la campagne toujours verte et productrice d'une multitude de jolis fruits, passablement meilleurs que dans les autres parties de l'Inde quand bien même ils sont de la même espèce: en particulier ceux que là-bas ils appellent "ananas" et que les Castellans des Indes occidentales nomment "pignas"; ce fruit est grand comme une grosse pomme de pin et fait de la même manière, il est produit par une plante comme l'artichaut, aux feuil-

les crêpues, dures, très vertes et remplies d'épines. On enlève subtilement l'écorce qui ressemble aux feuilles, rugueuse et piquante (elle est néanmoins tendre et se pèle avec un couteau), ce qui reste se découpe par le travers en rondelles, cette substance a une saveur aigre-douce infiniment délicate; afin qu'il ne nuise pas par sa chaleur, ils lavent d'abord ces rondelles dans l'eau fraîche, saupoudrant ensuite du sel par-dessus, de cette manière ils le mangent avec un goût admirable et un danger moindre, étant donné qu'en les mangeant différemment, ils peuvent générer des fièvres malignes et des flux de sang à cause du jus qui est très chaud et corrosif au point qu'on en fait souvent l'expérience sur les couteaux avec lesquels on coupe ces fruits et qui, s'ils sont laissés non nettoyés, sont immédiatement mangés par la rouille. (R.II, 3, 217-218)

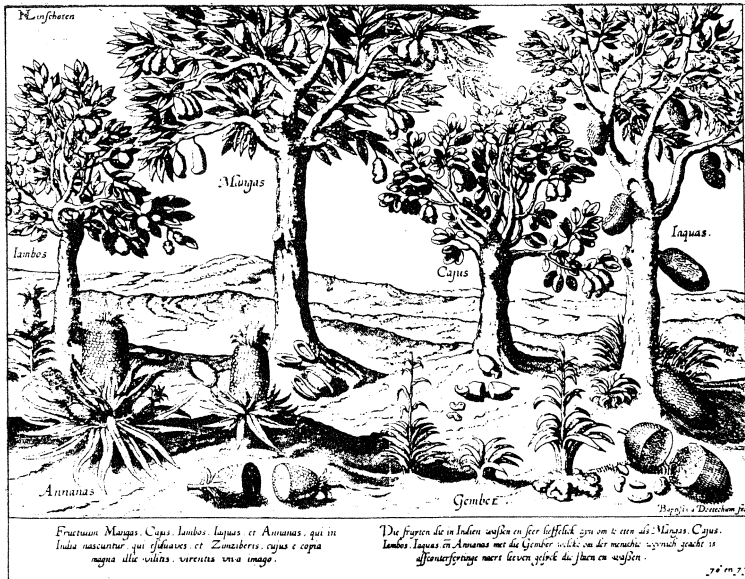
On retrouve dans cette terre un fruit propre au pays qu'ils appellent "giambos"... Ce fruit est de couleur pourpre mêlé de blanc laiteux, dont l'écorce est si brillante et si délicate qu'il n'est pas possible de désirer plus, il est de la grandeur de nos aubergines et a une odeur semblable à celle de nos roses, de sorte qu'en les mangeant sans les peler, le jus semble parfumer avec de l'eau de rose; le goût en reçoit un grand plaisir, accompagné d'un aigre-doux qui ne lasse pas et ne donne pas la nausée, même si on en mangeait tout un jour. Il n'y a pas moins de plaisir à le toucher, parce que l'on ne peut toucher chose plus délicate et plus douce; à voir, il n'y a pas de blanc mêlé de rouge qui ne fasse plus plaisir à la vue et qui ne soit plus semblable à la chair du visage d'une belle femme, plutôt ornée que naturelle, comme le sont la plupart des femmes de nos jours; ainsi, lorsque l'on mange de ce fruit en jetant le noyau qui est à l'intérieur, on en vient à satisfaire avec lui quatre de nos sentiments en même temps, et à l'extrême. (R.II, 3, 218)

Après l'ananas (*Bromelia ananas* L.) qui ne pose aucun problème d'identification, Carletti présente la pomme-rose (*Eugenia jambos* L.) sous le nom de giambos, provenant du sanscrit jambu ou jambū. Dans ce dernier cas, la séduction du regard est corroborée non seulement par l'excellence du goût mais par la douceur du toucher.

Il termine son tableau par une rapide mention du mangoustan (*Garcinia mangostana* L.) dans laquelle les adjectifs, bien que superlatifs, ne suffisent pas à rendre compte de la générosité de cette nature satisfaisant tous les désirs du civilisé !

A Malacca il y a encore divers autres fruits, comme les

mangoustans, infiniment aptes à enlever la soif, et, en outre, de goût et de saveur également admirables... (R.II, 3, 218)



"Les fruits qui poussent aux Indes orientales et sont délicieux à manger comme les mangas, les cajus, les iambos, les iaquas et les ananas avec le gingembre qui, à cause de son abondance est assez méprisé. Dessiné d'après nature comme ils sont et comme ils poussent", gravure tirée de Linschoten (1956)

Les épices

Les trois plantes à épices retenues par Carletti -poivre, girofle, muscade- étaient déjà très connues et très recherchées en Europe; les descriptions qu'il en fait, sans être originales, sont intéressantes pour leur précision et leur exactitude en ce qui concerne, notamment, leur culture et leur provenance:

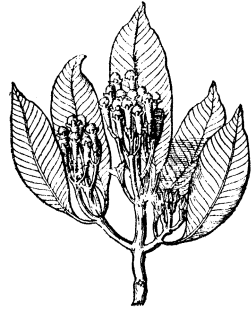
... la plante qui produit le poivre s'agrippe à un arbre, comme le font les pois, bien que celle-là pousse beaucoup plus et qu'elle ait moins de feuilles, celles-ci sont assez semblables à celles de nos haricots, mais plus rondettes; les grains de poivre sont attachés à la tige presque comme des grappilles de petit raisin en deux ordres ou rangées de grains, qui sont toujours verts jusqu'à la maturité, qui a lieu au mois de janvier, à ce moment ils deviennent noirs, quoiqu'il y en ait une sorte qui est

toujours blanche et qui est très estimée par ces Indiens. On apprête l'une et l'autre sortes au vinaigre avec du sel alors qu'elles sont encore vertes; ils ont coutume d'en manger comme nous mangeons des câpres, afin d'éveiller l'appétit, ce qui produit aussi le merveilleux effet de reconforter l'estomac. (R.II, 3, 219-220)



Poivre
(*Piper nigrum* L.)

Le giroflier ressemble à notre laurier et produit des fleurs en abondance, qui sont les clous de girofle eux-mêmes, à l'extrémité de petites branches d'odeur très suave, blancs au début ils deviennent ensuite verts et, après, très tannés; à la fin, durcis par le temps, ils deviennent plus foncés et presque noirs, tout à fait comme on les voit communément en Europe. Ils les récoltent en battant les arbres, ceci de septembre à janvier et février; sans culture, des girofliers naissent spontanément à partir de clous tombés à terre, en l'espace de huit à dix ans, ils deviennent rapidement grands, produisent des fruits et durent cent ans et plus. (R.II, 3, 220)



Girofle
(*Caryophyllus aromaticus* L.)

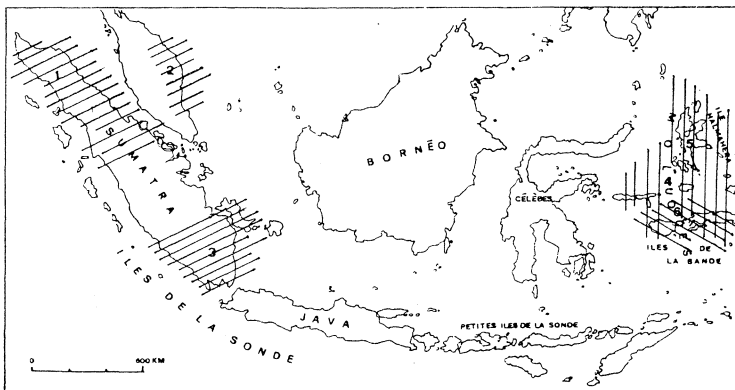


Noix de muscade
(*Myristica moschata* T.)

La noix de muscade et le macis viennent des îles de la Bande, ils ne naissent que là-bas d'un arbre qui produit cette noix, recouverte d'une écorce dure comme celle de nos noix, mais plus grosse et de forme ronde. Avec l'enveloppe que nous appelons l'écale et alors qu'elles sont encore vertes, on fait avec le tout une conserve au sucre très prisée: c'est-à-dire qu'on les apprête entières avec

Toutes les illustrations de cette page sont tirées de Humble (1979 : 29)

l'écale, le macis et la noix. A l'intérieur de cette écorce, on trouve d'abord une enveloppe qui recouvre la noix, de couleur rouge quand elle n'est pas bien sèche, qui ensuite devient de la couleur de l'or et qui s'appelle "macis". (R.II, 3, 220)



POIVRE //

1. Sumatra : Pacen
Pedir
Acen
Andregghi (Andraghiri)
2. Malaisie
3. Règne de la Sonde

GIROFLE |||

4. Moluques: Ferrenate (Ternate)
Fidor (Tidor)
Mottin (Motir)
Machian (Makjan)
Bacchin (Batjan)
5. Gilolo (Halmahera)

MUSCADE ///

6. Iles de la Bande

Provenance des épices. Carte établie à partir des informations de Carletti.

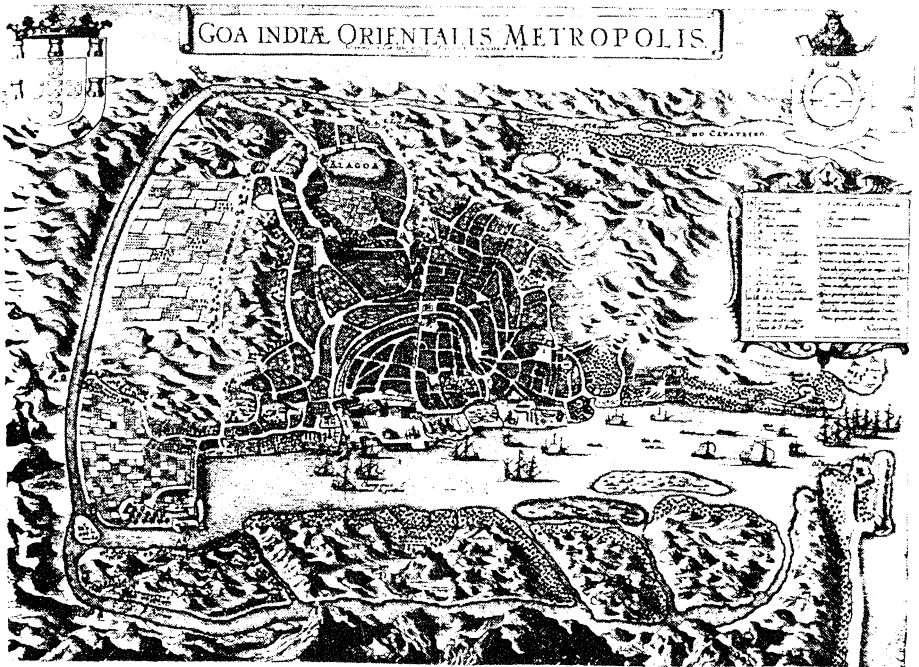
- Inde

A Goa, où il séjourne de mars 1600 à décembre 1601, Carletti recueille une grande quantité d'informations concernant surtout le mode de vie des Portugais et les exceptionnelles possibilités de gains et d'enrichissement mercantiles, satisfaisant en cela à la réputation de la "Reine de l'Orient", factorerie fortifiée, lieu de toutes les concupiscences dues à sa condition de colonie et à l'abondance des marchandises qui s'y concentraient.

Il semble très peu préoccupé par la population rurale

qu'il ne mentionne qu'une fois en des termes assez méprisants:

... je dis en un mot que l'on peut considérer comme très heureuse cette île dite Fizzuarin sur laquelle se trouve la cité de Goa, qui ne fait pas plus de neuf milles de long et trois de large. Et bien qu'il n'y ait rien d'autre sur cette île que ces palmiers qui font les noix appelées "cocos", soignés par les autochtones habitant là-bas, lesquels s'appellent "canarini" (1) (gens vils qui vont presque nus et sont plutôt noirs de couleur que bruns) elle n'en est pas moins remplie de délices et de toutes sortes de marchandises qui y sont apportées de toute les Indes et des pays orientaux, où les Portugais sont maîtres, c'est-à-dire de leurs ports de mer et de leur trafic, bien que depuis plusieurs années les Hollandais, les Anglais et les Français leur ont pris, si l'on peut dire, le trafic avec les Moluques. (R.II, 4, 242)



Plan de Goa, tiré de l'Atlas Bodel Nijenhuis (s.d. : 179)

(1) Canarini: de *canarim*. C'était le nom donné aux villageois des environs de Goa ou aux chrétiens nés de pères et de mères indiens. Le terme vient du sanscrit *Karnata* ou *Karnataka*.

Je me suis efforcée de trier et de regrouper les informations qui présentaient un intérêt ethnologique, on notera qu'elles concernent presque toutes les métis(es) :

... personnes ... nées là-bas de pères portugais et de mères chinoises, japonaises, javanaises, des Moluques, bengalies ou encore de Pegû [la Birmanie] et d'autres nations de ce pays... (R.II, 4, 233)

Aspect extérieur

Pour une fois, Carletti choisit délibérément de ne parler que des femmes :

... elles sont très belles et particulièrement bien disposées de leur personne, spécialement celles qui naissent de nation bengalie, qui sont les femmes les mieux faites les plus grandes de toute l'Inde, ayant les membres arrondis et qui semblent tournés. Le visage est de forme plutôt rondelette que longue, il est charnu à la peau plutôt brune que blanche... (R.II, 4, 233)

Son oeil s'attarde complaisamment sur le corps de ces métisses "lascives", en qui la belle et la bête alternent (voir p.142); sont alors décrits -et savourés- dans le moindre détail, les gestes, les vêtements (qui ne cachent rien, ou si peu, et ne servent qu'à mieux mettre en valeur leur fascinante nudité), les parures :

... il ne suffira jamais de déclarer qu'elles sont amoureuses, courtoises, attractives et propres, je dirai seulement qu'elles surpassent en tout toutes les femmes qui ont été et sont dotées des mêmes grâces, sinon du monde entier, tout au moins de celles que j'ai vues ... en le parcourant. Pour commencer, je décrirai ... la lascive, pour ne pas dire honteuse manière de se vêtir à la façon des Indiennes de Malabar, accompagnée d'un mouvement très gracieux de la personne quand elles marchent ... Le vêtement est d'un seul morceau de coton très fin, long de six bras et large de deux, peint de divers dessins et brodé de fil d'or d'une grande beauté, avec lequel elles s'entourent de la ceinture jusqu'au cou du pied, qu'elles montrent toujours nu et chaussé d'une petite pantoufle basse de velours noir. Cette étoffe ne fait que couvrir ces membres, que l'on voit sculptés et soulignés de sorte que l'oeil peut juger, partie après partie, comment elles sont faites, parce que cette étoffe s'ajuste et s'adapte aux membres comme si elle était mouillée, grâce à sa finesse et à l'étroitesse avec laquelle elles s'en enveloppent. Le reste de leur personne est recouvert à partir de la ceinture vers le haut d'une petite casaque aux manches longues et étroites qui leur sert

de chemise; elle est faite d'un coton très fin et transparent, travaillée plus subtilement que le voile le plus délicat et serrée jusqu'aux seins qui sont ainsi recouverts par cette casaque transparente; le col fait le même effet qu'une chemise d'homme avec son collet, mais plissé comme l'est toute la chemise, de la même manière que l'on plisse les surplis et autres choses des religieux, sans amidon, l'eau et le soleil brûlant du pays suffisant à faire tenir ces plis. C'est leur habit, celui qu'elles portent à la maison. On peut dire qu'en-dessus de la ceinture elles sont nues, car, grâce à la petite casaque transparente, on voit leurs épaules, leur poitrine et leurs bras; de là vers le bas on n'en voit pas moins à cause de la forme qu'elles montrent de leur corps, lequel est constitué de membres très bien disposés; on voit rarement une femme avec des seins qui pendent ou autres imperfections qu'ont les nôtres quand elles ont accouché. Je crois, et j'en suis même persuadé, que peu de femmes d'Europe auraient les bonnes dispositions pour être aussi convenables dans de tels habits, comme on le voit sur celles qui viennent du Portugal, lesquelles, voulant se vêtir de cette manière, n'y parviennent pas et y perdent à cause de divers défauts qu'elles ont de leur personne. (R.II, 4, 235-237)

Quant aux parures de bijoux, elles en portent aux bras, qu'elles mettent en anneaux avec de nombreuses clochettes de fil d'or, rondes et grosses, chacune pèse pour une valeur de quinze ou vingt écus et elles en mettent dix ou douze à chaque bras; aux doigts, elles mettent de nombreux anneaux et aux oreilles des pendants de deux sortes: soit l'une en perçant l'oreille plus haut qu'à l'ordinaire où elles mettent des pierreries de diamants ou de rubis, puis un autre pendant semblable ou de perles, au même endroit qu'on le met chez nous; au cou, elles portent des colliers de perles, des chaînettes d'or et autres choses. (R.II, 4, 237)

Un fait semble encore frapper l'auteur: l'importance accordée par les métisses à leur corps et à leur hygiène:

... je reviens à une autre qualité de ces femmes, soit leur propreté, en cela elles font honte et surpassent toutes les femmes du monde, de quelque nation que ce soit, bien que l'usage leur vienne des Indiennes de Malabar; celles-ci et celles-là ne font jamais une chose de leur service naturel sans se laver tout de suite avec de l'eau le plus souvent odoriférante, elles ne font ceci que de la main gauche, parce que la droite sert pour manger et elles ne l'utilisent pas pour toucher des choses qui peuvent être considérées comme sales; si elles se divertissent avec leur mari ou leur amant, elles se lavent immédiatement ... Chaque soir avant d'aller se coucher... elles entrent dans le bain et lavent toute leur personne puis, parfumées, elles vont au lit, enveloppées dans des

pièces de tissu blanc très fin, bien que fait de coton.
(R.II, 4, 239-240)

Alimentation

A Goa, Carletti semble avoir trouvé de quoi nourrir sa curiosité, certes, mais également son appétit ! Contrairement à son habitude, il rédige un chapitre assez concis sur l'alimentation, sans mélanger les registres: les habituels renseignements sur la culture des végétaux ou l'élevage des animaux sont absents de ses descriptions qui présentent des aliments déjà "cuisinés", prêts à être consommés; de plus, on remarquera qu'elles traitent avant tout des viandes, en l'occurrence des volailles:

Ils mangent tous dans des porcelaines de Chine les meilleurs mets constitués de volailles cuisinées de manière exquise, le pays étant très abondant de poules, dont il existe une sorte qui a la chair, c'est-à-dire la peau et les nerfs, noire et qui est plus savoureuse que les autres; de toutes ces volailles, ils font un nombre infini de plats, allant même jusqu'à les glacer dans le sucre et à les cuire entières, bouillies ou rôties sans les os, chose non moins merveilleuse que savoureuse. Mon serviteur savait les apprêter de cette manière et d'autres façons absolument pas connues en Europe, mais bien propres à ce pays-là. Celui-ci abonde également de toutes sortes d'oiseaux domestiques et sauvages, tous bon marché. D'Ormuz viennent certaines caillies qui semblent être des poules tant elles sont grosses, bien qu'ayant les mêmes plumes et les mêmes traits que les nôtres. Ils mangent tout avec du riz simplement cuit à l'eau, bien qu'ils ne manquent pas de blé pour faire du pain, et qui en veut en trouve toujours à acheter. Mais dans un pays chaud, le riz plaît plus et il se mange avec plus de facilité que le pain. Ils ont encore en abondance diverses conserves de fruits du pays, confits dans le sucre, ces conserves sont délicates et bonnes; ce qui est encore mieux c'est qu'elles ne coûtent presque rien puisque pour un "giulio" ils donnent seize onces de n'importe quel fruit confit. Ce sont les mêmes fruits que j'ai déjà décrits dans ces discours de l'Orient. (R.II, 4, 232-233)

Il mentionne ensuite rapidement un interdit alimentaire de type religieux et la commensalité des marchands:

... les brahmanes, qui vivent selon les lois de Pythagore, ne mangent pas d'aliments d'origine animale, ni rien qui ait les apparences du sang ...

Les marchands du Gujerat ... sont, en plus de l'observance de leur religion, très moraux ... ils ne mangent ja-

mais hors de leur maison, c'est-à-dire avec des étrangers ou avec des gens qui n'appartiennent pas à leur religion. (R.II, 4, 231-232)

Pour la deuxième fois, il consacre un petit paragraphe à la mastication du bétel. Du point de vue descriptif, il est intéressant de constater que Carletti cherche à compléter, à enrichir ses informations, en donnant notamment les noms indiens du bétel (*betre*) et de l'arec (*arecca*), en précisant, au sujet de ce dernier, qu'il s'agit d'un fruit produit par un palmier (l'aréquier). Il tente également une meilleure analyse des multiples impressions ressenties lors de la mastica-

cation et propose même un correspondant gustatif. L'ambiance de volupté et de plaisirs dans laquelle il semble avoir vécu à Goa l'incite à mettre l'accent sur l'effet aphrodisiaque de la chique, effet qu'il avait d'ailleurs déjà rapidement signalé aux Philippines (voir p.84) :

Là-bas, ils ont coutume de mâcher la feuille de "betre" ... qu'ils ont presque toujours dans la bouche; c'est la même qu'aux Philippines ils appellent "buio". Ils la mélangent à ce fruit qu'ils nomment "bonga" et ici en Inde "arecca"; ce fruit a la grosseur d'une noix, il est produit par un arbre semblable au palmier en ce qui concerne le tronc et les feuilles, mais beaucoup plus petit. La saveur en est astringente et âpre; on le mélange à de la chaux faite de coquillages marins, avec laquelle, une fois qu'elle est éteinte, ils frottent cette feuille quand ils veulent la mettre dans la bouche; la chique produit les mêmes ef-



Areca catechu. Gravure tirée de Lewin (1889)

jets que ceux décrits dans le "ragionamento" sur les îles Philippines. Je dis en plus que l'odeur de cette feuille est semblable à celle de notre estragon, elle produit une haleine qui incite grandement à la luxure, surtout pour ceux qui la mâchent, lesquels sont restaurés et fortifiés et de nouveau invités à s'adonner aux plaisirs de Vénus. (R.II, 4, 240)



"Un marché indien avec un boeuf transportant des outres remplies d'eau. Autour, des hommes récoltent des fleurs de jasmin, alors qu'une femme présente des chiques de bétel, des fleurs de jasmin, des fruits et une branche de poivre". Gravure tirée de Linschoten (1956)

Pratiques sociales

Noyée dans une masse de renseignements et d'anecdotes rappelant les *Mille et une Nuits*, je n'ai relevé qu'une seule mention de pratique sociale "typique" présentant un certain intérêt, elle concerne les bûchers de veuves :

[Si les femmes ont] le moindre soupçon de jalousie, leur vengeance n'est autre que d'empoisonner l'amant, par dépit, avec des aliments cuits ou des conserves de sucre ... Il y en a aussi qui l'ont fait à leur mari, c'est une coutume du pays qui est déjà tellement corrompue que, pour y remédier, ils déclarent avoir fait une loi prescrivant que chez les Indiens, les épouses devaient brûler vives avec le corps des maris morts, afin qu'elles ne tentent pas de les faire mourir pour une telle cause ou pour en

épouser d'autres, par caprice, ce qu'elles ne peuvent pas faire; lorsque meurt le mari, la plupart de ces femmes observent cette loi dans plusieurs parties de l'Inde, si elles ne veulent pas être tenues pour infâmes et déshonnêtes. (R.II, 4, 234)



"En accord avec la loi, une femme se jette dans le bûcher où brûle déjà le cadavre de son mari". Gravure tirée de Linschoten (1956)

Avant de terminer son *Ragionamento* sur l'Inde, Carletti fait encore une longue parenthèse consacrée aux Maldives et surtout aux utilisations multiples des noix de coco et du palmier qui les produit; comme il l'avait fait pour l'agave (voir p.72) il cherche à inventorier les richesses infinies de cet "arbre à tout faire", ainsi que les diverses techniques des indigènes pour l'exploiter:

... je parlerai de certaines choses que je me suis laissé dire au sujet du fruit et du palmier qui donne les noix appelées "cocos" par les Portugais. Il y en a passablement sur l'île de Goa, ce qui la rend fraîche et agréable, mais il y en a beaucoup plus et sans comparaison dans les petites îles des Maldives ... Dans ces îles les naturels indiens vivent, se vêtent et satisfont tous leurs besoins à partir de cet arbre, dont ils font encore leurs maisons et leurs barques; c'est sur ces barques qu'ils viennent chaque année à Goa; elles sont chargées de marchandises provenant toutes de ces palmiers: soit des vins qui se font comme je l'ai dit dans le discours sur les îles Philippines, de l'huile qui s'obtient de la moelle qui est dans la noix, du vinaigre tiré de

la même substance que celle qui sert à faire le vin, des cordes, qui sont faites avec l'écorce qui recouvre la noix, c'est une matière comme l'étoupe qui se prépare pour être filée comme le chanvre; ils en font des cordes, des cordages, des haubans pour les navires, ces cordes sont très solides et résistent à la pourriture même si elles séjournent dans l'eau. Ils en font encore des nattes et, avec les feuilles, des voiles pour leurs barques; avec ces mêmes feuilles, ils couvrent également leurs maisons. Ils apportent encore de nombreux fruits, par exemple des "cocchi", noix encore vertes, dont la moelle qui est à l'intérieur est blanche comme le lait; on obtient ce lait en broyant la moelle, en la pilant et en la pressant, il sert pour cuire le riz et il est très nourrissant. Enfin, on mange cette moelle, dont on fait du pain et diverses autres choses, comme je l'ai dit ailleurs. Finalement, ils tirent de cette plante, sans en avoir d'autres, tout ce qui leur sert pour vivre à la manière des autres peuples de ce monde, sans se préoccuper d'autres avantages. (R.II, 4, 245-246)

E. UN VOYAGEUR SINGULIER

I. PORTRAIT D'UN CURIEUX

Les curiosités sont d'abord des objets curieux, étranges, extraordinaires, rares, dont l'intérêt est fonction par conséquent de la distance (...) La curiosité, c'est donc ensuite l'attitude d'esprit, l'attitude de recherche, d'ouverture de celui qui sait découvrir et reconnaître les curiosités.

Gérard Leclerc (1979 : 43)

Dans les *Ragionamenti*... on assiste à un continuel va-et-vient entre les curiosités et la curiosité, entre les qualités de l'objet et celles du sujet. En fait, chez Carletti, collectionner des "choses curieuses" et être "curieux de tout" ne sont que les deux faces -complémentaires- d'une même attitude à l'égard du monde, comme le prouvent les citations ci-dessous, tirées des nombreuses démarches qu'il fit en Hollande pour récupérer ses marchandises:

J'écrivis des lettres à Florence dans lesquelles ... je demandais ... que le comte Maurice de Nassau ... soit favorable à la restitution de mes marchandises et des curiosités que je rapportais à Votre Altesse Sérénissime.
(R.II, 6, 264)

Dans cette supplique [faite le 12 septembre 1602 et présentée aux administrateurs du Conseil de l'Amirauté] je disais en substance comment, en l'an 1594, j'étais parti d'Espagne en compagnie de mon père ... d'une part par curiosité de voir le monde, d'autre part par intérêt du négoce... (R.II, 6, 265)

A la Renaissance déjà, Michel de Montaigne, s'élevant contre les cosmographes, faisait appel à une curiosité spontanée (sans érudition) et intelligente (manifestant un sens pratique). De par son absence de formation scientifique, Carletti satisfait entièrement à cette demande.

Il ne fait aucun doute que l'intérêt principal des *Ragionamenti*... provient de la conjonction de trois composantes de la personnalité de l'auteur: le désir de ramener des curiosités réelles et/ou écrites, la volonté de ne s'en tenir qu'à sa

propre expérience, le fait d'être porté autant par les bateaux que par une curiosité insatiable, bien qu'exempte d'une méthode d'observation et de décodage rigoureux. Ce dernier point m'amène à parler des diverses manières auxquelles il recourt pour sélectionner puis mettre en ordre ses informations. En effet, il ne suffit pas d'exposer le contenu de ses observations, il faut encore tenter une présentation des principes qui régissent leur organisation.

1. Classifications

Ce n'est que vers la fin du XVIIe siècle que s'élabore à proprement parler une méthodologie de l'observation qui dit comment observer les objets (gens et choses) et où l'attention porte également sur le sujet, l'observateur: à cet égard, le guide d'enquête que sont les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* de Degérando (1800) constitue un exemple très représentatif. Un siècle avant, Carletti remplit déjà une certaine "grille d'observation" selon un schéma relativement ancien, propre aux relations de voyages que Daniel Defert fait remonter au XIIIe siècle dans lequel "l'exposé suit ... un parcours obligé des choses à décrire et cela selon un ordre généralement régulier (...) Sont indiquées l'accessibilité du site géographique, les productions agricoles, la nourriture et l'habillement qui en dépendent, les villes, une présentation du souverain local avec les rituels d'ambassade et de cour qui permettent l'évaluation de son autorité, la religion" (1982 : 20). Cet inventaire s'applique dans ses grandes lignes aux *Ragionamenti*... avec néanmoins quelques modifications dues au contexte particulier dans lequel se déroule le voyage et des adaptations suivant les pays visités. Il faut encore ajouter, évidemment, la large part faite à l'exposé des situations administratives et commerciales.

Classification du monde vivant

J'ignore quelle connaissance Carletti avait des travaux d'auteurs antérieurs ou contemporains et ce que sa propre or-

donnance a pu emprunter directement à d'autres ouvrages. Mais, tels quels, les *Ragionamenti*... constituent un lieu d'analyse privilégié puisque situés en dehors de tout souci patent de classification "scientifique"; ils subissent et réfractent d'autant mieux les configurations épistémiques de l'époque et véhiculent, en quelque sorte, un état moyen du savoir. En ce qui concerne la faune et la flore, nous nous trouvons en présence de plusieurs modes de classement, dans lesquels il n'y a pas de distinction entre:

- animaux domestiques/sauvages
- animaux importés/autochtones
- plantes cultivées/sauvages
- produits bruts/travaillés

Etant donné que ses informations sont disposées sans ordre logique dans le récit, j'ai tenté quelques regroupements qui ont gardé des frontières très incertaines; des subdivisions apparaissent mais elles se superposent, mêlant des critères écologiques (de terre, d'air, d'eau), morphologiques, fonctionnels ou encore génétiques. Ce qui est offert à la lecture, c'est un "dictionnaire" donnant le nom de l'animal ou du végétal dans diverses langues (portugais, espagnol, indigène, etc...) et une "encyclopédie" délivrant un savoir, certes partiel, sur l'objet observé: morphologie externe/interne, utilité pour l'homme (et même, par deux fois, des remarques de type éthologique concernant le comportement des dauphins et celui des singes), etc...

L'optique anthropocentrique de Carletti le conduit pourtant à effectuer lui-même certains tris: ses tableaux du monde vivant ne prétendent nullement à l'exhaustivité, les bêtes, et les plantes méritent en fait leur élection en raison de diverses caractéristiques:

- leur valeur comestible
- leur utilité
- leur danger
- la curiosité remarquable de leur forme

- leur beauté

c'est ce que j'ai essayé de montrer dans les tableaux de la page 131. Parmi ces divers critères de classification, la comestibilité me paraît être le plus opérant et le plus régulier: la hiérarchie naturaliste de Carletti est en effet surdéterminée par des oppositions de type cru/cuit, chaud/froid, solide/liquide, etc... Dans le même ordre d'idée il fait, sans que cela semble incohérent, une part égale à la description d'un poisson, à la manière de le pêcher puis de l'apprêter, par exemple. A ce point, il convient encore de rappeler la présence d'un thème récurrent: celui du pain et du vin, intéressant non seulement pour les motifs sans doute inconscients qui régissent sa répétition et sa constance (l'eucharistie ?) mais surtout parce que c'est autour de ces deux éléments que s'organisent les autres nourritures. En prologue à ses "revues culinaires", Carletti note toujours leur présence/absence (dans ce cas il présente leurs substituts) avant de déployer, de règne en règne, les diverses variétés de viandes jusqu'aux desserts.

2. La délectation du sensible

Cette prééminence du goût signale un rapport au monde tout entier enraciné dans la délectation du sensible: manger, toucher, sentir sont aussi des manières de connaître l'étrange, l'inconnu, et tous les sens sont impliqués, à des degrés divers, dans ce contact:

- enchantement ou désagrément des oreilles et du nez,
- douceur ou répulsion aux yeux et aux mains,
- étonnement du regard face à la variété in-
nombrable des formes,
- satisfaction du goût.

La vision surpasse tous les autres sens et ne se lasse pas de parcourir la surface des choses, mais elle est insuffisante, Carletti fait alors appel à d'autres "outils" pour nous les restituer en profondeur. Les fruits, en particulier (les animaux ou les minéraux sont avant tout évalués en fonction de leur utilité immédiate ou comme marchandise d'échange) sont

TABLEAUX DE CLASSIFICATION

FAUNE	COMESTIBLES		UTILES		NUISIBLES	CURIEUX		ESTHETIQUES	
	BONS	PAS BONS	AGRIC.	COM-MERCE				BEAUX	PAS BEAUX
CAP VERT	pin-tades chèvres dorados	poissons: albacoras -bonitos		chèvres		singes poissons volants dauphins		pin-tades	
COLOMBIE					Moustiques crapauds vampires	vampires singes			
PEROU	lama		lama	lama	chiques				
MEXIQUE				cochenille (kermes)	moustiques scorpions cicenes sancudos				
PHILIPPINES	ortolans locus-tes (*)		buf-fles			coqs			
JAPON	grives faisans	poissons poules porcs	boeufs						
CHINE	Canards poules perdrix chiens che-vaux mulets ânes		boeufs (*)	cerfs (musc)				canards poules perdrix	
CHINE		(*)							
CEYLAN			élé-phants	hui-tres					
INDE	poules calles perdrix								

FLORE	COMESTIBLES		UTILES			DANGE-REUX	CURIEUX	ESTHETIQUES	
	BONS	PAS BONS	COM-MERCE	MEDE-CINE	AUTRE			BEAUX	PAS BEAUX
CAP VERT	bananes								
PEROU	patates douces melon figue raisin								
SALVADOR	cacao			coca tabac		cacao			
MEXIQUE	maïs			dracaena dracaena cactus	agave		dracaena draco		
PHILIPPINES	jacquier nipa			bétel	bétel				
JAPON	thé			osier					
	agrumes poires melons raves						raves		
CHINE	oranges mangues litchi figues poires prunes pêches			oran-ges			"arbre qui perd ses feuilles en une nuit"	oran-ges man-gues li-tchi	
MALAISIE	durian ananas pomme-rose mangous-tan					ananas			durian ananas
(MOLUQUES)				poivre girofle muscade				pomme-rose	
(CEYLAN)	cannelle								
INDE	noix de coco		noix de coco	bétel	bétel noix de coco		"arbre mé-lancolique"		

(*) Dans les classifications indigènes

analysés de la *buccia* (l'écorce, l'enveloppe) au *midollo* (la moelle). La méthode est constante, le développement de la description toujours le même: d'abord l'arbre qui produit le fruit, puis l'écorce, la pulpe, le jus, le noyau et enfin le goût; le fruit est caressé, disséqué, mangé: pour chaque phase une description exacte qui témoigne du souci de rendre l'idée de l'objet en empruntant des éléments à des objets connus du lecteur. Il s'agit, dans un certain sens, d'une méthode expérimentale où les sens assument la fonction des instruments scientifiques. Cet hyper-réalisme, la profusion des détails finissent par transformer le fruit en véritable "prototype" (voir, par exemple, les descriptions du melon, p.92, de la pomme-rose, p.115). Si les qualités chromatiques et la sensibilité tactile de l'auteur sont à ce point mises à contribution c'est certainement parce que pour lui il n'existe aucune possibilité de les comparer à des fruits connus en Europe:

A Malacca, il y a encore divers autres fruits ... dont il n'est pas possible de vouloir faire une comparaison, parce qu'on n'y trouve pas de ressemblances appropriées, de même qu'il est impossible de vouloir raisonner de tant de fruits, aussi nombreux qu'en ce pays [= l'Italie] mais si différents des nôtres. (R.II, 3, 218)

Quand, toutefois, des exigences de clarté incitent Carletti à comparer la banane avec le concombre (voir p.44), le motif conducteur reste le goût de l'expérimentation personnelle, confié au palais, à la dent, aux mains, instruments physiologiques auxquels incombent la tâche d'assumer les nouveautés naturelles attribuées généralement à l'oeil par les scientifiques de l'époque à travers le télescope ou le microscope. Par cette approche sensitive, l'auteur restitue une image tactile du monde et substitue à un imaginaire un réel imaginaire qui peut être soumis à vérification puisqu'il est soupesé, touché, dégusté.

3. Nature et artifice

Mais Carletti ne se limite pas toujours à des opérations exclusives de comparaison, car, ce faisant, il sacrifierait

l'ambiguïté prodigieuse et alléchante de certains "produits exotiques". Preuve en sont ces trois extraits consacrés à l'arbre dragon (voir p.65), au durian (voir p.114) et à la pomme-rose (voir p.115):

La semence de cet arbre [Dracaena draco] est renfermée dans une feuille en forme de dragon, avec toutes ses parties magistralement dessinées par la nature; choses admirable et digne d'être vue... (R.I, 5, 111)
M'étant moi-même accoutumé [à l'odeur désagréable du durian], j'en mangeais volontiers et il me plaisait assez, cela me confirma dans le fait de dire comme les autres que l'on ne peut goûter une chose simple et naturelle qui paraisse plus composée et artificielle que ce fruit, parce que chacun sent, en le mangeant, diverses saveurs et diverses odeurs; parce que ce qui m'apparaissait comme une odeur d'oignon semblait quelque chose de différent aux autres, comme à l'usage, elle m'apparut infiniment diversifiée et très agréable. (R.II, 3, 217)
On retrouve dans cette terre un fruit propre au pays qu'ils appellent "giambos"... dont on peut dire qu'il s'agit d'une farce de la nature qui voudrait contrefaire et signifier ce que devrait être la carnation d'une femme. (R:II, 3, 218)

De semblables merveilles laissent douter de la prétendue simplicité de la nature et révèlent ses capacités créatrices et ses aptitudes à entrer en compétition avec l'art et la technique. La recension de ces curiosità culmine dans ce défi que la nature jette, non pas encore à la raison ou à la norme, mais en tout cas à l'imagination esthétique. Le réel serait-il plus riche d'invention que notre fiction ? Il ne fait aucun doute qu'ici, le regard souvent détaché et calculateur de Carletti s'infléchit en contemplation.

Si la terre et la mer sont les proies de phénomènes naturels tels que les grands et effroyables tremblements de terre qui sont souvent ressentis dans ces régions [en l'occurrence au Pérou] et où, à cause de ces accidents, des cités entières sont détruites (R.I, 4, 95. P.51) ou encore les typhons qui sont une rage des vents qui soufflent de toutes les parties de l'horizon ... avec une telle véhémence qu'ils déracinent les arbres, détruisent les maisons et font chavirer les navires dans les ports (R.II, 2, 211), le ciel semble également prodigieusement mouvant: il suffit de penser aux diffé-

rents "états" de la lune décrits durant le périple: à Paita au Pérou à cause de la pureté de l'air, la lune resplendit plus clairement et donne plus de lumière que dans n'importe quelle autre partie du monde, à Macao il assiste à une éclipse (voir p.113), sur la côte arabe elle est si lumineuse qu'elle permet de naviguer de nuit sans danger. De fait il se peut que Carletti n'aurait pas pu avoir des confirmations plus fortes de sa croyance intime que le monde et l'univers se corrompent⁽¹⁾, s'il n'avait pu unir la vision de l'oeuvre de transformations violentes des colons européens au spectacle de la continuelle métamorphose des plantes, de la terre, des astres ...

4. L'aller et retour de la rencontre interculturelle

Carletti a commencé son voyage autour du monde par la traite des noirs, qui était une façon relativement rapide de s'enrichir. A l'époque de la rédaction des *Ragionamenti*... il déclare:

Réellement c'est une chose dont le souvenir de l'avoir faite sur ordre de qui avait autorité sur moi me cause une certaine tristesse et une certaine confusion de conscience, car en vérité, Seigneur Sérénissime, cela m'apparut toujours comme un trafic inhumain et indigne de la profession et de la piété chrétiennes. Il n'y a aucun doute que c'est accaparer des hommes, ou pour mieux dire, de la chair et du sang humains; il y a d'autant plus de honte à avoir, étant donné qu'ils sont baptisés, et, bien qu'ils soient différents dans la couleur et la fortune, ils n'en ont pas moins une même âme formée par le même Créateur qui forma les nôtres...

et prétend:

Je m'en excuse auprès de Sa Divine Majesté, bien que je sache que cela ne soit pas nécessaire, parce qu'Elle sait que mon intention et ma volonté ont toujours répugné à ce négoce. (R.I, 2, 75)

(1) En remontant le Rio de Chagres, il dit des forêts qui l'entourent: On ne le croirait pas, mais on tient pour chose certaine que ces arbres n'ont à aucune époque été taillés ou pénétrés par personne ... on croit que seul le temps les renouvelle; il en va de même pour bien d'autres choses de cet univers corruptible. (R.I, 3, 88. Souligné par moi)

A mon avis, ce ne sont là que des expédients justificatifs avancés tardivement et que la casuistique de l'époque suggérerait fréquemment pour être en mesure de concilier un nouveau mode de vie avec des règles morales désormais dépassées. Il est nécessaire d'en indiquer le compromis quelque peu frauduleux si l'on veut pouvoir saisir la charge de nouveauté qui se cache sous cette façade conformiste. De plus ce serait faire tort à Carletti que de l'absoudre d'avoir pleinement participé à ce monde de spéculateurs et d'affairistes formé en Europe à partir du XVII^e siècle pour exploiter les richesses des terres nouvellement ouvertes aux trafics en tout genre. Ce serait également méconnaître un trait important de son caractère parfois désenchanté, souvent calculateur, auquel le "spectacle du monde" offre certes des motifs d'émerveillement mais surtout des motifs de curiosité intéressée. C'est une des raisons pour lesquelles, dans les *Ragionamenti*..., les contradictions se succèdent sans s'annuler. Je prends, à titre d'exemple, les pages consacrées à la traite des esclaves: d'un côté, Carletti ne nie pas que son comportement ait été dicté par de pures raisons d'intérêt, de l'autre, il affirme regretter cet épisode, mais il décrit tout de même le mode d'acquisition de sa marchandise humaine en des termes qui remettent en question les remords évoqués plus haut:

Nous achetâmes 75 [esclaves] ... en groupe, comme chez nous on achète un troupeau de brebis, avec toutes les précautions et les conditions de voir s'ils sont sains, bien disposés et sans défaut de leur personne... (R.I,2, 75)

Mais, lorsqu'il se trouve à Panama, il trouve légitimes les communautés d'esclaves marrons, qui ont fui leurs maîtres au nom de la "libertà" ! Un autre exemple encore: nul doute que le Japon exerça un certain attrait sur l'auteur, mais cette admiration pour le mode de vie japonais ne l'empêche pas pour autant de dénoncer quelques aspects insoutenables des coutumes nippones, comme la punition de l'adultère (R.II, 1, 168), ou leur manière d'essayer l'affûtage de leurs sabres sur le corps des condamnés (R.II, 1, 152). Dans ces pages, une subtile

patine d'horreur se dépose sur l'écriture ! On peut y voir la satisfaction d'une certaine curiosité morbide, mais on peut également penser que si la protestation moralisante ou le geste de répulsion sont absents de ces descriptions, c'est qu'il ne veut pas court-circuiter la crue recension des faits par des considérations personnelles.

Il a la même attitude lucide et quelque peu désabusée lorsqu'il considère la situation dramatique des populations indiennes tombées sous le "joug des Castillans" (les mentions sont assez fréquentes, nous l'avons vu, dans la première partie des *Ragionamenti...*). Il témoigne des phénomènes de dépossession des cultures indigènes, constate les actes génocidaires commis par les colons, bien avant que ces termes n'aient été créés pour sanctionner certaines pratiques. Mais là encore, il se contente de signaler les faits et n'entame pas une protestation virulente ou un réquisitoire pour la défense des Indiens comme l'avait fait, quelques décennies auparavant, Bartolomé de Las Casas dans sa *Très brève relation de la destruction des Indes*.

Dans ce mouvement perpétuel des puissances européennes (les Hollandais sont en train de s'affirmer et derrière eux se profilent les Français, voir p.119), les colons lui apparaissent comme des *modificateurs pour ne pas dire destructeurs de toute chose* (voir p.87), presque comme s'ils répétaient historiquement les transformations naturelles auxquelles est soumis cet "univers corruptible". Cette constatation désolée du caractère non seulement mouvant mais putride de la réalité révèle un point sensible et douloureux de sa vision du monde, qui lui interdit de se projeter dans des constructions optimistes ou dans des idéalisations. Discourant encore de la domination espagnole il constate que :

... là où ils ne sentent pas de richesses, ils n'accos-
tent pas, ces richesses servant à attirer les soldats
pour qu'ils ouvrent la route aux religieux avec leurs
armes et à les défendre des barbares, comme ils disent...
(R.I, 6, 128)

Grâce à sa capacité à dévoiler les profits commerciaux

qui sous-tendent et guident la plupart des entreprises, il nie toute possibilité d'attribuer des tâches de conversion religieuse ou d'éducation civile aux colons. D'autres observations du même genre démontrent son goût pour la démystification systématique, il démasque ainsi quelques opérations douteuses, où des actes d'exploitation de type colonial sont camouflés sous des justifications religieuses (n'oublions pas que, en tant qu'expert-négrier, il est toujours en mesure d'évaluer la marge de gain à retirer d'activités exploitant la force-travail des indigènes !). Au Cap Vert, il lui suffit de signaler en une phrase que l'évêque et son clerc *se maintiennent... en achetant et en vendant des esclaves noirs* (R.I, 1, 73), ce qui lui vaut d'être censuré dans l'édition de 1701 des *Ragionamenti*... Mais aux îles Mariannes, il se divertit plus longuement en racontant dans le détail la tentative grotesque de conversion des "sauvages" opérée par un capucin persuadé que *ces pauvres gens se perdaient en l'absence de quelqu'un qui leur enseigne à connaître Dieu* (R.I, 6, 125), entreprise qui se solda par la disparition du frère et de deux marins emmenés par les indigènes. Enfin, comme s'il voulait encore une fois démontrer que l'apostolat non soutenu par les armes est voué à l'échec, il glose sur les vingt-six martyrs de Nagasaki (6 frères appartenant à l'ordre de Saint François et 20 convertis) mis à mort en 1597 parce que les Franciscains *mus par la charité et par l'amour de leur nation* (R.II, 1, 161) s'étaient opposés à la confiscation de marchandises appartenant à des Espagnols; le tout comprenant un long excursus sur les divers modes de crucifixion japonais. Mais son engagement se limite à la simple dénonciation des compromis et des mystifications. Carletti manifeste une incapacité certaine à opposer une image convaincante de la civilisation occidentale en général et italienne en particulier aux civilisations des pays visités. Les comparaisons avec son pays d'origine manquent de conviction et elles ne touchent guère que des domaines périphériques comme les modes de culture ou le développement de la marine:

au Japon par exemple, il signale que si cette terre était cultivée comme la nôtre avec des olives ... elle serait bien plus abondante (R.II, 1, 156), et plus loin qu'il faudrait y conduire des navires à notre façon avec des marins de nos pays... (R.II, 1, 172). Ce sont les rares mentions où l'Italie apparaît comme modèle à suivre. Cette absence de confrontation directe l'empêche de cultiver des idées subversives à l'égard de son pays mais l'induit plutôt à une plus grande disponibilité à l'égard des réalités nouvelles, disponibilité certes également motivée par la recherche de débouchés pour l'expansion commerciale italienne.

Il ne tombe pas pour autant dans le travers opposé qui consisterait à faire le réquisitoire de l'Europe en idéalisant les sociétés étrangères (les rares allusions à un "Eden exotique" sont essentiellement véhiculées par des descriptions de paysage, voir citation ci-dessous), tant il est vrai que le rapport à une autre civilisation est grandement fonction du regard, critique ou enjoué, sceptique ou serein, que l'auteur porte sur sa propre société et du recul plus ou moins grand qu'il prend par rapport aux normes édictées par celle-ci. Nul ne part Carletti ne donne l'impression d'avoir trouvé "ailleurs" le modèle d'une civilisation idéale ou plus simplement le référent de comparaison nécessaire à une remise en question de l'Europe.

L'expérience vécue et l'observation directe l'autorisent néanmoins à mettre en doute le savoir occidental fondé sur les textes anciens:

Le temps et la saison n'étaient pas favorables à cause des pluies qui sont très malsaines en ce climat, bien qu'agréables parce qu'elles tempèrent la chaleur excessive de l'air ... Autrement il ne serait pas possible d'habiter dans ces pays-là. Si cela n'était pas, les philosophes anciens auraient eu raison, eux qui disaient que la zone torride était brûlée et dépourvue de tout bien à cause de la chaleur excessive et par conséquent inhabitable, puisqu'au contraire elle est très peuplée et possède tout ce qui est nécessaire à la vie. Elle abonde en eaux de pluie et de fonte, en grands fleuves, en frais pâturages qui sont verts toute l'année, en brous-

se et en arbres d'une grandeur insoupçonnée et incroyable qui ont des feuilles vertes toute l'année. Cette terre ne manque pas non plus d'arbres fruitiers qui produisent fleurs et fruits en tout temps, parce que l'été ou le printemps y règnent toujours et jamais l'hiver ou une autre saison froide. (R.I, 3, 83)

La rencontre d'autres cultures s'avère beaucoup plus risquée que celle de nouveaux paysages et Carletti spectateur enthousiaste des plantes et des fruits ne peut relater sur le même ton ce qu'il a vu des coutumes de là-bas. Au Japon, en constatant que des peuples qui se cotoient peuvent être culturellement différents, il semble vouloir montrer qu'il a compris combien la culture est une réalité plurielle:

Voilà quelque chose qui m'a souvent surpris: voir que les habitants de ces îles ainsi que d'autres peuples voisins de la Chine demeurent dans la barbarie et l'incivilité, alors qu'ils ont des pratiques et commercent avec des peuples aussi civils et connaisseurs que les Chinois et la Japonais, qu'ils voient, avec qui ils parlent et traitent journellement. C'est une chose assez ordinaire en Inde orientale, où, en plusieurs endroits, et dans une même terre ou un même pays, on voit souvent deux sortes d'hommes très différentes dans leurs coutumes et leurs traits: l'une sera civile et affable et l'autre incivile et barbare. (R.II, 1, 172)

Toujours aux Indes orientales, il fait preuve d'un certain relativisme culturel et religieux en déclarant que la Chine, par exemple, n'a rien à apprendre de nous ou de notre philosophie, ce qui signale implicitement que l'Europe n'est désormais plus le centre dont tout dépend:

L'imprimerie ... et la poudre ... sont toutes des inventions chinoises qui ont plusieurs milliers d'années, et on peut sans doute croire que tout vient d'eux. Je m'accorderai pour dire que non seulement de telles inventions, mais toute autre invention, bonne ou mauvaise, belle ou laide, vient de ce pays; on peut au moins affirmer qu'ils ont la connaissance de chaque chose par eux-mêmes, et non par nous ou par les Grecs ou autre nation qui nous les ont enseignées, mais bien par des auteurs natifs de ce pays si grand et si ancien, comme ils disent, qu'il précède de plusieurs milliers d'années la création du monde décrite par Moïse: chose non moins fabuleuse que que fausse, bien qu'elle soit crue par eux. (R.II, 2, 198)

Cette remise en question des enseignements bibliques, immédiatement rétablie par un excès de scepticisme dû à des scru-

pules de bon ton, montre encore une fois l'ambivalence d'un regard où voisinent la sympathie encline à comprendre et la raison qui tend à condamner. Ce n'est pas un cas isolé. Il se permet ainsi quelques réflexions sur la tolérance religieuse en Chine et en Inde qui, sans être polémiques, sont tout de même osées, lorsque l'on sait qu'en Europe la contre-réforme faisait rage:

Les Chinois ... ne forcent personne à croire ou à faire profession de foi à ces images des dieux et même pas à une autre secte religieuse, mais chacun suit celle qui lui plaît le plus. (R.II, 2, 207)
Les marchands du Gujerat et les brahmanes ... sont encore, en plus de l'observance de leur religion, des gens très moraux qui ne permettent pas que l'on prenne plus d'une femme ... ils se gardent grandement d'avoir affaire avec d'autres femmes et ne mangent jamais hors de leurs maisons, c'est-à-dire avec des étrangers ou avec des gens qui n'appartiennent pas à leur religion, qu'ils considèrent comme étant la meilleure de toutes, ne condamnant pas pour autant celle des chrétiens; un de ceux-ci, mon grand ami, personne riche et d'esprit, me dit même plusieurs fois: "Si encore les chrétiens vivaient moralement et civilement, ils sauveraient leur âme", émettant l'idée que le fait d'être un homme de bien, de faire aux autres ce que l'on voudrait pour soi-même suffit, dans n'importe quelle religion, pour avoir un lieu de repos après la mort. (R.II, 4, 231-232)

Cette attitude démystificatrice doublée d'un certain scepticisme n'a, en définitive, pas autorisé Carletti à repérer un état idéal susceptible de s'opposer à la Toscane ou plus généralement aux états européens. Il ne renonce pas pour autant à décrire certains aspects des moeurs exotiques, à examiner des phénomènes humains et naturels qui font quelque peu vaciller certains principes fixes de la vision occidentale du monde et de la société. Il suffit de penser à son intérêt pour tout ce qui concerne les croisements raciaux; intérêt qui révèle en tout cas son appartenance à une "civilisation baroque" à la recherche de combinaisons nouvelles parce que lassée par les canons de beauté et d'ordre qui disciplinaient, à la Renaissance, les personnes et les paysages. Aux îles du Cap Vert déjà, alors qu'il vient d'entamer son périple, Carletti semble vouloir démontrer l'utilité des relations sexuelles entre Blancs

et Noires, entre Portugais et femmes indigènes:

... les Portugais sont mariés, qui à des femmes blanches du Portugal, qui à des noires d'Afrique et d'autres à des mulâtresses, soit des femmes nées là-bas d'un homme blanc et de femmes noires; ils aiment beaucoup plus ces noires que leurs Portugaises, tenant pour chose sûre et prouvée que converser avec celles-là est bien moins nocif et plus divertissant, parce qu'ils disent qu'elles sont naturellement plus fraîches et plus saines ... Il est vrai que l'on trouve de ces noires qui du point de vue de la valeur, du jugement, des traits et de la disposition du corps et de l'ordre des membres, excepté la couleur, surpassent de beaucoup nos femmes d'Europe, et en cela je confesse m'être moi-même trompé, parce que certaines m'ont paru très belles et cette couleur noire ne me causait aucun ennui... (R.I, 1, 69 et 72)

Mais c'est surtout à Goa que la beauté des métisses frappe l'imagination de Carletti:

... ces femmes sont très belles ... spécialement celles qui naissent de mère bengalie ... leur peau est plus brune que blanche, mais en se mélangeant avec la nation portugaise elle acquiert un peu de blancheur et se perfectionne de sorte que les personnes nées de ces bengalies sont de belles femmes; elles s'appellent toutes communément "mestizze" qui veut dire mêlanguées. (R.II, 4, 233-234)

Les longues pages qu'il accorde à leurs vêtements, à leurs parures, à leurs amours "très luxurieuses" sont écrites avec une telle verve, un tel enthousiasme qu'à la fin il sent le besoin de redimensionner son compte-rendu en le ramenant à une confrontation toute florentine avec les thèmes scandaleux de certaines "nouvelles de Boccace" ! Ses fréquentes allusions à la sexualité, si elles répondent à une certaine attente de la part du public, témoignent également d'une sorte de déplacement de la démonologie: cet univers de plaisirs nouveaux et étranges est tout entier "régenté" par la femme, il se décline au féminin et est fondamentalement diabolique. Preuve en sont les paragraphes consacrés à la sexualité des Bisaios aux Philippines où il parle de manières étranges et diaboliques de se divertir, d'invention du Diable, de plaisir diabolique et (n'ayant cure des répétitions !) d'invention de Satan (voir p.79-80). Plus loin, il clôt un très long passage sur les jeux sexuels pratiqués en Birmanie en les qualifiant d'invention dia-

bolique trouvée et exercée par les femmes de ce pays (R.II, 2, 214). En Inde, les femmes ont, dans leur recherche avide de plaisirs, quelque chose qui tient plus du bestial que de l'humain (R.II, 4, 238); elles connaissent le secret de préparations aptes à régénérer les sens -le manger royal- et n'hésitent pas à empoisonner un amant infidèle. Mais, divinement belles ou diaboliquement luxurieuses, les femmes oscillent toujours entre l'au-delà et l'en-deçà de l'humain dans les *Ragionamenti*... Par l'usage désordonné et ambigu qu'elles ont de leurs corps, elles appartiennent, en effet, à une humanité diabolique et irrationnelle; ainsi les danseuses hindoues, les acrobates chinoises utilisent leur corps comme véhicule de signes, en font une sorte de langage honteux à cause du caractère déréglé de leur gestualité:

Il est certain que par les mouvements extravagants et déshonnêtes qu'elles font de leur personne, le tout accompagné de chants et de sons non moins suaves, elles séduisent grandement. (R.II, 4, 245)

Ce corps donné à voir renvoie immédiatement à une autre situation où il s'offre à voir et à vendre: celui de la concubine ou de la prostituée, également évoqué à plusieurs reprises par Carletti.

5. Priorité à l'expérience

En restreignant son attention aux seules "choses vues" (parmi ses nombreux rappels: Mes "*Ragionamenti*" n'ont pas à dire d'autres choses que celles que j'ai faites et vues; ou encore: Dans ces "*Ragionamenti*" j'ai l'intention de ne dire à Votre Altesse que ce que j'ai vu durant mes voyages, etc...), Carletti fait preuve d'une certaine honnêteté; il s'interdit ainsi une confusion entre les registres, souvent mêlés, de l'observation directe, personnelle et de la fable. Lorsqu'il lui arrive de raconter quelque chose que ses yeux n'ont pas vérifié, il se garde d'y souscrire en maintenant claire la distance qui sépare le discours rapporté, souvent suspect, de l'expérience directe, par des incises du type ainsi le croient-ils,

ainsi le disent-ils, etc..., poursuivant toujours par la même formule dubitative *quoi qu'il en soit*; de même, quand il restitue une anecdote qui peut paraître étrange il ajoute, comme pour l'accréditer: *et moi-même je l'ai vu; et si je ne l'avais vu de mes yeux, je n'oserais le raconter*. Ce recours presque exclusif à l'expérience ne produit pas pour autant une "méthode expérimentale", quand bien même il confère à ses "études de terrain" une originalité souvent absente des récits de voyages antérieurs, et crée une certaine mise à distance par rapports à ceux-ci. L'anthropocentrisme de l'auteur ainsi que son regard calculateur indiquent d'ailleurs les limites de cet "éloge de l'expérience". Il ne s'agit, en aucun cas, d'un effort d'ascèse scientifique.

Il serait en effet ridicule de prêter à Carletti un "rationalisme" achevé. L'affirmation et les fréquents rappels (qui constituent peut-être également un topos littéraire) de ne s'en tenir qu'à ce qu'il a *fait et vu, tenu, touché, mangé, goûté*, ne l'empêchent pas pour autant d'accueillir les fables les plus douteuses. Il y a chez lui deux attitudes opposées et égales: une tendance à ne pas croire et, en même temps, une certaine promptitude à croire. Tout se passe comme si franchir les frontières du monde géographiquement connu signifiait immédiatement déplacer celles entre le possible et l'impossible, l'incroyable et le réel. L'improbable, le monstrueux dans le monde de l'observateur deviennent possibles et même normaux dans les espaces lointains. Par trois fois Carletti cède aux ouï-dire sans la moindre remise en cause. J'ai déjà mentionné l'allusion aux géants fondée sur une dent et un tibia qu'il vit à Santa (Pérou), je n'y reviens pas. Mais en Chine il se contente de transmettre telle quelle une information tirée de *l'Atlas sinicus*...

Dans le royaume de Cochinchine ... selon ce qu'écrivent les Chinois dans leurs livres de géographie, il y a une sorte d'hommes sauvages qui sont poilus, mais de stature ordinaire et qui ont une queue. Ils disent qu'ils parlent une langue qui leur est propre. Ces hommes ... les Chinois les appellent "zinzin"; ils disent que pour les avoir entre les mains, on prépare, dans les endroits où

ces "zinzin" ont l'habitude de se tenir, diverses choses à manger, et en particulier beaucoup de vin afin qu'ils s'enivrent, comme ils le font, alors ils leur tombent dessus et s'en emparent sans aucune difficulté. Si l'on veut attraper ces hommes -ou ces animaux- c'est pour prendre leur sang en les tuant; ce sang sert de teinture comme le kermès ou la pourpre, qui est une couleur extrêmement estimée chez les Chinois; cette couleur ne perd jamais sa beauté et a une grande valeur. Ils disent qu'après avoir pris ces "zinzin" il faut leur donner des caresses et de nouveau du vin à boire afin qu'ils deviennent de bons compagnons et se contentent de donner doucement leur sang ... Quoi qu'il en soit, l'interprète de ces livres me certifie que cette histoire était écrite dans ces livres de géographie de la Chine. (R.II, 2, 194-195)

Ce précieux exemple de géographie fantastique rappelle certaines pages de Marco Polo sur les hommes à queue, ou d'autres encore sur les monstres de Cochinchine de Matteo Ricci. On trouve une mention assez précise des zinzin, en 1253 déjà, dans la relation de Guillaume de Rubrouck, franciscain envoyé en Orient par Louis IX (Rubrouck 1877 : 190-192).

Alors qu'il longe le Mozambique, Carletti juge bon de signaler la présence de sirènes (pesce donna = poisson femme) qui sont peut-être les représentantes les plus "classiques" du bestiaire monstrueux:

Le capitaine [des navires portugais] vend à ces nègres ... des toiles de coton en échange d'or, d'ambre et d'ivoire, ainsi que d'autres marchandises et choses curieuses, comme la dent du cheval marin [l'hippopotame] et celle du merveilleux poisson-femme, ainsi nommé parce qu'il a une telle ressemblance [avec une femme]. Ils disent que les noirs du pays, après les avoir attrapés dans ces mers, s'en servent comme s'ils étaient de véritables femmes. (R.II, 4, 243-244)

Information pour le moins ambiguë puisque, après une apparente distance par rapport à la fable (ils ne sont pas des êtres humains mais y ressemblent), Carletti rejette ensemble les monstres et les Noirs dans la même marginalité tératologique à travers le comportement sexuel.

En Hollande, enfin, il mentionne une légende (qu'il considère, lui, comme une histoire vraie) largement répandue à cette époque:

Dans la ville de Grave Sande il y a une église dans laquelle je vis une épitaphe de pierre, murée dans la paroi à l'intérieur d'une chapelle du maître-autel, sur la gauche, où l'on conserve la mémoire d'une comtesse de Hollande et de Zélande qui, en l'an 1256, accoucha de trois cent soixante-cinq enfants, garçons et filles, qui furent baptisés par l'évêque d'Utrecht; celles-ci furent appelées Marguerite et ceux-là Jean, et tous moururent avec la mère le jour même où elle accoucha. On y conserve encore deux grands bassins de cuivre, qui sont accrochés à la paroi où se trouve l'épitaphe, dans lesquels ils furent baptisés. (R.II, 6, 277-278) (1)

6. Le même et le différent

J'ai signalé (p.132) la difficulté qu'éprouve Carletti à décrire les gens et les choses puisqu'il n'a, en somme, aucun point de référence; il se trouve à cet égard dans une sorte de situation-limite car il lui faut donner à voir et à lire de "l'inconnu":

... il y a une infinité de fruits du pays, de qualité et de formes étranges, de goûts et de noms très différents, dont je ne pourrai traiter parce qu'il est impossible de les comparer aux fruits de ces pays-ci [=européens].
(R.I, 4, 100)

En prenant contact avec les terres étrangères, il voit se dérouler sous ses yeux un spectacle tout à fait inédit (et non-dit). C'est véritablement un monde nouveau qui sollicite son attention et pour lequel il est inutile de chercher des correspondants ou des parallèles dans son expérience d'Européen.

Comme la plupart des voyageurs-écrivains, Carletti dut, en quelque sorte, inventer ses instruments descriptifs pour rendre compte de ces faits nouveaux, de cette observation d'objets qu'il n'avait jamais rencontrés auparavant. J'ai relevé quatre manières principales auxquelles il recourt pour faire entrer l'étrangeté dans le cadre du connu, du familier ou mieux, pour intégrer la matière exotique dans sa pratique discursive:

(1) Cette église était devenue le centre d'un pèlerinage douteux contre lequel Erasme s'était élevé. Au XVIIe siècle, les femmes stériles visitaient cet endroit afin de déposer leur mouchoir dans les fonts baptismaux. Voir Waal (1952 : 288).

- 1) Le recours à une description amalgamante "à la Marco Polo", ainsi définie par Alexandre Cioranescu: "Le procédé consiste essentiellement à ne voir que ce que l'on a déjà vu: tout ce qui est inédit, n'est pas examiné comme tel, mais comme un aspect, un usage ou un amalgame d'objets connus. On transforme ainsi les objets inconnus en matières assimilables au monde connu, en se rapportant de manière exclusive à des notions familières, et en attirant l'attention sur la nouveauté du fait ou de la circonstance, bien plus que sur celle du contenu ou de l'aspect" (1962 : 162). Voici un exemple qui illustre parfaitement cette première manière:

... le fruit qu'ils appellent jaque est grand comme une grande courge, de forme plus longue que grosse, au parfum aromatique très fort et très pénétrant; son écorce est jaune-vert, rugueuse et très grossière, pleine de lait comme celle de la figue et pas trop dure. Ce qui est dedans est de couleur jaune comme l'or; chacun de ces fruits est à noyau libre, celui-ci est arrangé de telle sorte qu'à l'intérieur il est logé comme les châtaignes dans leur bogue...

(R.I, 6, 131) (1)

Le fruit décrit est le jaque (*Artocarpus integra* Merr.). On constate qu'il ne s'agit pas tant de constituer un objet de connaissance distinct en posant la différence, que de rechercher le même derrière l'autre. Ce souci conduit Carletti à une perpétuelle confrontation des formes inconnues aux formes connues. Ainsi, pour décrire plantes, animaux, coutumes, habillement, etc..., il cherche à retrouver, derrière leur étrangeté globale, des composantes familières; son regard apprivoise la différence en décelant dans le jaque, par exemple, une forme de courge, une substance proche de celle de la figue, un noyau agencé comme les châtaignes. Chaque objet est une combinaison de formes ou d'éléments connus: la mangue emprunte des traits à la

(1) Pour tout ce chapitre les exemples ne manquent pas, je renvoie, en complément, aux descriptions reproduites p. 41 à 126.

poire, à l'amande, à la figue et au coing; la prune, l'ar-bouse, le raisin et l'olive suffisent à peine à rendre compte du litchi (voir p. 104). Les détails fournis sont généralement tous exacts, mais la description ainsi obtenue n'est pas le résultat d'une observation qui distingue ou définit, elle se contente de comparer ou d'associer. Carletti opère des translations d'images qui remplacent peu à peu l'objet inconnu par toute une série d'objets connus dont chacun est considéré dans une seule de ses parties, et le reconstruisent à la manière d'un puzzle. En simplifiant à l'extrême, on pourrait dire qu'avec ce mode de description l'autre revient au même !

- 2) l'emploi de descriptions non plus amalgamantes mais cherchant le différent, ce qui distingue:

... au Japon ... ils ont une manière de ramer dans leurs barques qui est complètement différente de la nôtre: là où nous voguons en tirant la rame vers la proue, la plongeant et la replongeant dans l'eau, assis et regardant vers la poupe, eux ne tirent pas autrement la rame, ils ne la plongent pas non plus dans l'eau et ne s'asseoient pas, mais, le visage tourné vers la mer et debouts sur les bords des barques, chaque marin tournant le dos à l'autre, ils gardent toujours les rames sous l'eau...
(R.II, 1, 144)

Le point de départ est le même que dans la première manière, mais le travail descriptif est plus organisateur, détaillant pour mieux construire. En distinguant les singularités ou les fonctions spécifiques, on obtient une plus grande individualisation de l'objet de la description, lequel acquiert également une vie propre et plus nuancée que l'on ne confond plus dans la masse plus ou moins anonyme du semblable et qui intéresse surtout par ce qui l'en sépare.

Mais le procédé le plus fréquemment utilisé est une combinaison des deux manières qui apparaissent simultanément, et concentrent leurs effets en vue d'une description beaucoup plus complète:

... à Goa ... il y a une sorte d'arbre ni trop grand ni trop robuste mais fragile, presque semblable au sureau en ce qui concerne la couleur du tronc, mais de fleur très dissemblable, ressemblant au jasmin pour l'odeur et

les traits, sauf que la petite tige de la fleur qui entre dans la plante est de couleur jaune et tient lieu de safran pour colorer les mets... (R.II, 4, 247)

- 3) La troisième manière consiste à recourir au terme indigène, souvent appuyé par ses correspondants dans diverses langues (voir p.71) mais plus généralement en espagnol et/ou en portugais (voir p.44, 114, etc...). A ce sujet, il est intéressant de noter que, dans certains cas, Carletti donne, à la première mention du vocable étranger, son équivalent en italien, et s'en sert par la suite sans juger nécessaire d'en relever la nouveauté par des explications particulières (c'est le cas pour le maïs, par exemple). On pourrait voir dans ce procédé une solution de facilité, une manière d'échapper à l'objet, je pense au contraire que cette innovation répond à un certain souci d'être plus précis. Le but évident de ces opérations de traduction est de ramener l'inconnu dans le familier, car le déchiffrement, en pourvoyant l'objet d'une signification -et d'une utilité (voir p.97)- permet de faire passer la réalité étrangère dans le discours européen⁽¹⁾.
- 4) Le dernier procédé que je voudrais mentionner accomplit involontairement la fin assignée par Lévi-Strauss au travail ethnologique: "Notre but dernier n'est pas tellement de savoir ce que sont chacune pour son compte les sociétés qui font notre objet d'étude, que de découvrir la façon dont elles diffèrent les unes des autres" (1958 : 358). Il va sans dire que cette "définition" s'applique parfaitement aux deux premières manières. Dans le cadre des *Ragionamenti...* on pourrait ajouter: rechercher non seulement les différences mais les ressemblances entre les sociétés. En effet, au fur et à mesure que progresse le voyage, les référents de comparaison se multiplient et Carletti y recourt fréquemment pour mieux définir une pratique sociale, une

(1) On sait de plus le rôle important joué par l'introduction de ces termes nouveaux dans l'histoire de la langue italienne. Voir à ce sujet Migliorini (1979), Beccaria (1965), Zaccaria (1905).

manière de table, une technique, etc...

... les Chinois ... ne sont pas trop propres bien qu'ils se servent eux aussi pour manger de deux baguettes, comme les Japonais ... Ils boivent aussi le "ciā", mais non en poudre comme les Japonais, dont ils ne partagent pas non plus la superstition concernant les vases pour le conserver. (R.II, 2, 207)

D'autres cuisent les grains [de maïs] puis les pulvérisent sur des pierres de la même manière que l'on a dit pulvériser le cacao... (R.I, 5, 116)

Ce dernier exemple est intéressant car il procède par rebondissement: en effet, lorsqu'il s'était agi de définir la pulvérisation du cacao, Carletti l'avait alors comparée à la manière de faire des peintres italiens qui écrasent leurs couleurs !

Mais, quel que soit le procédé utilisé, la description s'organise toujours autour d'un axe aller-retour, horizontal, entre *quei paesi* (là-bas, le différent) et *questi paesi* (ici, le même). Entre ces deux termes opposés, les "alternatives" descriptives proposées par Carletti sont intéressantes en ce qu'elles maintiennent, paradoxalement, la distance et la proximité des objets (humains, végétaux, animaux) à présenter, car si rien n'est pareil tout est comparable !

F. CONCLUSIONS

Au terme de ce travail, il peut être intéressant d'en faire ressortir les grandes lignes et de voir dans quelles directions la recherche pourrait progresser.

- Le tour du monde de Francesco Carletti est certes l'un des premiers à être effectué en se servant des moyens de communication à disposition, mais il est surtout l'occasion d'une rencontre interculturelle passionnante dans ses modalités et ses conséquences, le support d'un savoir sur l'autre, le lieu d'observations en tout genre touchant tant la nature que les cultures.
- Les *Ragionamenti*... ne font nullement une présentation globale des pays et des sociétés visités, nous avons affaire à un échantillonnage, à un inventaire de traits, dont il est souvent difficile de dégager la logique qui guida leur choix d'abord, leur agencement ensuite.
- Francesco Carletti est un consommateur du monde qui engloutit dans ses descriptions aussi bien les êtres humains que les choses. Le motif principal qui le poussa à voyager (le commerce), sa profession, son absence de culture érudite ne limitent en rien la valeur de son récit. Au contraire, sa curiosité, son regard froidement démystificateur de marchand lui servent à "objectiver" le produit exotique quel qu'il soit et tendent immédiatement à évaluer comme "marchandise" ce qui pour le missionnaire était objet de conversion et pour le militaire objet de réduction. Cette vision "matérialiste" du monde, renforcée par l'idée que seule l'expérience vécue est fiable, fait des *Ragionamenti*... une oeuvre singulière (dans la double acception de ce terme). En pleine lutte pour la conquête de nouveaux marchés, Carletti, qui y participe activement, montre qu'il a néanmoins conscience de la nature déséquilibrée des rapports entre l'Europe et les civilisations indigènes. Son récit de l'aventure qu'est la pénétration de mondes nouveaux fait craquer (même si ce n'est jamais clairement exprimé) les étroites prospectives de l'idéolo-

gie européenne et en conteste la valeur unique et exemplaire. Le couple identité/altérité trouve chez lui une interprétation originale: s'il lui arrive de remettre en cause même timidement, certaines valeurs européennes, il ne cherche pas pour autant à assigner à la terre un autre centre ou un autre modèle, il se contente de rendre compte de la pluralité hétérogène de ses lieux et de ses cultures.

Si, par le caractère même de ma démarche j'ai presque toujours considéré les *Ragionamenti*... et leur auteur en eux-mêmes et pour eux-mêmes, cela ne signifie pas pour autant qu'ils sont complètement isolés. La littérature de voyages des XVIe et XVIIe siècles constitue un ensemble, par conséquent, une étude plus approfondie et plus englobante des sources de l'époque permettrait d'élargir la focale, de passer du regard unique au niveau d'un imaginaire collectif.

Les perspectives de recherche se situent dans les limites que j'ai signalées en début de travail (voir p.10 et 11). Il me faut encore ajouter qu'une analyse poussée de domaines comme la traite des esclaves, les rapports entre conquérants et populations indigènes, la résistance de pays comme le Japon ou la Chine à l'influence politique et culturelle de l'Europe, etc..., constituerait une exploitation possible de la richesse multiforme des *Ragionamenti*..., tant il est vrai que cet ouvrage représente un témoignage direct d'un moment historique que, rétrospectivement, nous pouvons, à tout point de vue, qualifier de charnière.

Mon étude n'a fait qu'effleurer certains aspects, elle est donc avant tout un point de repère pour une approche plus globale.

G. BIBLIOGRAPHIE

I. EDITIONS DES RAGIONAMENTI

1. Italiennes

CARLETTI Francesco.

1701. - *Ragionamenti di Francesco Carletti fiorentino sopra le cose da lui vedute ne'suoi viaggi si dell'Indie occidentali e orientali come d'altri paesi.* - Firenze : Giuseppe Manni impr. - 395 p.
1878. - *Viaggi di Francesco Carletti da lui raccontati in dodici ragionamenti / e nuovamente editi da Carlo GARGIOLLI.* - Firenze : G.BARBERA ed. - 612 p.
1926. - *Le più belle pagine di Francesco Carletti / a cura di Luigi BARZINI.* - Milano : Treves Fres eds. - VIII, 262 p.
1941. - *Giro del mondo del buon negriero (1594-1606) / a cura di Emilio RADIUS.* - Milano : Bompiani. - XV, 383 p.
1958. - *Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo / a cura di Gianfranco SILVESTRO.* - Torino : Einaudi. - XVI, 280 p.
1976. - "Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo", in : GUGLIELMINETTI Marziano (ed.), *Viaggiatori del seicento*, p. 67-283. - Torino : UTET. - 740 p.

2. Etrangères

CARLETTI Francesco.

1965. - *Reis om de wereld, 1594-1606.* - s'Gravenhage : Kruseman.
1965. - *My voyage around the world by Francesco Carletti, a 16th century florentine merchant.* - London : Methuen & Co. - XV, 270 p.
1966. - *Reise um die Welt, 1594: Erlebnisse eines florentiner Kaufmanns.* - Baden Baden : Erdmann. - 328 p.
1976. - *Razonamientos de mi viaje alrededor del mundo (1594-1606).* - Mexico : Instituto de investigaciones bibliográficas. - L, 281 p.

II. OUVRAGES ET ARTICLES

ADAMS Percy.

1980. - *Travelers and travel liars 1660-1800*, - New York : Dover Publications. - 292 p.

1983. - *Travel literature and the evolution of the novel*. - Lexington : The university Press of Kentucky. - XI, 368 p.

AMAT DI SAN FILIPPO Pietro.

1871. - *Bibliografia dei viaggiatori italiani ordinata cronologicamente ed illustrata*. - Roma : Salviucci. - 150 p.

ATKINSON Geoffrey.

1935. - *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*. - Paris : Droz. - 500 p.

1971. - *Les relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées: contribution à l'étude de la formation de l'esprit du XVIII^e siècle*. - New York : Burt Franklin. - 220 p.
[1^e éd. 1924]

ATLAS...

s.d. - *Atlas Bodel Nijenhuis*. - Leiden : U.B.

BECCARIA Gian Luigi.

1965. - "Foresterismo e citazione straniera come strumento stilistico: lo spagnolo nei testi letterari del cinque e seicento". - *Sigma* (Napoli) 7, p. 44-75.

BENZONI Girolamo.

1572. - *La historia del Mondo Nuovo*. - Venezia : Pietro e Francesco Tini.

BEURDELEY Michel.

1974. - *Porcelaine de la compagnie des Indes*. - Fribourg : Office du Livre. - 227 p.

CANGUILHEM Georges.

1970. - *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*. - Paris : Vrin. - 391 p.

CECCHI Emilio et SAPEGNO Natalino.

1967. - *Il Seicento*. - Milano : Garzanti. - 941 p.

CENTLIVRES Pierre.

1981-1982. - *L'ethnologie avant les ethnologues*. - Neuchâtel : Institut d'ethnologie.
[Cours non publié]

CERTEAU Michel de.

1975. - *L'écriture de l'histoire*. - Paris : Gallimard. - 358 p. - (Bibliothèque des histoires)
[Chap.V, p. 215-248: Ethno-graphie: l'oralité, ou l'espace de l'autre: Léry]

CHAUNU Pierre.

1950. - "Une grande puissance économique et financière: les débuts de la compagnie de Jésus au Japon (1547-1583)". - *Annales E.S.C.* (Paris) 2, p. 198-212
1951. - "Le Galion de Manille. Grandeur et décadence d'une route de la soie". - *Annales E.S.C.* (Paris) 3, p. 447-462
1962. - "Manille et Macao face à la conjoncture des XVIe et XVIIe siècles". - *Annales E.S.C.* (Paris) 4, p. 555-580

CHINARD Gilbert.

1911. - *L'exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle*. - Paris : Hachette. - 246 p.
1934. - *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*. - Paris : Droz. - 454 p.

CHRISTINAT Jean Louis.

- 1982-1983. - *Les transports sur les hautes terres*. - Neuchâtel : Institut d'ethnologie.
[Cours non publié]

CIORANESCU Alexandre.

1962. - "La découverte de l'Amérique et l'art de la description". - *Revue des sciences humaines* (Lille) 106, p.161-168.

CONTI Nicolò de, ADORNO Girolamo et SANTO STEFANO Girolamo da.

1929. - *Viaggi in Persia, India e Giava di Nicolò de'Conti, Girolamo Adorno e Girolamo da Santo Stefano* / a cura di Mario LONGHENA. - Milano : Alpes.

DEFERT Daniel.

1982. - "La collecte du monde: pour une étude des récits de voyages du XVIe au XVIIIe siècle", in : HAINARD Jacques et KAEHR Roland (éds.), *Collections passion*, p. 17-31. - Neuchâtel : Musée d'ethnographie. - 285 p.

DEMIEVILLE P.

1959. - "La langue et l'écriture", in : BALAZS E., BERNARD-MAITRE H., ELISSEEFF V.[et al.], *Aspects de la Chine*, p. 13-30. - Paris : PUF. - 208 p.

DIZIONARIO...

1977. - *Dizionario biografico degli Italiani: vol.20, Carducci-Carusi*. - Roma : Istituto Enciclopedia italiana. - 819 p.

FOUCAULT Michel.

1966. - *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. - Paris : Gallimard. - 400 p. - (Bibliothèque des sciences humaines)

FRESCURA Bernardino et MORI Assunto.

1894. - "Un Atlante cinese della Magliabechiana di Firenze". - *Rivista geografica italiana* (Firenze) 1, p. 417-422 et 475-486.

GOTTFRIED Johann Ludwig.

1981. - *Le livre des Antipodes (1630)*. - Paris : Maspero. - 80 p. - (La Découverte; H.S.)

GUSDORF Georges.

1968. - "Ethnologie et métaphysique: l'unité des sciences humaines", in : POIRIER Jean (ed.), *Ethnologie générale*, p. 1772-1815. - Paris : Gallimard. - (Encyclopédie de la Pléiade; 24)

HAUDRICOURT André G. et HEDIN Louis.

1943. - *L'homme et les plantes cultivées*. - Paris : Gallimard. - 233 p.

HULTON Paul et SMITH Lawrence.

1979. - *Flowers in art from East and West*. - London : British Museum publications. - 150 p.
[Chap.IV, p. 27-51: Artists of discovery]

HUMBLE R.

1979. - *De ontdekkings reizigers*. - Amsterdam : Time Life. - 182 p.

JANNACO Carmine.

1966. - *Il Seicento*. - Milano : Francesco Vallardi. - XVII, 752 p.

LAS CASAS Bartolomé de.

1967. - *Apologética historia sumaria*. - 2 vol. - Mexico : Instituto de Investigaciones Históricas.

1979. - *Très brève relation de la destruction des Indes*. - Paris : Maspero. - 155 p. - (La Découverte; 6)
[1^{re} éd. 1552]

LECLERC Gérard.

1979. - *L'observation de l'homme: une histoire des enquêtes sociales*. - Paris : Seuil. - 362 p. - (Sociologie)

LERY Jean de.

1975. - *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. - Genève : Droz. - 463 p.
[1^{re} éd. 1578]

LEVI-STRAUSS Claude.

1958. - *Anthropologie structurale*. - Paris : Plon. - XI, 454 p.

LEWIN Louis.

1889. - *Ueber Areca Catechu, Chavica betle und das Betelkauen*. - Stuttgart : Ferdinand Enke.

LEWIN Louis.

1977. - *Phantastica: drogues psychédéliques, stupéfiants, hallucinogènes*. - Paris : Payot. - 346 p. - (Petite Bibliothèque Payot; 164)
[1^{re} éd. en allemand 1924]

LINSCHOTEN Jan Huygen van.

1956. - *Itinerario van Jan Huygen van Linschoten, 1579-1592*. - Den Haag : Linschotenvereniging.

MANNI Domenico Maria.

1754. - "Vita di Francesco Carletti, viaggiatore fiorentino",
in : *Raccolta di opuscoli scientifici e filosofici dell'Abate Calogerà*, T.50, p. 229-240.

MIGLIORINI Bruno.

1979. - *Breve storia della lingua italiana*. - 10^e éd. - Bologna : Sansoni. - 372 p.

MONDAINI Gennardo.

1906. - "Francesco Carletti mercante e viaggiatore fiorentino". - *Rivista geografica italiana* (Firenze) 13 (2-3), p. 65-84.

MORGA Antonio de.

1971. - *Sucesos de las Islas Filipinas*. - Cambridge : published for the Hakluyt Society at the university Press. - 347 p.
[1^{re} éd. 1609]

PANCRAZI Pietro.

1950. - *Nel giardino di Candido*. - Firenze.
[Voir p. 149-153: Mercante fiorentino]

POMA DE AYALA Felipe Guaman.

1936. - *Nueva corónica y buen gobierno*. - Paris : Institut d'ethnologie.
[1^{re} éd. début du XVII^e siècle]

RECOPILACION...

1681. - *Recopilación de leyes de los Reynos de las Indias*. - Madrid : Julian Paredes.

REDI Francesco.

1691. - *Bacco in Toscana*. - Firenze : Piero Matini. - 35 p.

REVUE CIBA.

1945. - *Le Bétel*. - *Revue Ciba* (Bâle) 44. - 30 p.
1950. - *Le tabac*. - *Revue Ciba* (Bâle) 78. - 30 p.

RICCI Matteo.

1942. - *Storia dell'introduzione del cristianesimo in Cina*. - 3 vol. - Roma : Libreria dello Stato.
[Rédigée entre 1608 et 1610]

ROOT Waverley (éd.)

1982. - *Herbes et épices: botanique et ethnologie*. - Paris : Berger-Levrault. - 191 p.

ROWE John Howland.

1965. - "The Renaissance foundations of anthropology". - *American anthropologist* (Washington) 7, p. 1-20

RUBROUCK Guillaume de.

1877. - *Guillaume de Rubrouck ambassadeur de Saint Louis en Orient, récit de son voyage / traduit et annoté par Louis de BACKER*. - Paris : Leroux.

SASSETTI Filippo.

1855. - *Lettere edite ed inedite*. - 2 vol. - Firenze : Le Monnier.

SGRILLI Gemma.

1905. - *Francesco Carletti mercante e viaggiatore fiorentino: 1573(?) - 1636*. - Rocca s.Casciano : Licino Cappelli. - 454 p.

SPIELBERGEN Joris van.

1933. - *De reis van Joris van Spielbergen naar Ceylon, Atjeh en Bantam, 1601-1604*. - Den Haag : Linschotenvereniging.

SUTTO Claude.

1975. - "L'image du monde à la fin du Moyen âge", in : GAGNON François, MEUNIER Jacques, ROY Bruno [et al.], *Aspects de la marginalité au Moyen âge*, p. 59-68. - Montréal : Presses univ. de Montréal.

UZZIELLI G.

1901. - *Cenni storici sulle imprese scientifiche, marittime e coloniali di Ferdinando I di Toscana (1587-1609)*. - Firenze : Spinelli.

WAAL H. de.

1952. - *Drie eeuwen Vaderlandsche Geschied-Uitbeelding, 1500-1800*. - s'Gravenhage : Kruseman.

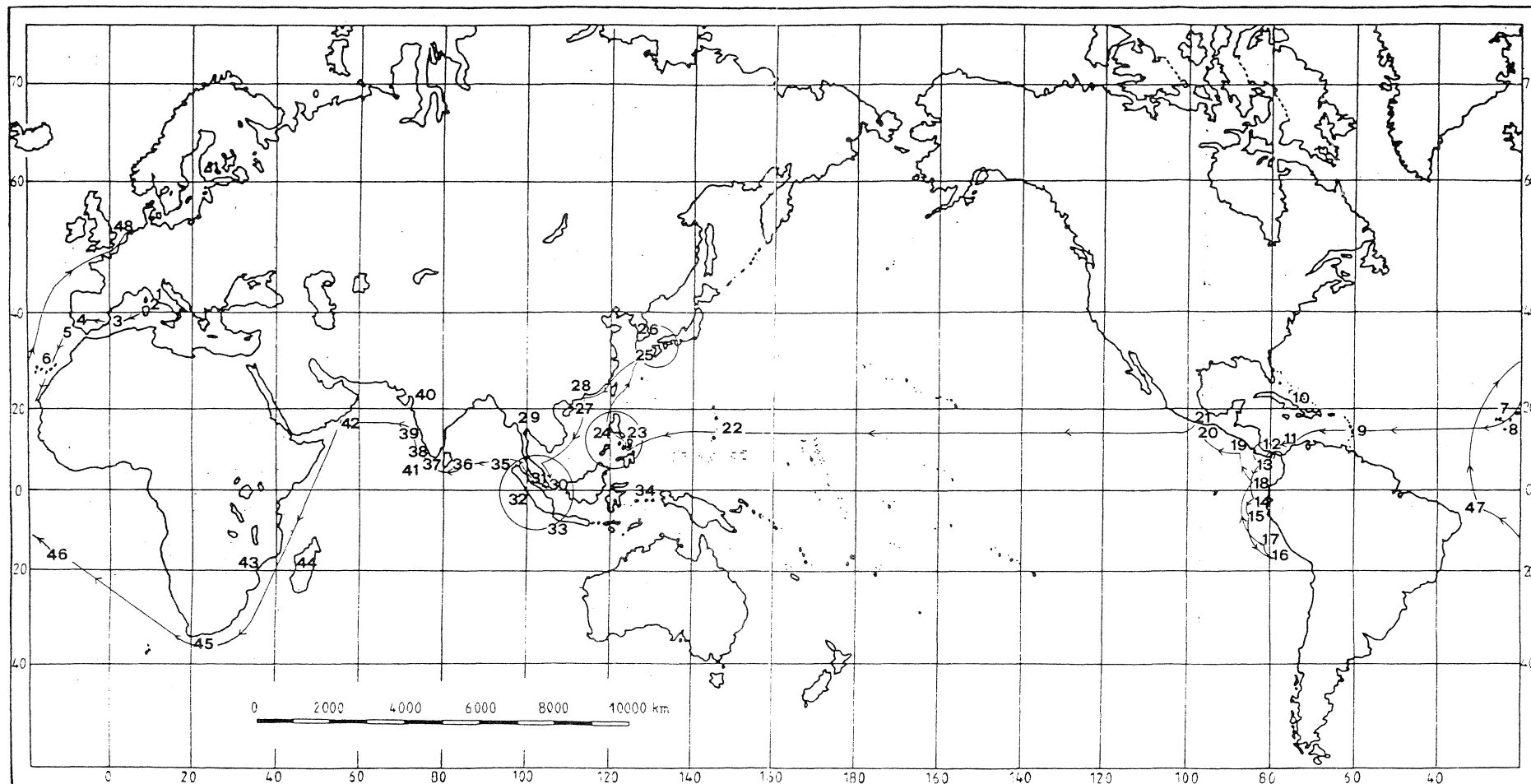
WEIL Françoise.

1984. - "La relation de voyage: document anthropologique ou texte littéraire ?", in : *Histoires de l'anthropologie XVIe-XIXe siècles: colloque La pratique de l'anthropologie aujourd'hui*, 19-21 nov. 1981, Sèvres, p. 55-65. - Paris : Klincksieck. - 447 p. - (Collection d'épistémologie)

ZACCARIA Enrico.

1905. - *Contributo allo studio degl'iberismi in Italia e della Wechselbeziehung fra le lingue romanze, ossia voci e frasi spagnuole e portoghesi nel Sassetti, aggiuntevi quelle del Carletti e del Magalotti*. - Torino : Clausen.

H. ANNEXES

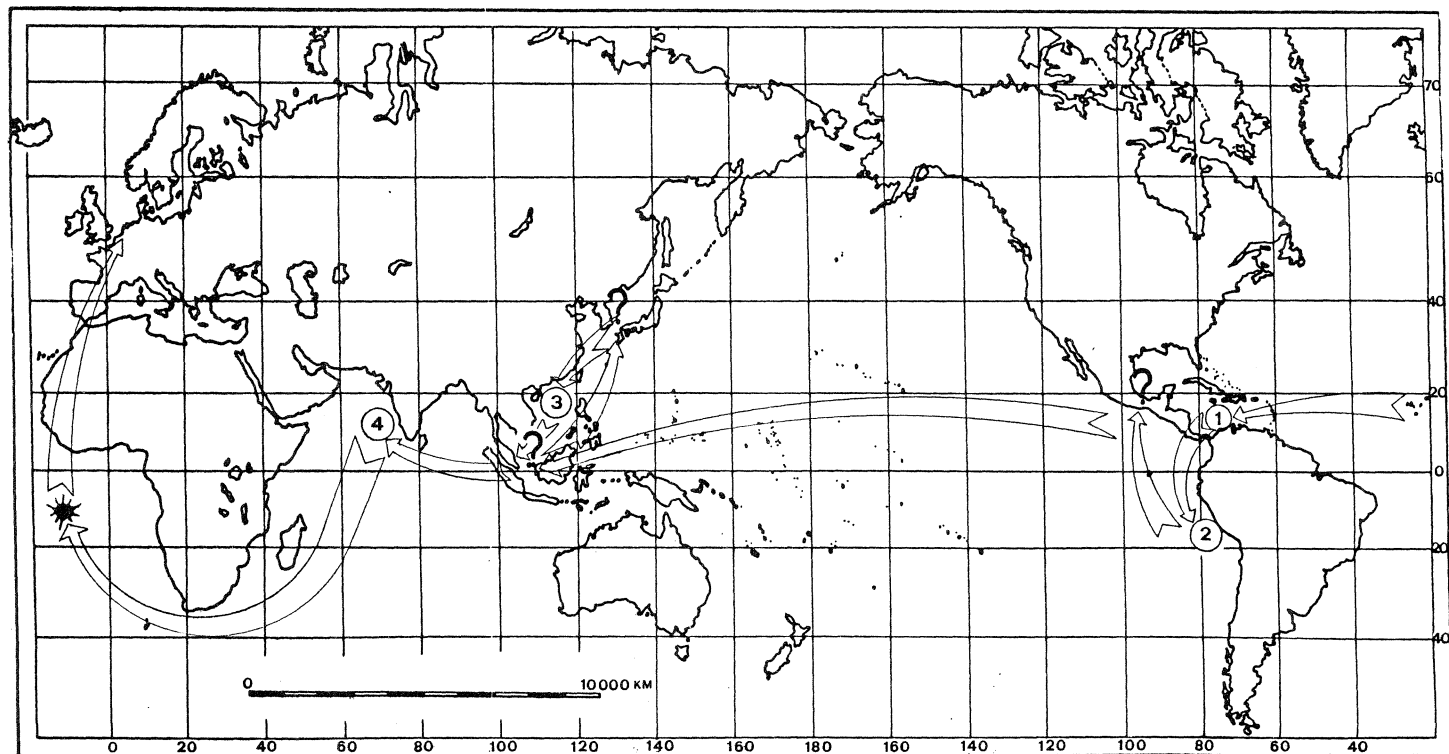


- | | | | |
|---------------------------|-----------------------|------------------------------|----------------------------|
| 1. Florence | 13. Panama | 25. Nagasaki | 37. Cap Cormorin |
| 2. Livourne | 14. Païta | (26. Corée) | 38. Coccin |
| 3. Alicante | 15. Santa | 27. Macao | 39. Goa |
| 4. Séville | 16. Callao; Lima | (28. Canton) | (40. Cambaia) |
| 5. San Lucar de Barrameda | 17. Huaura | (29. Cochinchine; Ciampa; | (41. Iles Maldives) |
| (6. Iles Canaries) | 18. Cap Ste Hélène | Cambodge; Siam; Pegu; | 42. "Côte arabe" |
| 7. Iles du Cap Vert | 19. Sonsonate | Patane) | (43. Mozambique) |
| 8. Santiago | 20. Acapulco | 30. Détroit de Singapour | (44. Madagascar) |
| (9. Antilles) | 21. Mexico | 31. Malacca | 45. Cap de Bonne Espérance |
| (10. St Domingue) | (22. Iles Marianne) | (32. Sumatra) | 46. Ste Hélène |
| 11. Cartagène | 23. Cap Spirito Santo | (33. Java; îles de la Sonde) | 47. Fernão de Noronha |
| 12. Nombre de Dios | 24. Cavitte; Manille | (34. Iles Moluques) | 48. Middelburg |
| (Porto Bello) | | (35. Iles Nicobar) | |
| | | (36. Ceylan) | |

() Lieux nommés et non visités par Carletti

○ Agrandissements

CARTE DE CIRCULATION DES MARCHANDISES



- | | | | | |
|---|-------------------------|-------------------------------|--------|-----------------------------|
| ① | CARTAGÈNE
(Colombie) | : Esclaves
noirs | contre | "Marchandises
d'Espagne" |
| ② | LIMA
(Pérou) | : "Marchandises
d'Espagne" | contre | Lingots
d'argent |

- | | | | | |
|---|---------------------|----------|--------|--|
| ③ | MACAO via
CANTON | : argent | contre | |
|---|---------------------|----------|--------|--|

- | | | | | |
|---|-----|----------------------|--------|--|
| ④ | GOA | : Soies
chinoises | contre | |
|---|-----|----------------------|--------|--|

Soie, musc, sucre, or, tentures et draps, porcelaine, gingembre + (cuivre, plomb, étain, laiton, fer, coton, tissus divers)
Cotonnades indiennes, cristal, pierres précieuses

- ★ : confiscation
() : probable
? : endroits où la nature exacte des échanges n'est pas connue